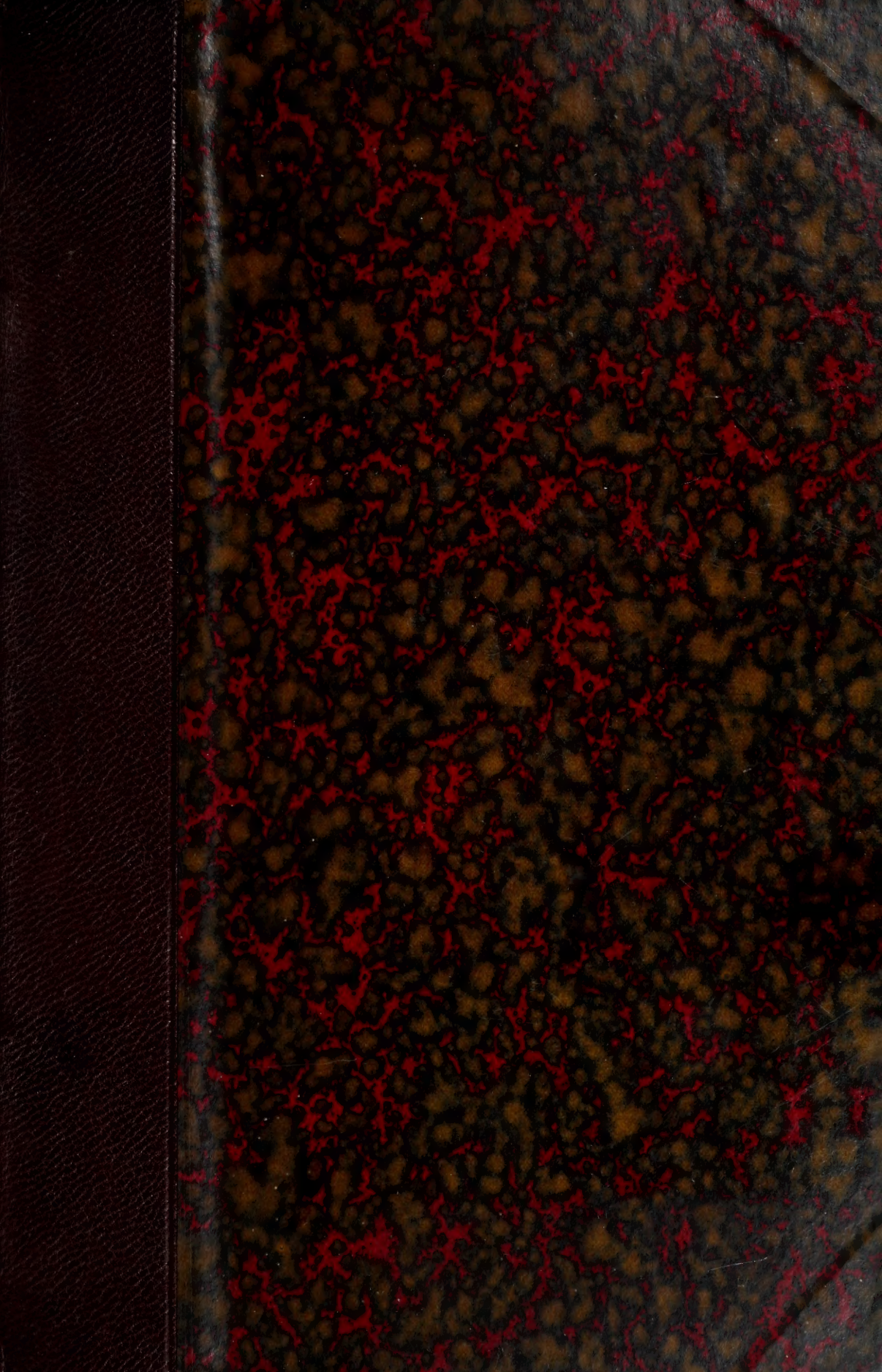


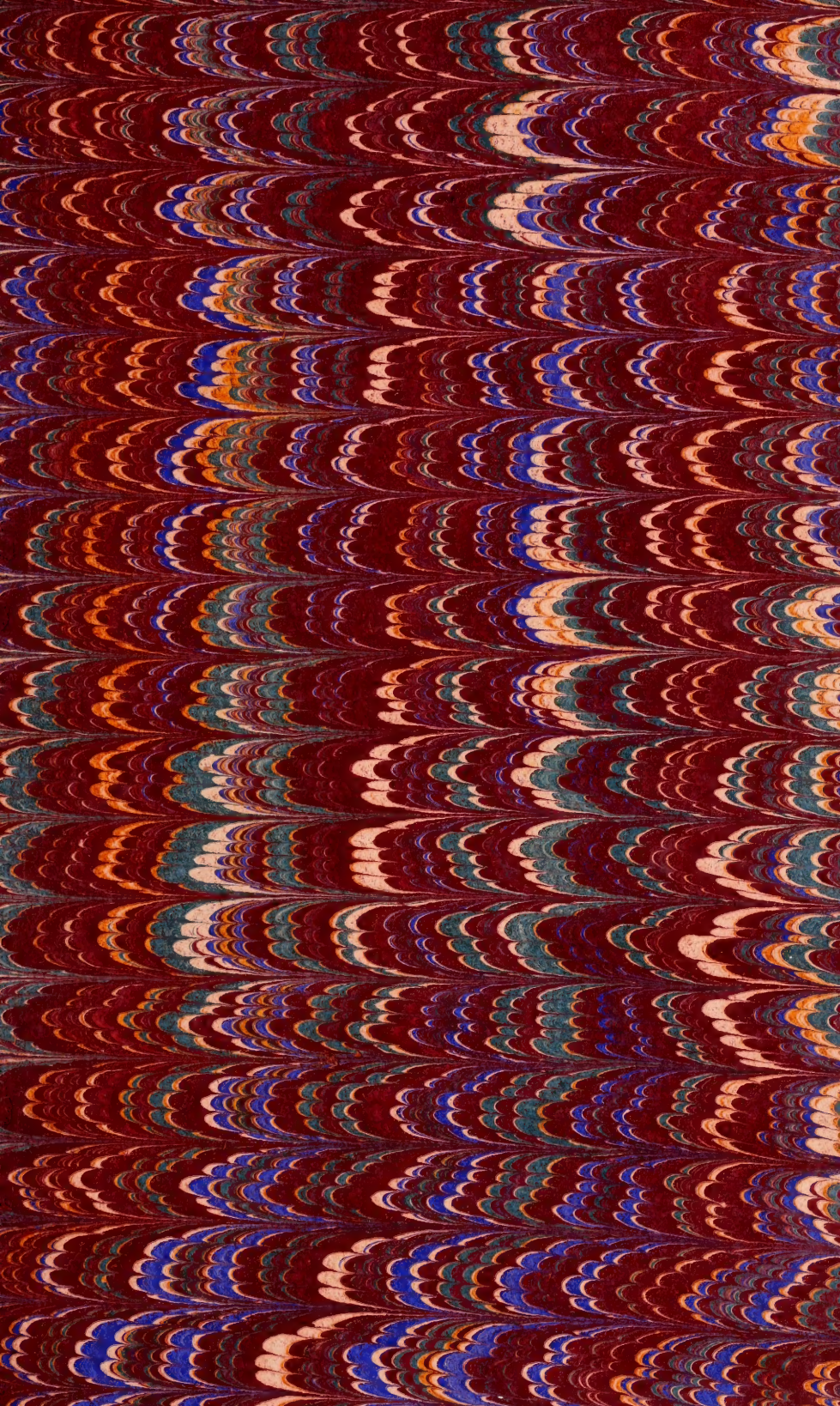


THE GETTY CENTER LIBRARY



*Why ask for the moon
When we have the stars?*

AS



SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE NANTES

1885. — 1^{er} SEM.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DE NANTES

ET DU DÉPARTEMENT DE LA LOIRE-INFÉRIEURE

TOME VINGT-QUATRIÈME

ANNÉE 1885

PREMIER SEMESTRE



NANTES
IMPRIMERIE DE VINCENT FOREST ET ÉMILE GRIMAUD

4, Place du Commerce, 4

1885

EXTRAITS

DES

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

SÉANCE DU MARDI 13 JANVIER 1885.

Présidence de M. le marquis de Bremond d'Ars Migré.

Etaient présents : MM. Emile Alizon, Charles Bastard, le baron Bertrand-Geslin, René Blanchard, Bougoüin, G. de la Brosse, du Champ-Renou, l'abbé Chevillard, Ludovic Cormerais, le comte Régis de l'Estourbeillon, l'abbé Grégoire, Emile Grimaud, Adolphe Josso, de Lisle du Dreneuc, Léon Maître, Jules Montfort, Claude de Monti de Rezé, de la Nicollière-Teijeiro, Charles Perrion, Louis Petit, Paul Poirier, Raymond Pouvreau, Jean Résal et Riardant.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté sans modification.

M. le Président fait, en quelques paroles, l'éloge funèbre de notre très regretté confrère, M. le docteur Constant-Jacques MERLAND, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Nantes, le 8 janvier, à l'âge de soixante-seize ans, l'auteur si estimé des *Biographies vendéennes*, et l'un des premiers et plus zélés travailleurs du Bas-Poitou. M. Merland avait également publié une intéressante brochure sur un habitant de Fontenay, Narcisse Pelletier, qui vécut dix-sept ans chez les sauvages.

M. le président dépose ensuite sur le bureau les ouvrages suivants, dont il fait verbalement l'analyse sommaire, mais seulement pour ce qui peut intéresser la Bretagne et les travaux de la Société :

1^o *Discours* prononcé par Mgr Bouché, évêque de Saint-Brieuc, le 8 sep-

tembre 1884, à la messe du Saint-Esprit qui a précédé le Congrès breton de Lannion (offert par la Société des Bibliophiles bretons) ;

2^o *Bulletin de la Société des Antiquaires de France*. — 2^e semestre 1884 ;

3^o *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*. — T. X, 8^e livraison, 1883 ;

4^o *Bulletin d'Archéologie chrétienne*, de M. le commandeur J.-B. de Rossi. Edition française, par M. l'abbé Duchesne. 4^e série, II^e année, livres 3 et 4 ;

5^o *Mémoire sur les clochers du Finistère*, par M. Bigot, architecte diocésain ;

6^o *Journal des Savants*. — Novembre 1884.

Il est ensuite procédé à l'élection de deux membres du Comité central, en remplacement de MM. l'abbé Cahour, démissionnaire, et Riardant. MM. Riardant et Jules Montfort sont élus.

M. André Lemut, ingénieur civil à Nantes, est présenté par MM. Raymond Pouvreau et Emile Alizon, comme membre résident. M. Emile Alizon, l'un de ses parrains, fait ainsi valoir les titres de ce candidat : « M. André Lemut, « dit-il, est un ancien élève de l'École centrale, aujourd'hui ingénieur civil ; « il a constamment témoigné le plus vif intérêt pour l'étude et la conser- « vation des antiquités de notre pays, et sa compétence dans tous les tra- « vaux d'art ne peut manquer d'être utile à la Société archéologique, notam- « ment à l'occasion du congrès de 1886 où les hommes spéciaux nous « apporteront un concours précieux. »

MM. Paul Poirier et Léon Maître présentent M. Félix Chaillou comme membre titulaire : « M. Félix Chaillou, dit M. Poirier, n'est point un étran- « ger ni un inconnu : propriétaire aux Cléons, en Haute-Goulaine, fils d'un « ancien député de Nantes, il s'est déjà fait remarquer par son zèle de cher- « cheur persévérant, et en a été récompensé par la découverte, aux Cléons « même, d'une importante villa gallo-romaine. M. Félix Chaillou n'est pas « seulement un archéologue érudit, c'est aussi un artiste de mérite, un peintre « de talent ; ses œuvres ont eu plusieurs fois les honneurs du salon. Nous « serons donc heureux de voir parmi nous un nouveau confrère unissant ces « conditions, si rarement réunies chez un candidat : artiste, peintre, archéo- « logue et propriétaire d'une villa romaine qui semble une mine inépuisable « de trésors de tout genre. »

M. le comte Amédée de Bejarry, chevalier de la Légion d'honneur, lieutenant-colonel de l'armée territoriale, au château de la Roche-Louherie, près Sainte-Hermine, est présenté en qualité de membre correspondant par MM. de Bremond d'Ars et le baron de la Tour du Pin Chamblay : « M. le comte

« de Bejarry, dit M. le président, sera le bienvenu parmi nous, non-seule-
« ment pour son propre mérite, mais aussi en mémoire de son excellent et
« regretté père, que nous avons tous connu comme le plus courtois, le plus
« bienveillant, et, en même temps, le plus assidu de nos anciens confrères.
« M. de Bejarry, — m'écrivait à l'instant M. de la Tour du Pin, retenu chez
« lui par une réunion de famille, — est connu depuis longtemps par les
« souvenirs de sa valeur personnelle et de ses blessures au siège de Paris
« comme commandant des mobiles vendéens, ce qui lui a mérité d'être
« légionnaire et actuellement colonel d'un régiment territorial. De nos jours,
« en Vendée, il est le digne continuateur des traditions de son père, l'un
« des membres fondateurs de notre Société, et qui réunissait à l'amabilité
« des relations les connaissances les plus variées. Le concours de M. Amédée
« de Bejarry sera celui d'un esprit sérieux dont l'obligeance, en toute occa-
« sion, nous deviendra très heureusement acquise. »

MM. de Bremond d'Ars et Emile Grimaud présentent ensuite, comme
membre correspondant, M. Paul Eudel, qui avait déjà fait partie de la Société
lorsqu'il habitait Nantes, sa ville natale. Aujourd'hui, M. Eudel réside à Paris,
où il occupe une position distinguée parmi les hommes de lettres et les
publicistes. Notre compatriote ne nous avait pas oubliés et il nous offrait
ces jours-ci son dernier volume : *Les Locutions nantaises*. En priant notre
président de le présenter de nouveau aux suffrages des membres de la
Société, il évoquait ainsi des souvenirs que M. de Bremond d'Ars demande
la permission de citer :

« Je me suis rappelé, disait-il, l'époque, déjà lointaine, où j'étais des
« vôtres ; je me vois encore, bien jeune alors, car je n'avais guère que vingt ans,
« assister à vos séances dans la sacristie de l'Oratoire. J'étais heureux et fier
« d'être le collègue d'hommes aussi distingués que M. Nau, l'architecte de goût,
« présidant nos réunions ; l'abbé Fournier, nous lisant son *Voyage à Rome* ;
« M. Bizeul, l'ami des ruines et des voies romaines ; Armand Guéraud, esprit
« d'élite, très grand amateur d'autographes ; Fortuné Parenteau, un cher-
« cheur infatigable, qui savait si bien dans quelles poussières se rencontrent
« les heureuses trouvailles, — et bien d'autres, aujourd'hui disparus. —
« Ces souvenirs sont pour moi des plus précieux, et je me reporte souvent
« vers eux avec plaisir ! Je ne puis même les évoquer en ce moment, sans
« regretter de ne point être resté votre collègue, et, si vous voulez bien,
« Monsieur le Président, me faire admettre comme membre correspondant
« dans votre savante et sympathique compagnie, j'en serai personnellement
« très flatté. »

M. Emile Grimaud, l'un des parrains de M. Paul Eudel, s'associe aux sentiments de M. le président et ajoute que, depuis longtemps, notre compatriote est connu de tous les membres de la Société archéologique. Ses remarquables publications lui ont créé un rang distingué dans le monde de la littérature et des collectionneurs. Chacun sait que le journal le *Figaro* a été heureux de l'attacher à sa rédaction.

M. de Lisle du Dreneuc demande la parole pour rappeler que dernièrement M. Paul Eudel a mis la plus charmante bonne grâce à faciliter l'acquisition de la belle collection Seidler, destinée à notre musée; il demande que, sans faire passer au scrutin le nom si sympathique de notre ancien collègue, l'assemblée se prononce à haute voix sur son admission. Cette demande est chaleureusement accueillie par le Bureau et par tous les membres présents, qui admettent M. Paul Eudel et successivement MM. André Lemut, Félix Chaillou et le comte Amédée de Bejarry, à l'unanimité des suffrages.

L'ordre du jour appelle la communication de M. Louis Petit sur un dessin inédit du pont de l'Echellerie, à Nantes, en 1646.

« Pour répondre, dit M. Petit, à la demande de quelques-uns de nos collègues, je vous présente, Messieurs, un dessin du pont de l'Echellerie construit au XIII^e siècle, dessin original de 1646 et inédit.

Me réservant de donner, dans une autre séance, des notes plus explicites sur les murailles élevées par Pierre Mauclerc et sur toute la partie des bords de l'Erdre qu'il adjoignit à l'ancienne cité, les dix lignes que je vais lire, ce soir, doivent être considérées comme la légende succincte et obligée qui, suivant l'usage d'autrefois, accompagnait les gravures représentant les panoramas et vues de villes. »

LE PONT DE L'ECHELLERIE. — En 1227, le duc Pierre de Dreux, voulant étendre les limites de la ville au delà de l'ancienne enceinte, porta la construction de ses murailles, de la porte de Saint-Pierre jusqu'au bord de l'Erdre, vers le bas de la Motte de Saint-André.

« Suivant la courbe de la rivière, il les continua sur une longueur de plus de 280 toises (550 mètres), jusqu'au point faisant face au sommet du rocher isolé de l'autre rive qu'il voulait englober en entier dans la ville nouvelle. Pour arriver à ce rocher *des Antipodes* aspectant la ville vers l'est, et qui, par son escarpement à l'ouest, du côté du rocher du Marcheil et du côté de la Fosse, présentait un rempart naturel s'inclinant au sud vers la Loire et facile à fortifier, Pierre Mauclerc fit construire ce pont sur l'Erdre et ces hautes murailles.

« Ce pont fut nommé pont de l'Echellerie, en raison de l'escalier divisé par

plusieurs paliers qu'il fallut établir pour atteindre le rocher, à 5 toises environ de son arête. Sur une longueur de 32 toises (60 m. 25 c.), il fallait monter ou descendre 80 marches, pour aller ou venir d'un point à l'autre. Plus tard il fut dénommé : *les Muraïlles*. Ce ne fut que cinq siècles après, et postérieurement à 1723, qu'on appliqua le nom des *Petits Murs* à sa partie est, arrivant au point dit maintenant : *le Marché à la paille*, et qui, précédemment, avait été nommé : *Place de la République*.

« A ces renseignements, je pourrais beaucoup ajouter, mais je ne dois pas, aujourd'hui, dépasser les limites d'une simple communication. »

M. Paul Poirier communique à la Société un très intéressant mémoire sur l'antiquité de l'industrie du fer. Nous ne voulons pas nous borner à analyser cet important travail, fort apprécié par tous ceux qui en ont eu connaissance ; il figurera au prochain *Bulletin*. Disons seulement que, dans une de ses conclusions, M. Poirier admet que tous les métaux ont dû être simultanément découverts, mais il pense que la difficulté de travailler le fer a été l'une des causes pour lesquelles il n'a pas été employé tout d'abord.

M. Alcide Leroux, inscrit à l'ordre du jour pour parler des établissements gallo-romains de Saffré et de Nort, se trouvant absent, M. Léon Maître, archiviste du département, annonce qu'il peut suppléer, en partie, son collègue, en communiquant le résultat des fouilles qu'il vient de faire pratiquer à Nort, à six kilomètres du théâtre romain de *Coussol* en Petit-Mars.

Il dépose sur le bureau divers fragments de briques à rebords, d'amphores, de supports d'hypocauste, de poterie et trois morceaux de carrelage portant en creux la trace d'une section de cercle. Tous ces objets, dont la provenance romaine est parfaitement reconnue par toute l'assistance, ont été trouvés dans les vignes plantées sur le sommet qu'on nomme la Motte, à côté des terrains qui dépendaient du prieuré de Saint-Georges de Nort. Les tuiles de carrelage, prises sur place, reposaient sur une aire de mortier rougeâtre, dans une couche de terre végétale de 60 centimètres.

Malgré les sondages multipliés opérés dans les vignes et aux alentours, il n'a pas été possible de rencontrer la moindre trace de substruction, et cependant les fossés sont pleins de matériaux de murs renversés et de tuiles de toiture. S'il fallait en croire la tradition répétée par tous les vieillards du pays, les pierres des constructions auraient été employées pour édifier la première église paroissiale. La fouille est voisine des carrières de Saint-Georges, d'où sont sortis les matériaux qui composent les maisons de Nort ; il est donc fort possible que les habitants du moyen âge aient commencé par utiliser les ruines avant d'ouvrir la carrière. La Motte de Saint-Georges

avait non-seulement l'avantage de renfermer de la pierre à bâtir, mais encore celui d'être à proximité du sable. Ce dernier élément de construction se trouve en abondance au pied du versant nord qui regarde le marais de la Trudelle. M. Retière, après en avoir extrait une grande quantité, fit combler la cavité avec plusieurs tombereaux de tuiles à rebords et de débris qui, suivant son témoignage très affirmatif, provenaient des terrains supérieurs de la Motte. Les vigneron du pays, qui ont retourné tous les sillons, planté les arbres, labouré et ouvert des fossés, assurent que l'espace dans lequel se rencontrent les débris romains ne dépasse pas la contenance d'un hectare et demi sur le plateau de la Motte de Saint-Georges.

C'est en vain qu'on chercherait sur d'autres points de la ville des gisements du même âge, personne n'a rencontré de ruines romaines en dehors du périmètre ci-dessus, et pourtant l'éminence de Saint-Christophe, qui fait face à celle de Saint-Georges de l'autre côté de la vallée de l'Erdre, à l'ouest, offrait une situation non moins pittoresque que sa voisine. Les tombeaux ne sont pas rares à Nort : ils sont tantôt en pierre de Nozay, tantôt en calcaire coquillier, mais rien, dans leur forme, ne rappelle les sépultures antérieures au XI^e siècle.

Jusqu'à plus ample information, il faut donc persister à croire que Nort est une agglomération du moyen âge, et que la Motte de Saint-Georges a simplement servi d'assiette à une villa romaine ou à un poste d'observation.

A ce propos, M. Pitre de Lisle communique de curieux détails sur une villa gallo-romaine que notre collègue, M. Gustave de la Brosse, lui a fait visiter le mois dernier, près de Bois-de-Cené. A environ deux cents mètres du bourg, dans un champ qui borde sur la droite la route de Bouin, des travaux de terrassements ont mis à découvert une série de murs solidement construits et formant la base de plusieurs pièces rectangulaires. Trois sont parallèles à la route, et leur aire, formée par un mortier très épais, est à des niveaux différents. En retour d'équerre, dans la direction du nord, se trouve une autre pièce qu'il est facile de reconnaître pour une piscine. Le dallage, composé de carreaux en grès dur, d'un poli admirable, est d'une parfaite solidité. Les murs sont parementés d'un enduit qui devait complètement empêcher les eaux de filtrer à travers les joints de la pierre. Des marches permettaient de descendre facilement dans la piscine, et, en avant, se trouvait une salle chauffée par un hypocauste dont les piliers sont encore visibles.

Il est probable, d'après les petites dimensions de ce réservoir, que ces

bains dépendaient simplement de l'habitation d'un riche Gallo-Romain. Cependant de très petites bourgades avaient quelquefois des bains publics. Des fragments de terre cuite, des briques à rebords, des enduits en ciment coloré sont mêlés aux terres qui recouvraient ces ruines. Comme la plupart des villas romaines de nos contrées, celle de Bois-de-Gené est sur un terrain calcaire. M. Jules de la Brosse, qui habite le château de l'Île-Chauvet, situé à peu de distance de là, a suivi, dès le début, cette intéressante découverte et a obtenu que l'on déblayât méthodiquement les chambres mises à jour par les travaux. Il voudra bien, nous l'espérons, nous donner de nouveaux renseignements sur ces fouilles.

M. le baron Bertrand-Geslin remet au conservateur du musée archéologique deux objets d'une antiquité incontestée et dont la provenance est parfaitement certaine. L'un de ces objets est une hache en roche dioritique, extrêmement grossière; elle diffère étrangement des belles haches polies données au musée de Nantes, il y a une vingtaine d'années, par M. Bertrand-Geslin, père de notre collègue. Celle-ci n'est guère qu'une ébauche dont la surface a été usée par endroits à l'aide d'un polissoir très rugueux, mais elle n'en est, par cela même, que plus intéressante, parce qu'elle permet de suivre le travail préparatoire que subissaient ces haches avant de devenir complètement luisantes. Provenance : Saint-Laurent-des-Autels (Maine-et-Loire). L'autre objet est une petite javeline celtique en bronze, dont la douille a été brisée; elle a été découverte à 50 centimètres sous terre, en creusant une fosse dans la forêt de la Foucaudière (commune de Saint-Laurent-des-Autels).

M. de Lisle du Dreneuc remercie, au nom du musée archéologique, M. le baron Bertrand-Geslin du don de ces deux objets.

M. du Champ-Renou expose ensuite une pierre polie, d'un travail très particulier; au centre elle est forée d'un trou en double cône destiné à recevoir un manche; mais, au lieu de présenter un côté tranchant, comme nos haches-marteaux, elle est arrondie des deux bouts. C'était une sorte de casse-tête ou de marteau, et l'on en connaît un semblable trouvé à Scarborough (Yorkshire), figuré dans l'ouvrage de sir John Evans.

A la suite de ces diverses communications, M. de Lisle donne lecture de certains passages de son inventaire archéologique de l'arrondissement de Paimboeuf, qui intéresse vivement l'auditoire et figurera in extenso au *Bulletin*.

En terminant, M. le président communique une lettre-circulaire de M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, faisant connaître

aux sociétés archéologiques des départements un programme d'études préparé par la section des Sciences économiques et sociales du Comité des travaux historiques et scientifiques. Ce programme recommande particulièrement aux savants et aux chercheurs l'étude des anciens domaines ruraux ; les recherches comparatives sur l'état et la valeur des propriétés bâties avant 1789 et à notre époque ; l'étude des effets économiques dus à la création des voies de communication sous l'ancien régime et de notre temps ; et enfin des recherches, dans une région déterminée, sur les modifications qui se sont introduites dans la pratique des régimes matrimoniaux, depuis l'adoption en France du Code civil.

M. le président adresse de justes éloges et de sincères remerciements, au nom de la Société, à MM. Louis Petit, Paul Poirier, Léon Maître, Pitre de Lisle, Bertrand-Geslin et du Champ-Renou, pour leurs diverses lectures et intéressantes communications.

M. de l'Estourbeillon fait connaître à la Société que la Commission préparatoire du Congrès de 1886 se réunira le mercredi 4 février, dans la salle ordinaire des séances de la Société, à l'Oratoire.

La séance est levée à dix heures et demie.

Le Secrétaire général,
C^{te} RÉGIS DE L'ESTOURBEILLON.

SÉANCE DU MARDI 3 FÉVRIER 1885.

Présidence de M. le marquis de Bremond d'Ars Migré.

Etaient présents : MM. le marquis de Surgères, vice-président, le baron Bertrand-Geslin, René Blanchard, Bougoûin, Frédéric Chaillou, l'abbé Chevillard, P. Coquillard, le comte Régis de l'Estourbeillon, Evellin, Stanislas Gahier, le docteur Genuit, le baron des Jamonières, Alcide Leroux, de Lisle du Dreneuc, Jules Montfort, de la Nicollière-Teijeiro, Charles Perrion, Paul Poirier, Riardant et A. Van Iseghem.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le président dépose sur le bureau les ouvrages suivants :

1^o *Bulletin de la Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*. T. V., 3^e livraison, 1^{er} janvier 1885;

2^e Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe.
2^e série, T. XXI ;

3^e Annales de la Société académique d'Architecture de Lyon. T. VII,
1881-82 ;

4^e Mémoire de la Société des Antiquaires de l'Ouest. T. VI, 1883.

M. le baron de la Tour du Pin Chambly écrit pour s'excuser de ne pouvoir assister à la séance.

M. le président souhaite la bienvenue à notre nouveau confrère, M. Frédéric Chaillou, qui remercie la Société de son admission.

M. Paul Eudel remercie également, par une lettre adressée au président, d'avoir été nommé par acclamation membre correspondant de la Société archéologique.

« D'ici longtemps, — écrit notre nouveau confrère, — je ne pourrai, « ainsi que je le voudrais, payer ma bienvenue et reconnaître, par un mémoire « composé spécialement pour la Société, son accueil extrêmement bienveillant. Cependant, je désire vivement être le plus largement représenté « parmi vous qu'il me sera possible. Ne pouvant l'être tout de suite dans les « Annales, je le serai du moins sans retard dans la Bibliothèque. En conséquence, j'ai prié M. Pitre de Lisle, votre très intelligent secrétaire, de « me donner la liste des ouvrages d'art que j'ai pu envoyer jusqu'ici à la « Société et dont je n'ai pas conservé la liste. Je serai très heureux de vous « faire hommage de ceux qui vous manquent. Mais, plus favorisé qu'Ovide « lorsqu'il envoyait l'un de ses livres et qu'il lui disait :

« Sine me ibis in urbem »

« j'espère bien, n'étant pas en exil, pouvoir me rendre à Nantes avant la « fin de l'année, et assister, autour de la grande table verte de jadis, à l'une « de vos intéressantes séances. »

La parole est accordée à M. Félix Chaillou, inscrit à l'ordre du jour, pour entretenir la Société de ses nouvelles découvertes à la station gallo-romaine des Cléons. Notre confrère, après avoir remercié l'assemblée de l'avoir admis à l'unanimité des voix à la dernière séance, donne lecture de quelques notes, aussi intéressantes que brèves, sur ce sujet qu'il connaît si bien. Il nous apprend que le résultat le plus important de ses fouilles récentes est la mise au jour d'un bassin presque rectangulaire, aux bords légèrement évasés et ayant 44 centimètres de profondeur sur un diamètre de 1 mètre 40 centimètres à l'intérieur. Ce bassin était circonscrit et pavé de tuiles à couver-

ture de grandes dimensions, et dont les bords saillants étaient disposés extérieurement de façon à obtenir une surface polie. Aucun conduit d'écoulement ne lui permettait de déverser son contenu au dehors. De plus, la chaux liquide pénétrant par les joints aurait, dès le principe, rempli tous les vides existant entre le sol et les tuiles, et, par suite de la dessiccation, s'était transformée en lamelles jaunâtres encore adhérentes à ces dernières. M. Félix Chaillon en déduit la manière dont les Gallo-Romains utilisaient la chaux des Cléons, et pense que la chaux vive, placée dans le bassin, était éteinte avec rapidité, puis aussitôt enlevée pour être remplacée par d'autre.

M. l'abbé Chevillard vient ensuite communiquer à la Société quelques notes sur les silex taillés du Plateau central. Après s'être demandé si l'on ne pourrait pas admettre que, dans bien des cas, une forme déterminée de hache celtique peut servir à en indiquer la provenance, notre honorable collègue émet l'opinion que, souvent du moins, certaines tribus devaient avoir adopté des haches ou des armes de formes spéciales. Il termine cette communication par de curieux détails : 1° sur les haches longues et étroites, atténuées un peu au tranchant, et surtout au sommet, mais jamais polies, que l'on rencontre en assez grand nombre aux environs d'Oucques, sur le bord de la route de Beaugency et de celle de Fréteval à Châteaudun ; 2° sur les haches ovales des pays de Villetrun, de Coulommiers, de Selommes et de la vallée du Loir.

M. de l'Estourbeillon donne lecture du travail de M. le marquis de Sécillon, sur la première entrée des évêques de Nantes en la ville de Guérande. Ces intéressants documents, recueillis par l'auteur dans les archives départementales et dans celles du château de Kerfur, ne sauraient être analysés ; ils seront publiés in extenso dans le *Bulletin*. Disons seulement qu'à la suite de cette lecture, plusieurs membres de la Société se sont demandé si les cérémonies particulières usitées lors de la première entrée des évêques à Guérande, à l'exclusion des autres villes du comté nantais, ne pouvaient pas être un dernier vestige des prétentions épiscopales de cette vieille cité.

M. le président, se faisant en cela l'interprète de l'assemblée, a cru devoir appeler spécialement sur ce point l'attention des historiens de notre province.

Il charge, en même temps, M. de l'Estourbeillon de transmettre à M. de Sécillon les félicitations de la Société pour son étude, où l'érudition est unie à l'attrait d'un document inédit.

Après avoir fait connaître sommairement le curieux *Armorial de Gelre*, le célèbre héraut d'armes du XIV^e siècle, dont la Société vient de recevoir

le troisième volume, M. Pitre de Lisle communique la suite de son inventaire archéologique de la Loire-Inférieure. C'est l'arrondissement de Paimbœuf que décrit notre savant confrère, et il le fait avec son talent habituel. En effet, son récit des fouilles de l'allée couverte du *Carreau vert*, en la paroisse de Saint-Michel Chef-Chef, captive l'attention générale et fait désirer à plus d'un archéologue le prompt retour des longs jours d'été pour suivre l'exemple de M. de Lisle, et tenter également, avec le même zèle, si c'est possible, le sort des recherches préhistoriques.

Pour raviver davantage cette noble émulation, M. Alcide Leroux entretient l'assemblée des nombreuses découvertes que plusieurs propriétaires ont successivement faites dans la paroisse de Saffré où se trouvaient d'importants établissements gallo-romains. Le pays de Nort n'a point échappé aux investigations de M. Alcide Leroux : les débris de la Motte Saint-Georges ont plus d'une fois attiré son attention ; et le village de la Rivière, où l'on a découvert de très anciennes substructions, est de ceux qui mériteraient certainement une visite et des fouilles spéciales.

M. le président remercie vivement, au nom de la Société, M. Alcide Leroux de son exposé si complet et à la fois si précis ; il adresse les mêmes témoignages de gratitude aux auteurs des différentes communications faites dans la soirée, et la séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire général,
C^{te} RÉGIS DE L'ESTOURBEILLON.

SÉANCE DU 3 MARS 1885.

Présidence de M. le marquis de Bremond d'Ars Migré.

Etaient présents : MM. le docteur Anizon, le baron Bertrand-Geslin, Félix Chaillou, Jules du Champ-Renou, Léon Châtellier, Pierre Coquillard, le comte Régis de l'Estourbeillon, le baron des Jamonnières, Alcide Leroux, Léon Maître, Jules Montfort, de la Nicollière-Teijeiro, Charles Perrion, Alexandre Perthuis, Paul Poirier et Louis Viau.

Au début de la séance, M. Jules Montfort dépose sur le bureau les plans et vues suivants :

1^o Une aquarelle représentant le Kreisker, à Saint-Pol-de-Léon ; 2^o un

petit plan de Saint-Pol-de-Léon ; 3° une photographie de la cathédrale de Quimper ; 4° des dessins représentant les églises de Roscoff, Plouaret, Saint-Thégonnec, Saint-Martin-de-Lamballe, Guimilliau, Lampaul et le Folgoët ; 5° deux vues du bourg de Batz ; 6° un album de voyages avec différentes vues ; 7° deux vues de l'église fortifiée de Saint-Martin-de-Lamballe.

M. le président donne lecture d'une lettre de M. le comte de Bejarry, qui s'excuse de ne pouvoir assister à la séance.

Il est procédé à l'élection, comme membre résident, de M. le vicomte Frotier de Bagneux, présenté par MM. de Bremond d'Ars et Xavier Le Lièvre de la Tousche.

M. le vicomte de Bagneux, dit M. le président, déjà membre de la Société bibliographique de France et de la Société des Bibliophiles bretons, est l'un de nos meilleurs collectionneurs nantais et possède un grand nombre de médailles et d'ouvrages rares. On lui doit la récente publication des *Mémoires de Pierre Devaud sur les guerres de la Vendée, avec introduction et notes*, par l'abbé Augereau, curé du Boupère. (In-8°. Nantes, 1882). Opuscule fort curieux, tiré à cent cinquante exemplaires.

Pierre Devaud était un brave capitaine vendéen du canton de Cholet, qui, simple cultivateur, eut néanmoins, après la guerre, l'idée d'écrire l'histoire de ses campagnes.

Par la seule rareté du fait, son récit devait être conservé.

Cette laconique narration se termine par ces mots d'une admirable simplicité :

« Pierre Devaud a partie 45 fois et ses batu 58 fois.

« PIERRE DEVAUD,

« Capitaine. »

Voilà de magnifiques états de services.

M. le vicomte de Bagneux a donc été bien inspiré en faisant imprimer cette relation de la guerre de Vendée, écrite par un des héroïques combattants.

Le manuscrit de Pierre Devaud est à la bibliothèque du château de Froshdorf ; il avait été offert à M. le comte de Chambord par M. Tom Drake, qui le tenait directement du fils de l'auteur. Celui-ci le lui avait donné pendant que M. Drake prenait les croquis de son *Album vendéen*.

C'est M. de Bagneux qui a prêté à M. Claude de Monti de Rezé l'exemplaire qu'il possédait des *Roolles des Bans et Arrière-Bans de Poitou*,

Xaintonge et Angoumois, publiés, en 1667, par Pierre de Sauzay, exemplaire presque unique, d'après lequel notre érudit et si laborieux confrère a donné cette magnifique réimpression d'une pièce historique aujourd'hui si précieuse pour les familles et pour l'histoire de cette province.

M. le vicomte de Bagneux est élu à l'unanimité.

L'assemblée procède ensuite à la nomination de ses délégués au Congrès de la Sorbonne en 1885. — Sont délégués : MM. Léon Maître, comte Régis de l'Estourbeillon, Alcide Leroux et Jules Montfort.

La Société archéologique a reçu les ouvrages suivants, dont M. le président fait verbalement une brève analyse :

1^o *Annuaire de la Société d'Émulation de la Vendée*. 31^e année, 1884;
2^o *Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie*. Année 1884, n^o 4;
3^o *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*. 3^e trimestre de 1884;
4^o *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze*. Tome VI, 4^e livraison ;

5^o *Bulletin de la Société de Statistique des Deux-Sèvres*. Nos 10 à 12 de 1884 ;

6^o *Tables générales des Mémoires et Bulletins de la Société de Statistique, Sciences, Lettres et Arts des Deux-Sèvres*, (de 1836 à 1882), par Léo Desaiivre ;

7^o *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Beaux-Arts de Cholet et de l'arrondissement*. 1884 ;

8^o *Mémoires de la Société archéologique et historique des Côtes-du-Nord*. 2^e série, tome I^{er}, 2^e livraison ;

9^o *Journal des Savants*. Livraisons de janvier et février 1885 ;

10^o *Revue de la Société des Études historiques, faisant suite à l'Investigateur*. 4^e série, tome II, 1884 ;

11^o *Bulletin du Comité des Travaux historiques et scientifiques*. Section d'Archéologie. Année 1884, n^o 4 ;

12^o *Répertoire des Travaux historiques*. Tome II. Supplément-Index ;

13^o *Répertoire des Travaux historiques*. Tome III, n^o 2.

M. Léon Maître, rappelant une communication faite par lui en 1883, dit que contrairement à ce qu'il avait cru tout d'abord, et à l'inverse des coutumes de beaucoup d'autres régions, les dénominations de *Paradis*, appliquées à certaines localités, n'indiquent point dans le pays nantais un ancien cimetière, mais sont simplement synonymes de *Champ fleuri*. Il entretient également, pendant quelques instants, la Société du culte de saint Clément, patron des marins et des passagers, invoqué souvent par les populations

habitant le long de nos rivières et les territoires sablonneux du département. Il serait à souhaiter, dit-il, qu'on réunît toutes les traditions et les souvenirs qui s'y rapportent dans notre pays, de façon à en faire un jour l'histoire. Les traditions du culte de saint Clément sont également vivaces dans plusieurs de nos localités présentant des traces de l'occupation romaine ou possédées par les évêques de Nantes, comme par exemple Mauves et Guémené-Penfao. Ces traditions pourraient donc, par suite, à un moment donné, fournir des points de repère importants pour les origines de notre histoire locale.

M. de l'Estourbeillon parle brièvement ensuite du culte de sainte Agnès, encore en grand honneur à Abbaretz et dans tout le pays de la Mée. De nos jours encore, on y va de fort loin en pèlerinage pour obtenir que les moissons soient préservées des insectes, et notamment de ceux que nos paysans gallos appellent *la teigne*. Les pèlerins, en partant, prennent dans le champ infecté *une teigne* vivante et l'emportent dans des feuilles vertes jusqu'au but de leur pèlerinage. En arrivant, et aussitôt après avoir fait le signe de la croix avec de l'eau bénite, ils écrasent *la teigne* sur le seuil de la chapelle et y entrent ensuite pour y faire une prière. Leur prière dite, ils font trois fois le tour de la chapelle, tête nue, en l'honneur de la Trinité, puis arrachent près d'elle un petit genêt qu'ils font toucher à *la sainte* (sainte Agnès) et le trempent dans l'eau bénite. Ils le rapportent ensuite soigneusement chez eux, et, aussitôt leur retour, vont le piquer dans le bord du champ atteint. Si celui-ci reste vert et prend racine, leur champ, disent-ils, est à jamais préservé des insectes, car *sainte Agnès veille dessus*. Bien des traditions, un grand nombre de curieux usages existent encore çà et là dans nos campagnes. Ils tenaient jadis une grande place dans la vie de nos ancêtres et formèrent souvent les principaux éléments de leurs craintes ou de leurs espérances. « Hâtons-nous donc, dit M. de l'Estourbeillon, de les recueillir pieusement partout où nous pourrions les rencontrer, avant qu'ils aient totalement et pour jamais disparu. »

La parole est ensuite donnée à M. Jules Montfort, pour entretenir la Société d'une intéressante brochure publiée par M. Bigot, sur *les Clochers du Finistère*, et que la Société a reçue récemment à titre d'hommage. Avec sa compétence si connue, M. Montfort expose à l'assemblée les principales divisions adoptées par l'auteur pour le classement de nos églises de Basse-Bretagne, et fait tour à tour ressortir, par de savants commentaires donnés à l'aide des plans et dessins qu'il a déposés sur le bureau, les mérites et l'intérêt archéologique des églises du Kreisker, de Roscoff, de Lampaul, de

Saint-Thégonnec, du Folgoët, de Plouaret, de Saint-Martin-de-Lamballe et des différents édifices religieux que chaque siècle vit s'élever en Bretagne. Mais nous ne déplorons pas ici cet intéressant travail, qui figurera dans nos annales de 1885 et qui fut écouté par tous nos confrères avec une religieuse attention.

M. le président fait connaître à la Société une curieuse brochure de notre confrère M. Charles Marionneau, intitulée : *Une Visite au château de Montaigne*. Cette visite du savant archéologue a été faite après l'incendie du château, et il constate, dans son récit, que la tour où Montaigne avait sa *librairie* et a écrit ses *Essais*, a été préservée du sinistre. M. le président annonce qu'il demandera pour la Société un exemplaire de ce travail.

M. Félix Chaillou fait ensuite part de ses nouvelles recherches à la station des Cléons. Au cours de ses fouilles, il a eu la bonne fortune de rencontrer une médaille de Gallien et une de Claude II, avec un fragment d'enduit peint, revêtu de sept lignes de texte. Notre zélé collègue se propose de continuer ses fouilles et veut bien promettre à la Société qu'il lui communiquera leurs résultats.

M. le président remercie les auteurs de ces diverses communications, et la séance est levée à dix heures un quart.

Le Secrétaire général,
C^{te} RÉGIS DE L'ESTOURBEILLON.

SÉANCE DU 21 AVRIL 1885.

Présidence de M. le marquis de Granges de Surgères, vice-président.

Etaient présents : MM. Anizon, René Blanchard, Bougoüin, du Champ-Renou, baron des Jamonnières, de l'Estourbeillon, Jules Montfort, Claude de Monti de Rezé, de la Nicolière-Teijeiro, Charles Perrion, Paul Poirier, Resal et Viau.

Lecture est donnée d'une lettre par laquelle M. de Bremond d'Ars, retenu par les travaux du Conseil général du Finistère, s'excuse de ne pouvoir assister à la séance de la Société.

M. le marquis de Surgères, président, fait en termes émus l'éloge de notre

collègue, M. le marquis de la Bretesche, décédé au commencement de cette année.

« J'ai à vous annoncer, Messieurs, dit-il, la perte douloureuse faite dernièrement par notre Société, en la personne de notre collègue, M. le marquis de la Bretesche. Sa mort remonte à quelques semaines déjà : des empêchements divers et l'irrégularité apportée par les vacances de Pâques à l'ordre de nos réunions mensuelles se sont opposés à ce qu'il vous en fût fait part plus tôt.

« M. de la Bretesche était membre de cette Société depuis le 3 avril 1860 ; si ses nombreuses occupations, si un séjour presque constant à la campagne ne lui ont pas permis d'assister souvent à nos réunions et de nous faire part du fruit de ses recherches, au moins l'intérêt très vif qu'il portait à nos travaux et la parfaite bonne grâce avec laquelle il se mettait toujours à la disposition de chacun, nous sont-ils bien connus.

« Outre une collection d'estampes anciennes, fort intéressante sinon très nombreuse, M. de la Bretesche possédait un précieux médailler dont les éléments curieux et variés témoignaient de ses goûts très purs de collectionneur et de sa connaissance approfondie de l'histoire de cette province.

« Au reste, l'étude de l'histoire bretonne eut toujours pour lui les plus vifs attrait, et lorsque, il y a quelques années, se fonda, à Nantes, la Société des Bibliophiles bretons, ce fut avec le plus grand empressement qu'il y donna son adhésion et qu'il voulut bien — laissez-nous, messieurs, rappeler ici ce détail dont nous avons conservé l'honorable souvenir — nous demander d'être l'un de ses parrains.

« Grand propriétaire, essentiellement bon et charitable, jouissant de l'estime de tous ceux qui l'approchèrent pendant le cours de sa longue carrière, M. le marquis de la Bretesche laisse dans la société nantaise un vide irréparable ; ce vide n'est pas moins grand au sein de cette Société, qui avait l'honneur de le compter depuis vingt-cinq ans parmi ses membres. »

Après l'expression de ces regrets, auxquels s'associe l'assistance tout entière, il est procédé au vote pour l'admission, comme membre résident, de M. Adelson Nogues fils, présenté par MM. de Bremond d'Ars et de la Nicollière-Teijeiro. M. Adelson Nogues est admis à l'unanimité.

M. le président donne ensuite la parole à M. de l'Estourbeillon pour entretenir l'assemblée du dernier Congrès de la Sorbonne, auquel il vient d'assister comme délégué de la Société. M. de l'Estourbeillon rappelle brièvement les principaux travaux des diverses sections et fait connaître le bon accueil que les différents bureaux, ainsi que tous les membres du Congrès,

ont bien voulu faire, comme par le passé, aux communications des membres de la Société archéologique de Nantes.

M. le marquis de Surgères lit un rapport sur un fort curieux registre dont il s'est rendu acquéreur, lequel contient les titres d'un grand nombre de fondations faites dans les églises et établissements hospitaliers de Nantes.

Après l'examen de ce précieux recueil, qui figurera au bulletin de 1885, la séance est levée à neuf heures et demie.

Le Secrétaire général,
C^{te} R. DE L'ESTOURBEILLON.

SÉANCE DU MARDI 12 MAI 1885.

Présidence de M. le marquis de Bremond d'Ars Migré.

Présents : MM. le docteur Anizon, le vicomte de Bagneux, Félix Chaillou, le baron des Jamonières, Pitre de Lisle du Dreneuc, Léon Maître, Jules Montfort, Claude de Monti de Rezé, Adelson Nogues, Charles Perrion, Alexandre Perthuis, Henri La Peyrade, Paul Poirier et Ch. Riardant.

La lecture du dernier procès-verbal est remise à la prochaine séance.

On procède au scrutin pour l'élection de M. Alfred de Veillechêze, présenté par MM. de Bremond d'Ars et Jules Montfort.

M. Alfred de Veillechêze est le fils de M. R. de Veillechêze, qui fut pendant longtemps conseiller général et maire du Pellerin. Son nom est bien connu des archéologues de notre département. Plusieurs pièces rares et intéressantes, découvertes dans l'Acheneau, à Pilon, sont déposées au musée et portent le nom de M. de Veillechêze, leur donateur.

L'amateur érudit et distingué, proposé aujourd'hui aux suffrages de la Société, peut rendre de réels services, par son savoir et sa connaissance approfondie de localités que l'on pourra prochainement explorer et sur lesquelles tout porte à croire qu'une fructueuse moisson est réservée aux chercheurs.

M. Alfred de Veillechêze est admis à l'unanimité membre résident.

Les ouvrages suivants, offerts à la Société, sont déposés sur le bureau :

1^o *Journal des Savants*. Mars et avril 1885. — M. le président fait remar-

quer dans ces livraisons une intéressante étude de Dom Plaine sur les anciennes liturgies de la Bretagne;

2^o *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, tome XI, 1884;

3^o *Bulletin de la Commission des Antiquités de la Seine-Inférieure*, tome VI, 2^o livraison ;

4^o *Bulletin de la Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, 5^e volume, 4^e livraison ;

5^o *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau*, 2^o série tome XIII, 1883-84 ;

6^o *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendomois*, tome XXIII, 1884 ;

7^o *Bulletin de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne*, tome XII, 1884 ;

8^o Prospectus de M. Edouard Forestié, sur son ouvrage : *Livres de Comptes des Frères Bonis*, 14^e siècle ;

9^o *Bulletin de la Société archéologique et historique de l'Orléanais*, tome VIII, 3^e et 4^e trimestres 1884 ;

10^o *Bulletin de la Société archéologique et historique de l'Orléanais*. Titre et table du tome VII^e, 1878-1882 ;

11^o *Bulletin de la Société polymathique du Morbihan*. Années 1883 et 1884 ;

12^o *Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne*, 38^e volume, 1884 ;

13^o *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 4^e trimestre de 1884 ;

14^o *Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques et scientifiques*, 1885, n^o 1, et liste des membres titulaires, 1885 ;

15^o *Annales de la Société d'Agriculture, Industrie, Sciences, Arts et Belles-Lettres du département de la Loire*, 2^o série, tome IV, 1884 ;

16^o *Mémoires de la Société académique de Maine-et-Loire*, tome XXVIII, 1883 ;

17^o *Mémoires de la Société des Antiquaires du Centre (Bourges)*, XII^e volume, 2^e fascicule contenant l'armorial général de 1696 ;

18^o *Annales de la Société académique de Nantes*. Vol. V de la 6^e série, 1884.

M. le président, après avoir indiqué brièvement les travaux les plus remarquables contenus dans ces différents Bulletins, nous donne communi-

cation d'une lettre qui lui a été adressée par M. le comte de Marsy, directeur de la Société française d'Archéologie.

La durée du Congrès ne devant être que de huit jours, M. le directeur recommande de limiter à une vingtaine de questions le programme des conférences archéologiques. Trois excursions, en dehors de celles qui pourront être faites dans la ville même, seront également suffisantes.

L'ordre du jour appelle la communication de M. le docteur Anizon sur Sainte-Marie de Pornic. Notre érudit collègue nous entretient d'une curieuse statue placée dans l'église de Sainte-Marie et qu'il attribue au XIII^e siècle. Cette statue, assez rigide de forme, offre une particularité très curieuse : elle est percée vers le milieu de la poitrine d'une excavation ovale qui servait sans doute à exposer les saintes espèces. M. le président complète cette communication en faisant circuler deux photographies représentant la statue de Sainte-Marie. Il est à déplorer que cette œuvre, d'un faire assez original, ait été dernièrement plâtrée et modernisée par une malencontreuse réparation.

M. Léon Maître ajoute quelques précieuses notes à la communication de M. Anizon ; il se propose de revenir plus au long sur ce sujet dans une monographie de l'abbaye de Sainte-Marie.

M. Pitre de Lisle donne ensuite lecture d'une étude sur la Grande-Brière à l'époque gauloise. Le Brivet, qui traverse cette tourbière, existant déjà à l'époque où les armes de bronze étaient en usage, ce qui est bien démontré par les nombreuses épées de bronze trouvées dans son lit, l'auteur se demande comment on peut faire coïncider l'existence de ce fleuve avec celle d'une baie ouverte à la pleine mer au temps de César, baie qui couvrirait presque en entier le cours du Brivet.

M. Poirier ajoute quelques observations sur la formation des tourbes qu'il a étudiées sur les hauts plateaux du Jura, où elles forment trois couches distinctes.

M. le président donne la parole à M. Alexandre Perthuis pour entretenir la Société au sujet d'anciennes cartes à jouer qui sont mises sous les yeux de la Société.

« Par une circonstance toute fortuite, dit M. Perthuis, j'ai fait la découverte de cartes à jouer qui datent au moins du commencement du XVII^e siècle. Ces débris formaient la couverture d'un roman « du sieur de Préfontaine, » intitulé « *la Diane des Bois*, » « achevé d'imprimer le premier jour d'avril, mil six cent vingt-huit. »

Il n'est pas facile, il faut le dire, par le temps qui court, de rencontrer

des cartes aussi anciennes et de l'époque de Henri II ou de Charles IX ; peut-être peut-on même remonter plus loin. Aussi pensons-nous, vu la rareté de ces spécimens, qu'il ne sera pas sans intérêt d'en faire une courte description. Malheureusement, il n'est parvenu jusqu'à nous qu'une planche de ce jeu, contenant huit cartes à figures.

C'est le sort des jeux tronqués de la Bibliothèque nationale, de celle de Rouen, etc. Principalement pour le XVI^e siècle, on n'a que des séries dépareillées.

Donc, ces cartes sont disposées sur deux files de quatre portraits, c'est-à-dire qu'en commençant par la gauche, nous trouvons d'abord :

Une reine, un valet, un roi qui s'appuie sur une lyre, une reine. Trois de ces figures sont fragmentées par le haut ; puis, au-dessous, dans le même ordre, viennent :

Un roi, un valet, une reine, un roi ; celui-ci soutient l'écu portant l'aigle à deux têtes, aux ailes éployées, rappelant les armes anciennes de Duguesclin, c'est-à-dire sans le bâton en bande.

Ces dernières cartes sont légèrement rognées dans le bas par le ciseau du relieur. Du reste, aucune n'a les couleurs ; les signes de cœur, carreau, pique et trèfle sont supprimés ; elles ne portent ni noms ni devises.

Cependant, je signalerai les deux valets, qui méritent d'être mentionnés. Aux pieds du premier, dont une partie du corps est endommagée, règne une banderolle sur laquelle on lit le nom du maître cartier en caractères gothiques :

Claude Genevoy.

Nous n'avons pas souvenir que ce nom ait été rappelé dans les publications qui ont paru sur les cartes à jouer ; puis, dans un cartouche supporté par la hampe, on voit les lettres G. D. — A quelle généralité se rapportent-elles ?

Maintenant, dans l'autre valet, qui est placé immédiatement au dessous du premier, nous avons un visage à l'humeur belliqueuse : l'image d'un soudart cuirassé, avec le morion en tête et la hallebarde au poing. Sur le fer sont répétées les lettres G. D. à l'envers. Il y a encore à regretter que la partie intéressante de cette carte ait disparu, car on ne voit que le commencement et la fin d'un rouleau qui donne sans doute encore le nom de *Claude Genevoy*. Nous sommes obligé de dire que les autres figures nous paraissent d'un dessin grossier.

Les privilèges de la corporation des maîtres cartiers, qui sont imprimés

en 1613, ordonnent qu'ils ne pourront s'abstenir de mettre leur nom au valet de trèfle, ce qui, jusque là, avait presque toujours eu lieu.

Enfin, pour conclure, il faut ajouter que les anciennes cartes, surtout celles qui provenaient de la fabrique d'Epinal, au XVI^e siècle, peuvent avoir donné le type de notre trouvaille. On sait que c'est à peu près celui des cartes de piquet du roi Charles VII. »

M. le président, au nom de la Société, remercie M. Alexandre Perthuis de cette intéressante communication.

M. le président expose une vue du vieux Nantes prise en face de l'ancienne Bourse et dont l'acquisition est proposée à la Société. Le Comité, dans sa prochaine séance, statuera sur ce sujet.

M. Chaillou nous entretient ensuite de nouvelles fouilles qu'il vient de faire à sa villa des Cléons. Une chambre, de dimensions moindres que celles de la grande pièce où se trouvaient les mosaïques découvertes l'an passé, a été explorée par notre zélé collègue. Cette chambre appartient à la seconde époque des constructions observées aux Cléons ; différents objets en fer, de grands clous, des gonds, une poignée de porte et de nombreuses tuiles ont été recueillis dans ces fouilles et enrichiront le petit musée des Cléons. La Société se propose d'organiser quelque jour une excursion sur ce point.

M. de Bremond d'Ars donne lecture d'un article du *Bulletin du Comité des Travaux historiques*, consacré aux savantes recherches de M. Léon Maître à Petit-Mars.

M. le président termine la séance en nous annonçant que M. Henri Roumain de la Touche, propriétaire à Champtoceaux et président du conseil d'arrondissement d'Ancenis, a commencé d'intéressantes recherches sur les restes de la vieille tour de Champtoceaux ; il invite ceux de nos collègues que ces fouilles pourraient intéresser à venir visiter ses travaux. Les ruines historiques de Champtoceaux se dressent auprès du nouveau château construit d'après les plans de notre collègue M. F. Bougoüin, dont le talent est bien connu : c'est, à coup sûr, une des habitations les plus pittoresques de la vallée de la Basse-Loire. Tous ces attrait réunis engagent vivement les assistants à diriger de ce côté une excursion, et il est convenu que M. le président s'entendra à ce sujet avec le propriétaire de Champtoceaux.

La séance est levée à neuf heures et demie.

Le Secrétaire général,

PITRE DE LISLE DU DRENEUC.

SÉANCE DU MARDI 2 JUIN 1885.

Présidence de M. le marquis de Bremond d'Ars Migré.

Etaient présents : MM. le docteur Anizon, Charles Bastard, le comte Amédée de Bejarry, le baron Bertrand-Geslin, Bougoüin, P. Coquillard, Ludovic Cormerais, le comte Régis de l'Estourbeillon, Henri Espitalier-La Peyrade, le docteur Genuit, le baron d'Izarn, Alcide Leroux, Léon Maître, Jules Montfort, Claude de Monti de Rezé, de la Nicollière-Teijeiro, Charles Perrion, Alexandre Perthuis, Paul Poirier, le marquis de Surgères et Alfred de Veillechêne.

A l'ouverture de la séance, lecture est donnée par M. de l'Estourbeillon du procès-verbal de la séance du 21 avril qui est adopté.

Il est procédé à la présentation, comme membre résident, de M. Olivier de Gourcuff, secrétaire général de la Société des Bibliophiles bretons.

« J'ai l'honneur, dit M. le président, de vous proposer, de concert avec
« M. Alexandre Perthuis, la candidature de M. Olivier de Gourcuff, en qualité de membre résident.

« Je n'ose me flatter que la détermination de M. de Gourcuff soit due à
« l'appel que je m'étais permis de lui adresser en le citant parmi nos plus
« érudits bibliophiles ; en tout cas, nous serons tous fort heureux de le voir
« apporter à notre Société son concours si précieux. Je n'ai pas besoin
« d'énumérer les titres multiples et variés de ses travaux ; les lecteurs de
« la *Revue de Bretagne et de Vendée* le connaissent de longue date, et les
« bibliophiles bretons le nomment, depuis huit ans, secrétaire général de
« leur importante association. La science bibliographique possède, il est
« vrai, peu d'interprètes aussi compétents et surtout aussi laborieux que
« M. Olivier de Gourcuff, qui sait parer des charmes d'un style toujours
« gracieux et spirituel les dissertations les plus arides sur la bibliographie
« ancienne. Il est vrai aussi que M. Olivier de Gourcuff, poète lui-même, se
« trouve fort à l'aise pour parler de ses confrères du vieux Parnasse breton

« que l'*Anthologie des Poètes bretons du XVII^e siècle* a justement remis en
« honneur ¹. »

M. le président présente ensuite, comme membre correspondant, M. François Le Chauff de Kerguennec, maire de Saint-Molff.

« Il y a six ans, Messieurs, — dit M. de Bremond d'Ars, — M. Léon Maître
« et notre regretté confrère M. l'abbé Gallard nous présentaient, comme
« membre résident, l'honorable M. François Le Chauff de Kerguennec, qui,
« depuis, est allé habiter Guérande, près de ses propriétés de la commune
« de Saint-Molff. Notre ancien confrère n'a pas voulu demeurer plus long-
« temps séparé de la Société archéologique de Nantes, et il nous a donc
« priés, M. Léon Maître, son premier parrain, et moi, pour remplacer M. l'abbé
« Gallard, de vous demander de nouveau vos suffrages pour faire encore
« partie de notre compagnie à titre de membre correspondant. Nous devons
« nous féliciter de la demande de M. François Le Chauff de Kerguennec :
« c'est un lien de plus qui nous rattache à la noble et vieille cité de Gué-
« rande où nous comptons déjà d'excellents confrères. Nous devons égale-

1. Voici la nomenclature, par ordre chronologique, des publications de M. Olivier de Gourcuff :

1^o *La Polyarchie de Pierre Belordeau, sieur de La Grée, avocat au parlement de Bretagne*, par Olivier de Gourcuff. — Nantes, Vincent Forest et Emile Grimaud, 1882.

2^o *Œuvres badines de Meusnier de Querlon*, réimprimées pour la première fois sur les éditions originales, avec notice et notes par Olivier de Gourcuff, Bruxelles, H. Kistemaekers, 1882.

3^o *Un poète breton ignoré. — Du Bois-Hus*. Nantes, Vincent Forest et Emile Grimaud, 1883.

4^o *Un poète breton, disciple de Ronsard, François Auffray*. — Nantes, Vincent Forest et Emile Grimaud, 1883.

Le Coffé, épître inédite, attribuée à Sénèque, publiée avec notices et notes. Nantes, Vier, 1883.

5^o *Satires de Louis Petit*, réimprimées sur l'édition originale de 1686, avec notice et notes, Paris, librairie des bibliophiles, 1883.

6^o *Un du Bartas en Bretagne. Alexandre de Rivière, magistrat poète*. — Nantes, Vincent Forest et Emile Grimaud, 1883.

7^o *Petites études sur le XVI^e siècle*. — La 50^e édition de Robert Garnier. — *Le président Bouju*. — Nantes, Vincent Forest et Emile Grimaud, 1884.

8^o *Anthologie des poètes bretons du XVII^e siècle*, avec MM. Stéphane Halgan, le C^r de Saint-Jean et René Kerviler. — Nantes, Vincent Forest et Emile Grimaud, 1884. (Publication de la Société des bibliophiles bretons.)

9^o *Le mouvement poétique en Bretagne, de la fin de la Restauration à la Révolution de 1848*. — Nantes, Vincent Forest et Emile Grimaud, 1885.

« ment attendre d'intéressantes communications de la part de M. Le Chauff
« de Kerguennec, ne ferait-il que puiser dans les archives de son ancienne
« famille. « J'ai des papiers, m'écrivait-il, il y a peu de temps, qui offrent de
« l'intérêt au point de vue historique et scientifique : le dépouillement n'en
« est pas complètement achevé, mais j'espère pouvoir mettre ce travail à
« jour, grâce à la collaboration de mon ami le baron Hulot de Collart — un
« de nos collègues de Guérande. — »

« Ces lignes nous prouvent, Messieurs, — ce que nous savions déjà, —
« que M. François Le Chauff de Kerguennec est tout dévoué aux études
« que nous avons mission d'encourager. »

A la suite du vote réglementaire, MM. Olivier de Gourcuff et François Le Chauff de Kerguennec sont élus à l'unanimité.

La Société archéologique de Nantes a reçu, depuis sa dernière séance, les brochures et ouvrages suivants :

1^o *Discours prononcé par M. René Goblet*, ministre de l'Instruction publique et des Cultes, le 11 avril 1885, à la Sorbonne.

2^o *Revue historique et archéologique du Maine*, tomes XV et XVI (année 1884).

Ces volumes contiennent, entre autres articles : d'intéressantes recherches sur la famille de Ronsard ; — une monographie de la paroisse de Bazouges-Brée ; — une appréciation de *l'Etude sur l'ancienne Géographie de la presqu'île armoricaine*, par notre compatriote M. René Kerviler ; — une analyse du livre du docteur Legué sur Urbain Grandier ; — une étude sur la répression du blasphème dans l'ancienne législation, curieux travail où l'on constate que le Pape Clément IV fit modifier au roi saint Louis son ordonnance à ce sujet, à cause de sa trop grande sévérité.

3^o *Bulletin de la Société de Statistique, Sciences, Lettres et Arts des Deux-Sèvres* (janvier-mars 1885).

4^o *Bulletin de la Société historique et archéologique de la Corrèze*, tome VII, 1^{re} livraison.

Ce volume contient une intéressante étude sur les œuvres des émailleurs de Limoges, conservées à l'étranger.

5^o *Bulletin de la Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron*.

On y remarque un important travail de M. l'abbé Revel sur l'histoire du Comté et des Comtes de Rodez, rédigé par Antoine Bonal, premier historien du Rouergue, mort en 1628. Il est regrettable que ce travail manque de tables.

6^o *Bulletin de la Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron*.

Ce nouveau volume renferme un essai sur la Flore du Sud-Ouest de la France, par l'abbé Joseph Revel, directeur de l'institution Saint-Joseph de Villefranche-de-Rouergue.

7° *Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie*. Année 1885, n° 1.

8° *Collections et Collectionneurs*, par M. Paul Eudel. (Paris, Charpentier, 1885). Curieuse étude offerte par l'auteur, membre correspondant de la Société archéologique de Nantes.

9° *Description des minéraux de la Loire-Inférieure*, suivie d'une notice sur une espèce nouvelle, la *Bertrandite* et sur une argile non décrite, par M. Ch. Baret, membre de la Société académique de Nantes et de la Société minéralogique et géologique de France.

Cette espèce nouvelle, la *Bertrandite*, ainsi nommée en l'honneur de M. E. Bertrand, le célèbre minéralogiste qui a décrit les caractères optiques et cristallographiques de ce minéral, fut trouvée dans le département de la Loire-Inférieure par notre compatriote M. Charles Baret, qui eut encore la bonne fortune de découvrir aux environs de Couëron et Saint-Nazaire un gisement de *fibrolite* qui jusqu'à présent était inconnue en France.

Ce qui attire notre attention spéciale sur ce fait, Messieurs, c'est que ce minéral (silicate d'alumine), très dur et résistant, a été employé, dans les temps préhistoriques, à faire des haches et autres instruments : ce qui prouve que les peuples primitifs savaient déjà discerner les principales propriétés des minéraux.

Dans le Morbihan, notre confrère M. de Limur, guidé par les indications de M. Ch. Baret, se mit à la recherche de la fibrolite et en trouva un gisement sur la côte armoricaine, offrant un filon où l'on aurait pu facilement tailler des haches d'une certaine dimension.

Ce minéral est plus abondant aux Indes orientales. Il serait curieux de vérifier si les haches antiques trouvées dans cette contrée sont faites avec cette matière ; si le fait était constaté, on pourrait en conclure que les populations celtiques, originaires de l'Inde, avaient conservé la tradition de cet usage de fabriquer les haches avec le minéral le plus résistant, c'est-à-dire avec la fibrolite.

La Société tout entière s'associe ensuite à la proposition de M. le président, d'envoyer ses remerciements à M. Ch. Baret.

La Société archéologique de Nantes a reçu une circulaire de la Commission ornithologique instituée au ministère de l'instruction publique, la priant de vouloir bien répondre aux questions qu'elle y indique. La Société décide que cette circulaire sera communiquée à MM. Bonjour et Bureau, conserva-

teurs du Muséum, que leurs fonctions et leur compétence mettent à même de répondre à ces questions.

M. le président annonce en quelques mots la fondation d'une nouvelle revue à Nantes, la *Revue historique de l'Ouest*, qui a pour directeur M. Gaston de Carné, le jeune et savant auteur de l'ouvrage sur les *Chevaliers bretons de Saint-Michel*, et pour secrétaire de la rédaction M. le comte R. de l'Estourbeillon. « Cette revue, purement historique, est destinée surtout à la publication de documents concernant l'histoire des familles, et nous ne saurions trop, ajoute-t-il, encourager les membres de la Société archéologique à s'y intéresser; nous sommes d'ailleurs vingt-huit membres de la Société parmi les nombreux collaborateurs de cette nouvelle publication, à laquelle nous souhaitons tous les succès dont elle est digne par le but si louable qu'elle se propose : « L'étude du passé, dans ses mœurs, dans ses institutions privées et dans la vie de chacun des membres qui composaient autrefois le corps social. »

Les noms de beaucoup d'autres de nos confrères, ajoute M. le président, figurent également dans les publications de notre région. Nous aimons à les relever et les signaler chaque fois que nous les rencontrons. Il n'est pas possible de demeurer indifférent, quand, dans un journal, une revue, un bulletin quelconque, nous apparaît le nom de nos confrères, tels que : MM. Pitre de Lisle, René Kerviler, l'abbé Dominique, Arthur de la Borderie, de l'Estourbeillon, Joseph Rousse, de Surgères, l'abbé Grégoire, Léon Maître, Alcide Leroux, etc. Vous me permettrez de les noter et de les consigner dans notre *Bulletin* : c'est une solidarité que nous devons revendiquer, car elle nous rappelle le lien qui nous unit. »

M. le président, qui a l'habitude de souhaiter la bienvenue à chacun de nos nouveaux confrères, dit qu'il est heureux de voir deux nouveaux confrères assister à cette séance, M. le comte Amédée de Bejarry, dont le père, si regretté, fut pendant longtemps un des doyens de notre Société, et M. Alfred de Veillechêze. Du reste, le zèle tout particulier que l'on montre depuis quelque temps pour venir à nos réunions est d'un bon augure pour la Société, qui se recrute de plus en plus.

En quelques mots, M. le président rappelle ensuite les conditions générales de l'excursion qui doit avoir lieu le lendemain à Champtoceaux chez M. Henri de la Touche et pour laquelle seize membres se sont déjà fait inscrire.

La parole est ensuite à M. le docteur Anizon qui complète de vive voix les notes si intéressantes qu'il avait données dans une précédente séance

sur Sainte-Marie de Pornic, et qui doivent figurer à notre bulletin de 1885.

M. de l'Estourbeillon demande qu'il soit écrit au maire de la commune de Mauves, au nom de la Société archéologique, pour le prier de concourir avec elle à la conservation de la pierre tombale de Messire Louis d'Avaugour, ambassadeur de Louis XIV en Suède, l'un des plus grands personnages du XVII^e siècle et l'une des illustrations du comté nantais. — La Société adopte cette proposition et charge M. le président de s'entendre avec M. de l'Estourbeillon pour la rédaction de cette lettre.

La séance est levée à dix heures un quart.

Le Secrétaire général,

C^{te} RÉGIS DE L'ESTOURBEILLON.

DICTIONNAIRE ARCHÉOLOGIQUE

DE LA LOIRE-INFÉRIEURE

(Époques primitive, celtique, gauloise et gallo-romaine)

ARTHON

Période Celtique.

Le souterrain de la Roche-Trocante.

Cette grotte est bien connue dans le pays d'Arthon ⁽¹⁾, où on lui attribue une longueur légendaire. Mais si l'on veut éviter de prendre un guide, il faut des points de repère très sûrs, car l'entrée de ce souterrain n'est guère plus apparente que celle d'un terrier de blaireau. Voici la méthode la plus facile pour la trouver. Prendre à la sortie du bourg d'Arthon la route de la Feuillardais et la suivre

⁽¹⁾ On prétend que ce souterrain vient aboutir sous l'église de Chauvé, distante de cinq kilomètres; en réalité il a un peu moins de 8 mètres de long.

pendant l'espace de 1.200 mètres environ à travers une plaine aride où les ajoncs et les bruyères se développent à loisir. On trouve alors sur la gauche une haie d'aubépine tellement haute qu'elle ressemble à une avenue ; à l'angle de cette haie arborescente se trouve une croix, sur le bord d'un petit chemin qui côtoie une vigne. Il faut suivre ce chemin dans toute la largeur du clos, puis remonter à angle droit le long de la lisière de la vigne. On découvre bientôt quelques petites excavations, puis l'entrée du souterrain orientée vers le sud. Tout à côté s'étendent les bois de la propriété de la Meule.

L'ouverture de la grotte est très basse et l'on est forcé de ramper pour s'introduire dans ce conduit ; peu à peu il augmente de hauteur et atteint vers le fond une élévation de 1. m. 90. La forme générale du souterrain est celle d'un T dont la tige centrale mesure 7 m. 80 de long sur 2 m. 10 de large à son point de rencontre avec la crypte du fond. Celle-ci se prolonge davantage à l'ouest qu'à l'est. Le caveau de l'ouest mesure 1 m. 90 sur 2 m. 20 ; celui de l'est, 84 c. de profondeur sur environ 2 mètres. Ce souterrain, arrondi en forme de voûte, est régulièrement taillé dans le calcaire : c'est une ancienne grotte sépulcrale de l'époque dolménique, et sa forme de même que ses dimensions sont à peu près celles de nos allées couvertes. Les tombes de ce genre, très rares dans nos contrées granitiques, sont bien connues dans certaines régions calcaires, et les beaux travaux du baron de Baye nous en ont donné de très curieux spécimens.

Période gallo-romaine.

Aqueduc d'Arthon.

Lorsque je visitai la première fois ce monument, à coup sûr un des plus curieux de l'époque romaine en

Bretagne, je fus étonné qu'il n'eût pas été l'objet d'une étude particulière et que des plans, des nivellements bien pris ne nous eussent pas donné le mot de cette gigantesque énigme. Des moulins de Retz près d'Arthon jusqu'au village de la Poitevinière, il traverse une distance de près de trois kilomètres. Pour le visiter, le plus simple est de gagner par un chemin ledit village de la Poitevinière où ses soubassements sont très apparents sur une longueur de 5 à 600 mètres, et de suivre après cela son prolongement pour retrouver les conduits souterrains dans les coupures faites pour l'extraction de la pierre. Mais, si l'on préfère prendre un guide, il faut se souvenir que l'on perdrait son latin en lui parlant de l'aqueduc ; dans le pays, on ne le connaît que sous le nom de la *dalle*.

Au sortir de la Poitevinière l'aqueduc borde le côté d'un petit chemin qui sert de clôture à de vastes pièces ; sa largeur est de 90 c. et il a 50 à 70 c. de haut ; ses parements sont bien appareillés, en pierres calcaires rejointaillées avec soin. Le conduit de l'aqueduc, placé jadis sur ce mur, a partout disparu. On suit ce soubassement jusqu'à une petite dépression du sol où se trouve une sorte de pile en maçonnerie ; de là l'aqueduc oblique légèrement vers l'ouest, puis va disparaître sous terre.

Plusieurs carrières ouvertes sur son parcours permettent de le retrouver. Là il est d'une merveilleuse conservation. Au fond d'une tranchée de 6 à 8 pieds de profondeur taillée dans la roche, il forme un canal de 17 c. de haut sur 20 de large au sommet et 13 c. vers la base. Le fond se rétrécit subitement, de façon à former deux petits ressauts à l'intérieur ; il est arrondi et composé d'un ciment très mélangé de parcelles de briques.

Cette forme trapézoïdale et les deux angles ménagés près du fond devaient servir à empêcher le conduit de se boucher lorsque les dalles qui le couvraient venaient à tomber à l'intérieur. L'épaisseur du blocage en maçonnerie qui enve-

loppe le conduit est de 22 c. sur les côtés ; de gros fragments de charbon apparaissent çà et là dans la chaux. (Voir l'échantillon placé au Musée archéologique de Nantes.) Dans la partie qui traverse les landes des Chaumes, l'aqueduc était supporté par 74 piliers ayant un peu moins d'un mètre de large et qui servaient évidemment à soutenir des arcatures pour exhausser le conduit. Ce travail a été malheureusement détruit vers le commencement du siècle ; il y a quelques années, la base des piles était encore apparente, et je crois qu'en fouillant un peu le sol on en retrouverait les fondations.

On admet généralement que cet aqueduc servait à conduire à Arthon l'eau de la Fontaine Bonnet, située à trois quarts de lieue du bourg, au delà du village de la Poitevinière. Cela me semble bien douteux ; à première vue, le bourg d'Arthon paraît plus élevé que la Fontaine Bonnet ; et puis, l'eau est rare et marécageuse dans cette fontaine, tandis qu'à Arthon il suffit de creuser le sol à peu de profondeur pour avoir une eau très potable et dont les habitants ne se plaignent aucunement. Donc, quand bien même on admettrait que l'aqueduc aurait la pente qu'on veut bien lui attribuer, pourquoi ce gigantesque travail destiné à prendre de l'eau dans un endroit où il y en a fort peu pour la conduire sur un point où elle est commune ? M. Fillon s'était tiré de cette difficulté en disant qu'autrefois la mer était plus rapprochée d'Arthon et que les sources devaient être saumâtres ; je ne crois pas que les calcaires de ce pays aient eu de grandes modifications géologiques depuis le temps de l'occupation romaine, et ces explications qui bouleversent à volonté les continents et les mers sont un peu du domaine de la fantaisie. Il serait donc intéressant d'étudier la pente donnée par les conduits et de chercher, au delà de la Fontaine Bonnet, quelque point où des constructions romaines viendraient expliquer le but de cet aqueduc.

Au presbytère d'Arthon, on m'a obligeamment montré

quelques substructions gallo-romaines, dans un jardin potager : les murs, détruits jusqu'au niveau du sol, dessinent quelques pièces de petites dimensions ; la terre est jonchée de fragments de briques et de ciments. On y voyait, il y a une vingtaine d'années, deux murs romains de 6 à 7 pieds de haut et qui n'étaient guère que les parements des murailles primitives.

Près de là a été découvert un bracelet en or.

Des briques romaines trouvées en grand nombre dans l'enclos de la Sicaudais ont été signalées par M. Orioux ⁽¹⁾.

La partie nord de cette commune est traversée de l'est à l'ouest par une voie romaine, entre le Pas Bochet et le village de Biais (où l'on trouve un grand nombre de tuiles et de briques). Une autre voie, également signalée par Bizeul, se bifurquait sur la première près du pont de Pilon et, passant au-dessus du vieux Chaléons, venait aboutir au bourg.

L'avenue occidentale du château de Princé ressemble beaucoup à un tronçon de voie romaine, surtout à son extrémité la plus rapprochée du chemin de fer ; elle est flanquée au sud d'une sorte de rempart ou de talus en terre.

□ Le 2 mars 1880, un paysan découvrit près du moulin de Retz, sur le bord du chemin, une tombe en pierre ornée de sculptures ; malheureusement elle a été brisée.

LA BERNERIE

Période celtique.

□ D *Dolmen de Chantail*. — En suivant la côte, entre la Bernerie et le gros village de Sennetière, on voyait, il y a une quarantaine d'années, les ruines d'un dolmen formé

(1) *Études archéologiques dans la Loire-Inférieure.*

de quatre pierres. M. François Verger avait pris note, à cette époque, des dimensions de la pierre qui avait servi de couverture : elle mesurait deux mètres de long sur un de large. En 1884, j'ai inutilement cherché les vestiges de ce monument.

△ *Menhir de la Roche-Bourdin.* — A 400 mètres au sud-est du village de Sennetière et à 150 mètres de la côte, j'ai vu, dans une pièce nommée le Champ Bourdin, un menhir debout dont la hauteur est de 1 m. 15, la largeur de 1 m. 40 et l'épaisseur de 63 c. Il est en grès, très trapu de forme, et ses faces sont aplanies. (Septembre 1875.)

BOURGNEUF

Période celtique.

Une grande partie du territoire de cette commune était anciennement recouvert par la mer, ce qui diminue quelque peu le cadre de nos recherches archéologiques. En certains endroits, le retrait de la mer a été très rapide ; depuis la publication du Dictionnaire de Bretagne, à la fin du siècle dernier, la côte a gagné près de deux kilomètres sur certains points.

△ *Menhir de la Noblèterie.* — Les maisons de la Noblèterie, qui servent à désigner cette pierre, sont à gauche de la route qui va de Saint-Cyr-en-Retz à Saint-Hilaire-de-Chaléons, et à environ une lieue à l'est de Bourgneuf.

Période romaine.

Une médaille d'or, à l'effigie d'Honorius, a été découverte près du bourg, en 1846.

Des briques à rebords ont été trouvées en grand nombre à Saint-Cyr-en-Retz, petit bourg situé sur la route de Bourgneuf à Fresnay.

Lieux dits : la Massière, le Pé, la Motte, Malabri.

CHAUVÉ

Période celtique.

2 □ Deux dolmens sont indiqués dans la commune de Chauvé par la Commission d'inventaire des mégalithes de France. Je n'ai point le droit de les effacer sur ce simple motif que, malgré d'actives recherches, je n'ai pu les retrouver ; mais je me défie un peu de ces indications données à cent lieues de distance et basées parfois sur des renseignements qui datent d'un demi-siècle.

△ *Menhir de la Croterie.* — A cinq kilomètres de Chauvé, la route qui conduit à Saint-Père-en-Retz laisse à une certaine distance sur la gauche le village de la Croterie. Il faut pour y arriver suivre un petit chemin qui se trouve tout juste au point où la route sort de la commune de Chauvé. Au bout d'un fort quart de lieue, on arrive aux maisons de la Croterie ; là, près d'une sorte de hangar, on aperçoit un gigantesque menhir dressé debout. Sa forme est triangulaire ; il mesure 4 m. 20 de hauteur, 2 m. 70 à la base, tandis qu'au sommet il se rétrécit brusquement pour se terminer en pointe ; l'épaisseur n'est que de 1 mètre environ (grès). On a utilisé un des côtés de ce menhir pour former le mur d'un appentis en branchages.

Cette pierre, plantée comme une aiguille de cadran dans l'orientation sud-nord, présente une particularité curieuse, elle forme avec le grand menhir de la Mégerie et la pierre Boivre un immense triangle dont chaque pointe est marquée par une pierre triangulaire de grandeur exceptionnelle et orientée de la même façon (voir l'article Saint-Brévin).

Au pied de ce menhir se trouve un énorme bloc de forme carrée, également en grès.

Menhirs des Platennes. — Du menhir que nous venons de décrire, on traverse une vaste pièce dans la direction de l'est, puis, vers l'angle du champ, près d'un chemin de traverse, on trouve trois énormes pierres dont les dimensions colossales ont quelque chose d'imposant.

△ Celle du centre, qui était encore debout vers 1835, mesure 5 m. 10 de long sur 2 m. 20 de large et 55 c. d'épaisseur. Elle est bien régulière de forme et très plate du côté qui regarde terre. Un vieux fermier du village voisin m'a assuré que cette pierre, qui du reste était peu enfoncée dans le sol, avait été abattue de son temps par une tempête. En tombant, elle est venue s'appuyer sur un bloc de grès qu'elle a brisé et qui la tient encore soulevée de terre.

△ L'autre menhir au sud-ouest, également abattu, mesure 4 m. 40 sur 1 m. 70 et 55 c.

△ Le troisième, du côté opposé, a 5 m. 30 sur 3 m. 65 et 1 m. 35 d'épaisseur.

Ces trois énormes pierres sont en grès et leur forme est régulière; ils sont tellement rapprochés qu'à première vue on les prendrait pour les tables d'une allée couverte.

De l'autre côté du fossé, à la rencontre de deux chemins, d'autres blocs à moitié cachés par la haie ont été désignés à tort sous le nom de dolmens. Ce sont de grosses roches en grès, qui, ce me semble, n'ont jamais été remuées par la main de l'homme. Le bloc principal mesure 3 m. 26 de long sur 90 c. d'épaisseur; il a été en partie entamé par la mine et il est facile de voir qu'il ne repose sur aucun support.

△ *Menhir de la Pierre-Lhommas.* — A cinq ou six cents mètres de là, dans la direction du sud, et près du village de Pierre-Lhommas, on trouve sur la droite du chemin qui mène à la Caillerie un beau menhir planté debout dans un clos de vigne. Sa hauteur est de 3 m. 75, sa largeur de 2 mètres et son épaisseur de 90 c. à 1 m. 05;

il est en grès poudingué. Près de sa base, un autre bloc de même nature, long de 1 m. 50, est couché à terre.

La Pierre-Lhommas, assez plate de forme, est orientée nord-sud, c'est-à-dire que ses deux côtés les plus étroits regardent ces points. J'ai vu sur ses faces des cupules à une hauteur de six à sept pieds ; ce menhir est à 250 m. au sud-est du village du même nom.

Dans la haie, au bord du chemin, deux énormes blocs avec cupules (juillet 1883).

J'ai trouvé dans les archives du Musée archéologique de Nantes la note suivante, transmise à mon prédécesseur par M. Legland, agent-voyer : « A la Flachousière, il y a un cromlech disposé en cercle et composé de 18 pierres.

« A quelques cents mètres de ce monument, il y a une pierre placée debout sur une ~~posée~~ posée à plat. » Ces renseignements que je n'ai pu vérifier malgré mes recherches mais qui sont donnés avec une certaine précision, ne font pas double emploi avec les indications précédentes, M. Legland ayant également noté les menhirs indiqués ci-dessus.

Des peulvens ont été signalés à la Masserie.

J'ai vu sur ce point une magnifique pierre blanche qui se dresse dans un champ, sur la droite du grand chemin de Chauvé à Saint-Père-en-Retz, presque en face d'une maison isolée sur le bord de la route ; cet énorme bloc n'est pas un menhir.

6 △ Six haches en pierre polie ont été recueillies par nous en 1884 sur différents points de cette commune. 1° Près de la Bâte, une hache en diorite, noire à la surface ; longueur 8 c. 2° A l'Aiguillon, une grande hache en roche dioritique altérée ; longueur 20 c. 3° A la Croterie, deux haches en diorite, l'une brisée, l'autre longue de 9 c. 4° A la Pauvrederie, deux haches de même nature, l'une de 10 c. 5, l'autre de 8 c. (Collection G.-P. de Lisle.)

Lieux dits. — La Ville-Hubert, la Villorsière, le Pas, le Pas Bosseau.

CHEIX.

□ Un dolmen est signalé dans l'annuaire général de la Loire-Inférieure, 1884, page 548. Je n'ai point de raisons sérieuses pour révoquer en doute cette assertion, bien que le recueil en question soit plutôt commercial qu'archéologique. Toutefois, je dois mentionner ici une pierre qui a pu donner le change aux auteurs de la susdite publication. Elle est située au-dessous du bourg, dans la direction de l'ouest et tout au bord de l'Acheneau. Les paysans la désignent sous le nom de *Pierre de saint Martin*, parce que, dit-on, saint Martin de Vertou rassembla ses disciples en cet endroit avant de les envoyer fonder les paroisses voisines.

En dehors de cette roche, qui n'offre pas un grand intérêt au point de vue de l'archéologie celtique, je n'ai trouvé aucun mégalithe sur le territoire de Cheix.

△ B En 1838, pendant les travaux exécutés pour le creusement de l'Acheneau, on découvrit, près des ruines de la Malnoë, une lame de bronze, à soie plate percée de trois trous de rivets et séparée dans toute sa longueur par une nervure ronde. (Voir : *Epées et poignards de bronze de la Bretagne, Saint-Brieuc*, 1883.)

Période romaine.

○ De 1838 à 1840, on découvrit dans l'Acheneau, au Port-Pilon, près de 800 monnaies romaines aux types d'Auguste, Néron, Agrippa, Germanicus, Maxime et Domitien. Parmi ces pièces se trouvait une monnaie gauloise. M. Aristide de Granville recueillit une partie de cette trouvaille et la donna à la Bibliothèque publique de Nantes. Le reste a été dispersé. M. Bizeul, qui avait noté cette

découverte, indique également dans la commune de Cheix les débris d'une voie romaine, près de la borne 24 de la route de Paimbœuf, un peu au delà de la métairie du Bois; j'ai cherché, sans le retrouver, ce tronçon de la voie de Rezay à Saint-Père-en-Retz.

CHEMERÉ.

Période celtique.

△ *Menhir de la Pierre-Levée.* — Ce menhir est à environ 2 kil. 500 m. au nord du bourg, dans une banche de la forêt de Princé, à l'est du château et près d'une route. Sa hauteur est de 2 m. 15 et il est large d'un mètre environ sur 60 c. d'épaisseur. On raconte dans le pays que lorsque Barbe-Blene habitait le château de Princé, il se défendit contre une armée qui l'assiégeait en lançant contre les assaillants d'énormes blocs de cailloux. L'un d'eux, notre menhir, tomba tout droit et resta piqué en terre si solidement « qu'oncques depuis on ne put l'arracher. »

△ Chevas signale un second menhir en Chemeré, à 1500 mètres du bourg, sur la propriété de Vauloup. La hauteur indiquée est de 3 à 4 mètres (?). A vérifier.

Sur plusieurs points de cette commune on voit des entassements de blocs de grès.

Période gallo-romaine.

□ Un camp romain nous est signalé en Chemeré par M. Ch. Marionneau.

□ A cent mètres du bourg, on a découvert des sarcophages en calcaire madréporique.

LE CLION ⁽¹⁾

Période celtique.

Entre le village de la Joselière et celui de la Boutinarière on trouve trois petits vallons qui nous serviront de points de repère pour préciser la position de nos mégalithes : le premier, en descendant du nord au sud, est près de la Joselière et bordé par un bois de pins ; le second est nu et aride ; le troisième est ombragé par les plantations qui dépendent du petit domaine de M. l'abbé Pétard.

□ *Dolmen du Chiron.* — Quittant la route de Pornic à Bourgneuf au village de la Joselière, on descend vers la côte en longeant les derniers chalets au nord-ouest (les derniers pour 1885). Au coin d'un champ fermé au nord par un mur et à peu de distance de la falaise, on aperçoit les grandes pierres d'une allée couverte dont la forme est très caractérisée ; elle est construite sur le plan d'une croix de Lorraine ou d'une double croix sans tête.

La longueur totale du monument dans la direction du nord au sud est de 7 m. 45. La chambre du fond forme un rectangle allongé de 6 mètres environ sur 1 m. 75. Huit montants, dont trois sont abattus, jalonnent son pourtour ; la partie du nord-ouest, couverte par une table de 2 m. 40 de long sur 1 m. 40 de large et 20 à 25 c. d'épaisseur, est la plus dégradée.

(¹) Une grande partie de la côte, au sud de Pornic, dépend de la commune du Clion.

Après cette cella, vient une petite galerie étroite, formée par quatre montants et longue de 1 m. 80.

Le monument s'élargit ensuite en forme de transept et atteint une largeur totale de 6 m. 80. Le croisillon du côté de l'est mesure 2 m. 90 sur 1 m. 85 de large ; il est flanqué de quatre supports et recouvert en partie par une table de 2 mètres sur 1 m. 80, qui repose d'un côté sur un empalement de terre et de pierrailles. — L'autre loge vis-à-vis, fermée par un large montant, est entourée de cinq ou six pierres debout. Sa largeur est de 1 m. 90 et sa longueur de 3 mètres ; une large table couvertière de 2 m. 45 sur 2 m. 10 et 20 c. d'épaisseur, touche à peine un des montants et vient s'appuyer sur des terres et quelques pierres de soutien placées là depuis peu et qui s'écrasent sous son poids.

La petite allée qui sert d'entrée est longue de 2 mètres, cantonnée de quatre pierres dont les deux premières sont hors de place.

Toutes ces pierres sont en grès. D'autres blocs disséminés sur les talus du monument devaient compléter cette curieuse galerie.

□ *Petit dolmen de la Joselière.* — De la galerie que nous venons de décrire en se dirigeant vers le bois de pins du premier vallon, on trouve sur la lisière d'une vigne, à 150 mètres des dernières maisons de la Joselière dans la direction du sud-est, une petite butte de terre recouverte de broussailles et flanquée de trois pierres debout. Ce minuscule dolmen a été éventré de façon à laisser d'un côté les terres de recouvrement, tandis que la paroi orientale de la galerie est entièrement dégagée.

Le premier montant au sud est en micasciste et mesure 1 m. 15 de haut sur 1 mètre de large et environ 30 c. d'épaisseur ; le second, un bloc de grès, a la même hauteur sur 60 c. de large ; le troisième support est très bas, irrégulier de forme et mesure en largeur 1 m. 20. Il est en

micaschiste ainsi qu'une autre pierre couchée à l'ouverture de la tranchée. L'emploi de cette roche dans les dolmens Pornicais est un fait exceptionnel; presque tous les mégalithes de cette contrée sont en grès ou en quartz. C'est du reste le seul caractère intéressant que m'a semblé présenter ce mince débris d'allée couverte, dont la longueur totale atteint seulement 2 m. 70.

△ *Menhir*. — De l'autre côté du bois de pins enclavé dans le vallon de la Joselière, au-dessus d'une cabane de garde-côte, un menhir en grès blanc brisé en trois morceaux, est signalé par M. le baron de Wismes (1876).

Continuant à suivre la côte dans la direction de la Bernerie, on arrive à un petit ravin dénudé qui forme brèche dans la falaise. Avant de le franchir, deux groupes de mégalithes sont à examiner.

□ D ? Celui qui est le plus rapproché de la mer est composé d'une pierre piquée debout et ressemblant assez à un montant de dolmen; auprès est une large pierre posée à plat sur le sol, puis un troisième bloc en poudingue de couleur violacée. Il est possible que ce soient les débris d'un dolmen.

□ D ? Le second groupe de pierres est à vingt pas plus haut; il est formé: d'une table de dolmen de 1 m. 80 sur 1 m. 45; de deux montants piqués debout l'un près de la table, l'autre plus au midi, et de sept blocs de grès disséminés çà et là.

Le caractère de ces mégalithes est fort problématique; je ne veux point cependant les biffer par déférence pour la Commission d'inventaire des mégalithes de France qui les a notés sur ses registres.

Ils ont été fouillés en 1878 par M. le baron de Wismes qui n'y a rencontré aucun objet intéressant.

□ *Dolmen de la Pierre-Creusée*.

De l'autre côté du ravin, sur la pointe qui domine la mer,

on aperçoit de loin les grandes pierres grises d'une allée couverte.

Le plan de ce monument est exactement celui du dolmen du Chiron, près la Joselière : Une longue galerie flanquée vers le centre de deux chambres latérales, l'une en face de l'autre, et terminée par une crypte rectangulaire ; la cella du fond est moins longue que celle de la Joselière.

L'ensemble du monument mesure 9 mètres du nord au sud ; l'entrée est formée par une allée de 1 mètre de large et de 2 m. 60 de long, flanquée de cinq montants. Elle donne accès dans une sorte de transept dont l'étendue est de 6 m. 90 de l'est à l'ouest. Le caveau du côté de l'ouest, long de 2 m. 80, est entouré de cinq supports et celui de l'est de six ; il a 30 c. de plus que le premier ; la largeur de ces deux caveaux est de 1 m. 85.

Après ce transept la galerie se rétrécit de nouveau sur une longueur de 2 m. 20 (elle est bordée de quatre montants) ; puis elle débouche dans une cella carrée de 2 m. 30 sur 2 m. 40, entourée de sept pierres et couverte en partie par une énorme table de 3 m. 65 sur 2 m. 20 de large. L'orientation de cette galerie est à peu près nord-sud.

Au-devant de l'entrée se trouve une large pierre que l'on a commencé à creuser en forme d'auge. Les pierres taillées de cette façon ne sont point rares dans les fermes du pays ; le michaschiste de la côte se travaille assez facilement et l'on obtient ainsi à peu de frais des timbres pour abreuver les bestiaux.

Fouilles. — En 1878, M. le baron de Wismes entreprit l'exploration de ce monument et j'eus le plaisir de visiter ses fouilles. Les caveaux contenaient : 1° un grand couteau de dolmen en silex de Pressigny ; sa longueur est de 22 c. 5 et sa largeur de 4 c. 5. 2° Une petite hache en silex, de 7 c. 5. 3° Une amulette ronde, épaisse et percée d'un large trou en forme de cône. 4° La moitié d'une hachemarteau terminée d'un côté par une surface plane. 5° Une

charmante amulette en roche vert-pâle semée de paillettes de couleurs chatoyantes; elle est plate, de forme ovale et d'un très beau poli. Un trou percé près du bord s'est échancré et l'on a foré plus au centre un second trou de suspension. — Des fragments de poterie et des éclats de silex.

Le monument semblait complètement déblayé lorsqu'en palpant les terres massées le long de la paroi du dernier caveau nord-ouest, je trouvai un très beau couteau en silex blond; il est pointu, très épais au centre et constellé de petites retouches; longueur, 223 mètres. (Musée de Nantes.)

□ *Dolmen de la Villa Pétard.*

En continuant à suivre la côte dans la même direction, on arrive à une charmante vallée dont les versants sont couverts de bois de pins encadrant une longue bande de prairie qui descend vers la mer; à droite, une petite chapelle s'élève sur un bloc de rocher; au fond, un manoir modestement caché entre les deux pentes du ravin.

A cent mètres au sud-est de la lisière des pins, en face de la chapelle, on trouve dans une pièce de terre une allée couverte à demi ensevelie sous les ajoncs.

Le plan de ce monument est une équerre; la galerie principale, longue de 7 m. 20 sur 1 m. 18 de large, est formée par neuf supports fichés en terre, trois à l'ouest, cinq à l'est et une pierre de 1 m. 25 sur 1 m., au fond, dans la direction du nord.

La seconde, qui forme un angle droit avec la première, est longue de 2 m. 30 et large de 1 m. 65; il ne lui reste plus que cinq montants.

Quatre des tables sont encore conservées; la plus grande, celle qui recouvre la crypte du côté de l'est, mesure 2 m. 30 sur 1 m. 05.

Fouilles. — Cette galerie a été fouillée en 1879 par M. le baron de Wismes qui n'y trouva que quelques silex,

des fragments de poteries dolméniques et deux ou trois morceaux de briques à rebords.

□ *Dolmen ruiné de la Pierre du Ruaut.*

Avant de franchir le ravin qui sépare, près de la côte, la commune du Clion de celle de la Bernerie, on trouve à peu de distance de la falaise les ruines d'un monument connu dans le pays sous le nom de *la Pierre du Ruaut*. Il est à une centaine de mètres du vallon, sur une hauteur qui domine un petit poste de garde-côte.

Une longue pierre piquée debout mesure 1 m. 75 sur 65 c. de large et 36 c. d'épaisseur; près d'elle, une autre pierre couchée est longue de 1 m. 90 sur 1 m. de large et 35 c. d'épaisseur. Un montant de dolmen abattu mesure en largeur 1 m. 10; il est haut de 85 c. Cinq autres blocs placés auprès complètent les ruines de ce problématique dolmen.

△ Plusieurs haches en pierre polie ont été trouvées dans la commune du Clion.

Période gallo-romaine.

En 1851 on découvrit au Clion des amphores gallo-romaines et un objet en bronze représentant une tête de cheval.

Çà et là des briques à rebords. Au champ de Moliny, près de la côte de Gourmalon, M. Thibaud signale des débris de constructions romaines, des fragments d'enduits cimentés et des tuiles.

CORSEPT.

□ *Dolmen du Moulin-Péret. Section K. N° 5.*

Tout au bord de la Loire, à 1 kil. à l'ouest de Corsept,

1885. — 1^{er} SEM.

on voit au delà du village du Paquiaud différentes maisons d'habitation et un jardin clos de murs dépendant d'un moulin abandonné que l'on nomme le moulin Péret. En ouvrant la petite porte qui donne dans ce jardin, je me trouvai en face des ruines d'une grande allée couverte dont les belles pierres étaient en partie adossées aux murs de cet enclos. Les constructions nouvelles sont si bien juxtaposées sur ce vieux monument qu'une grande pierre debout, sorte de menhir précédant la galerie dolménique, est maintenant renfermée dans une étable.

Le plan général du monument forme une équerre; une galerie composée de 3 énormes tables se dirige de l'est à l'ouest, tandis que la base orientée nord-sud affecte de moindres dimensions.

La première allée est longue de 10 m. 07 sur une largeur de 2 m. 10 à 2 m. 20. En commençant par l'ouest nous trouvons : 1° Une table de 3 m. 30 sur 2 m. 25 et 35 c. d'épaisseur, 4 montants sont encore en place; celui qui forme le fond de la galerie a 2 m. 30 sur 1 m. 24 et 45 c. d'épaisseur; les deux autres, qui soutiennent l'angle sud-est de la table, mesurent 80 c. et 1 m. 45. La deuxième table est écartée de son support; elle a 2 m. 40 en longueur et largeur, sur 42 c. d'épaisseur; le support placé au sud mesure 1 m. 85; il est en granit. La troisième table vient s'appuyer sur la base de la seconde galerie.

Cette deuxième allée, beaucoup plus étroite et plus basse que la première, mesure 1 m. 05 de largeur intérieure. 5 supports sont alignés parallèlement soutenant 2 tables; le premier support au sud-ouest a 82 c. de haut sur 1 m. 25 et 18 c. d'épaisseur; celui qui lui fait face a 95 c. sur 1 m. et 15 c. d'épaisseur; le second de la rangée de l'ouest a 1 m. 10 sur 1 m. 24 et 20 c. d'épaisseur; son vis-à-vis, maintenant abattu, mesure 1 m. 05 sur 1 m. 45 et 30 c. d'épaisseur. Le dernier support de la rangée du fond a 1 m. 24 de haut sur 2 m. 30 de large et 40 c; il formait l'angle externe du

monument et présentait la même largeur que le premier support qui lui fait face à l'autre bout de la galerie.

Dans la galerie principale, les matériaux, très réguliers de forme, sont presque tous en grès; dans la seconde allée, ils sont en granit et en micaschiste. Le menhir enclavé dans l'étable est en grès et mesure 1 m. 75 de haut sur 80 c. d'épaisseur; mais les murs le cachent en partie. Il est strié de rainures creusées dans le sens de la longueur.

Au mois de septembre 1883, nous avons déblayé, avec l'aide du fermier, les parties de ce monument que les terres ne permettaient pas d'apercevoir. Dans ces fouilles, nous avons dégagé la chambre du fond à l'ouest, le dessous de la seconde table et une partie de la petite allée. Le remplissage se composait d'un terreau noir, léger et qui, selon toute apparence, avait remplacé le blocage ancien. Une poterie absolument semblable à certains vases des tumulus du Finistère se trouvait sous la table de la première allée. Malheureusement, nous n'en avons eu qu'un fragment. C'est le seul spécimen de ce genre que nous connaissions en Loire-Inférieure. Quelques autres débris de vases et des éclats de silex, tels furent les seuls résultats de ces fouilles; il est évident que ce beau dolmen avait été fouillé et sac-cagé autrefois.

Pour arriver à ce monument, il faut, en sortant de Corsept, suivre la route de Saint-Brévin, puis prendre un chemin qui se trouve à 100 mètres de la borne 3, sur la main droite.

△ *Menhir du Plessis* (Stion J., N° 89).

A 3 kil. 500 m. de Corsept, on trouve, sur la droite de la route qui conduit à Saint-Brévin, un petit chemin macadamisé qui passe devant les maisons de la ferme du Plessis. A 200 m. environ à l'est de la rencontre de ces deux routes, on aperçoit dans une pièce de terre un menhir piqué debout et tout entouré de blocs abattus. Sa hauteur est de 2 m. 40 sur 1 m. 35 et 65 à 70 c. d'épaisseur; il est en

granit. Les pierres qui l'entourent ne m'ont paru présenter aucune disposition particulière.

La pièce de terre où se trouve ce menhir figure au cadastre sous le n° 89 de la section J., dite *le Carleron des bois*.

□ *Dolmen des Pierres-Blanches.*

Le village de la Chaperonnaie est à 1 kil. 500 m. au sud-ouest de Corsept, un peu à droite de la route qui conduit de ce bourg à Saint-Père-en-Retz. Dans un large chemin, devant les maisons de ce village, j'ai vu une table de pierre de 2 m. 50 de long sur 1 m. 55 et 40 à 45 c. d'épaisseur (granit). M. Orioux l'indique comme table de dolmen renversé depuis quelque temps (1865).

△ *Menhir.* — En face de cette pierre, de l'autre côté du chemin, un menhir piqué debout mesure 1 m. 60 de haut sur 67 c. de large et 65 c. d'épaisseur; il est en granit feuilleté, ressemblant à du micaschiste. On nomme ces pierres les Pierres-Blanches. (Septembre 1883.)

Pseudo-dolmen de la Mouraudière.

« Il existe en la commune de Corsept, près de la métairie de la Mouraudière, un dolmen ou table de pierre d'environ 2 m. sur 1 m. de large. Cette table est supportée par quatre petites pierres placées à chacun des angles. » Je transcris respectueusement la note de Bizeul et je conserve à son dolmen la place qu'il lui a donnée, mais je n'ai absolument rien vu à la Mouraudière et aux environs comme monument dolménique. Les gens de l'endroit, même les plus anciens, n'ont souvenance d'aucune pierre pouvant se rapporter à la description qui précède.

Malgré cela, j'ai une telle confiance dans les indications de Bizeul que je cherchai à une autre localité portant presque le même nom et située dans la commune voisine; mes investigations furent également infructueuses. Enfin, on m'indiqua une troisième Mouraudière à peu de distance au sud de la limite de Corsept. Là, plusieurs personnes me dirent avoir

vu sur une hauteur, dans la forêt de la Guerche, une grande pierre plate soutenue aux quatre coins par d'autres plus petites. La forêt de la Guerche couvre une assez grande étendue de terrain entre la Mouraudière et le Bois-Joli ; elle se compose de taillis très fourrés, enchevêtrés de ronces et d'épines noires. Mais cette considération ne pouvait nous arrêter au moment de retrouver le dolmen tant cherché. D'ailleurs, nous fûmes guidés dans nos recherches par un garçon de la ferme voisine qui, après nous avoir fait traverser une ou deux hauches, nous laissa devant une magnifique pierre calcaire supportée par des moellons. Ce dolmen n'était malheureusement qu'une simple pierre d'autel avec des caractères du XVI^e siècle, soutenue par quatre petits piliers. Comment se trouvait-elle là, abandonnée au milieu d'une forêt ? Quelle était l'inscription gravée sur ses bords ? Ma déconvenue était si forte que je ne pris point la peine de le savoir.

△ *Menhir de la Pierre-Bonde.* — Section C, dite des Guérets, N^o 338.

Un petit cours d'eau qui descend à la Loire auprès de Corsept, forme la séparation entre cette commune et celle de Saint-Père-en-Retz. Il s'élargit à une demi-lieue au dessous du bourg de Corsept et recouvre, pendant l'hiver, une plaine marécageuse, sillonnée de canaux et de douves. On voit alors se détacher sur cette masse d'eau le menhir de la Pierre-Bonde, qui s'élève à plus de 2 m. 70 au-dessus du sol, mais que les eaux recouvrent jusqu'à la hauteur d'un demi-mètre environ. Il est en granit à gros grains et sa base est fortement délitée par les bains prolongés que l'hiver lui fait subir. Sa forme est assez régulière, mais il penche un peu vers l'ouest. Il mesure 1 m. 45 sur 1 m. 30.

Pour trouver ce menhir, il faut suivre la rive occidentale du marais jusqu'en face d'une propriété entourée de vieux murs. Le nom de cette terre et du marais en question est orthographié ou plutôt estropié de trois façons diffé-

rentes. Le cadastre l'écrit Marage d'eau, l'état-major, Marchedeau, et la carte de Tollenare, marais Gedeau. Quoi qu'il en soit, les gens du pays prononcent Maraichedeau et connaissent fort bien le menhir qui nous occupe. Un paysan qui travaillait dans un champ près de là me conta la légende que voici : Lorsque Gargantua construisait la Rochette (cromlech composé d'un grand nombre de blocs de grès et que nous retrouverons en Saint-Père-en-Retz), il revenait un soir portant une grosse pierre sur son épaule, lorsqu'il trouva devant lui le ruisseau ; il voulut le sauter d'une enjambée ; mais, dans le temps qu'il était en l'air, la pierre lui échappa et se piqua tout debout dans la rivière, dont elle arrêta le cours ; peu à peu les eaux grossirent et formèrent le marais que l'on voit maintenant. C'est pour-quoi on nomme cette roche la Pierre-Bonde.

Au pied de ce menhir, j'ai aperçu une large pierre plate, un peu soulevée de terre et ressemblant assez à une table de dolmen. Sa largeur est de 1 m. 75, elle a 1 m. 30 de large et 45 c. d'épaisseur. (Septembre 1883.)

□ *Dolmen de l'Aubinais.* Stion E., N° 100.

En continuant de s'avancer vers le sud, à une lieue de Corsept sur la route de Saint-Père-en-Retz, on trouve à gauche la maison de campagne de l'Aubinais et à droite le village de la Ganterie. De ce même côté et très près du bord de la route, le sommet d'une petite côte a été entamé pour extraire de la pierre. Cette malencontreuse carrière est venue saper un des plus beaux dolmens de notre contrée. La gigantesque table à demi renversée sur le bord de cette cavité mesure près de 5 m. sur 3 m. 10 et 1 m. 15 d'épaisseur ; sa forme n'est pas régulière et se rapproche un peu du losange ; elle est encore soutenue à l'ouest par un montant de 1 m. 46 de haut sur 1 m. 40 de large et 20 c. d'épaisseur. Ces pierres sont en grès.

Tel que je l'ai vu (juillet 1883), le dolmen de l'Aubinais ne peut donner qu'une faible idée de ce qu'il était autre-

fois. — En 1865, il possédait encore deux de ses supports piqués debout (notes de M. Orioux). En 1858, il était soutenu par 4 pierres (voir les notes de M. Verger).

Jusqu'ici les mégalithes que nous avons indiqués nous ont fait suivre la direction nord-sud ; arrivés à l'Aubinais, nous prendrons une direction opposée, en nous dirigeant vers l'ouest.

△ *Menhir des Devonnières*. S^{on} D., N^{os} 497-98.

A moins d'un kilomètre de l'Aubinais se trouve le village de la Mégerie ; un petit ravin coupe, à 2 ou 300 m. à l'est du village, le bord d'une pièce de terre nommée le carteron des Devonnières ; le long de la haie de ce champ, au-dessus du vallon, j'ai vu un menhir très trapu et très carré ; il est en granit et mesure 2 m. 60 sur 1 m. 20 et 1 m. 10 d'épaisseur.

△ *Menhir de la Pierre-Levée*. S^{on} D., N^o 451.

Un peu à l'ouest du village de la Mégerie, à 100 m. avant d'arriver à une petite route neuve qui va de Corsept à Saint-Michel, on aperçoit un très beau menhir piqué sur le bord d'un champ ; sa hauteur est de 3 m. 78, il mesure 3 m. 44 de large à la base et 55 c. dans le sens de l'épaisseur ; il est en grès, et de profondes nervures ont entamé le côté qui regarde le nord.

La forme de ce menhir est particulière ; très large à la base, il se rétrécit subitement vers le haut et son épaisseur est disproportionnée avec sa hauteur ; je connais trois menhirs affectant les mêmes proportions : celui-ci, le grand menhir des Pierres-Boivres et le menhir de la Croterie. Tous les trois sont de très grande taille, orientés de la même façon, c'est-à-dire présentant les côtés les plus larges à l'est et à l'ouest. Enfin ces trois menhirs triangulaires sont disposés de façon à former les trois sommets d'un triangle presque équilatéral, de 2 lieues de côté. Pour compléter cette trilogie, ajoutons que, près de la deuxième pierre Boivre, existent encore 2 menhirs formant un petit

triangle équilatéral tout près du moulin de la Croterie, deux menhirs maintenant couchés à terre; enfin, près de la *Pierre-Levée*, le menhir des Landreaux ⁽¹⁾ cité plus loin et le menhir des Devonnieres. Cette disposition singulière avait sans doute un sens religieux.

Dans l'arrondissement de Saint-Nazaire j'ai signalé également, en la commune de Besné, un triangle formé par trois menhirs et connu sous le nom de trépied du Diable.

Cromlech de la Bigotais. S^{on} N., N^o 115.

A deux kilomètres à l'ouest du village de la Mégerie, où nous a conduit le menhir que nous venons de décrire, on trouve le gros village de la Simonais; puis, de l'autre côté d'un petit vallon, la ferme de la Basse-Bigotais. Un peu au sud-est de cette ferme, dans la deuxième pièce au midi du chemin qui passe devant les maisons de la Bigotais, j'ai vu un monument bizarre que je ne puis désigner que sous le nom de cromlech, bien qu'il ne réponde pas exactement à la définition habituelle de ces mégalithes. Sur une butte rocheuse, quinze blocs de pierre sont disséminés de la façon suivante: Une pierre piquée debout est entourée de 6 blocs à demi enfoncés en terre, dont la face la plus large est tournée vers le menhir central; ils dessinent un cercle de 10 m. de diamètre; 5 autres blocs forment une sorte de quadrilatère dans le prolongement du premier cercle.

La pierre debout mesure 1 m. 20 sur 95 c. de large; elle est étayée d'une pierre carrée; un bloc de 1 m. 75 de large, ressemblant à un support de dolmen, est enfoncé en terre devant l'ouverture du cercle.

(1) Un peu au sud des deux menhirs de la Mégerie, sur la limite de la commune de Saint-Père-en-Retz (voir cette commune), se trouve un menhir abattu, au nord du village des Landreaux.

Toutes ces pierres dépassent le sol de 40 à 50 c. en moyenne; elles sont en granit.

Des fouilles, en déblayant ces roches, permettraient de se rendre mieux compte de la forme primitive du monument qui, du reste, a été bouleversé (juillet 1883).

Pierre du Quarteron des Bougons.

Une large table de dolmen, mesurant 3 m. 05 sur 1 m. 70 et 50 c. d'épaisseur, se trouve dans une pièce butée, au-dessus de la ferme de la Bigotais, dans le Quarteron de Bougon. Elle est appuyée sur un autre bloc abattu (juin 1883).

□ *Dolmen du Pont-Sorbé.*

De là, en remontant à 400 m. au nord-est, on trouve une vaste gagerie qui se termine à un petit ravin, où sont cachées les maisons du Pont-de-Pierre. Au-dessus de ce ravin, j'ai vu les ruines d'un tumulus avec une cella dolménique en partie détruite. Elle mesure, à l'intérieur, 3 m. de long du nord au sud, sur 1 m. 90 de large. Six supports en forment les parois, et une large table est appuyée sur la pierre du fond.

La base du tumulus qui recouvrait cette crypte est encore visible; elle mesure 34 m. de tour sur une hauteur de 1 m. 40 environ. Près de là, une sorte de butte pierreuse, sur laquelle nous avons trouvé quelques silex.

5 △ Nous avons trouvé en Corsept: 1° à Fossais, une hache en aphanite de 13 c. 5 de long; 2° près de Bois-Loup, une hache en diorite de 13 c.; M. P. du Boischevalier a également trouvé trois haches en pierre polie, sur le territoire de cette commune: deux sont en diorite, la troisième en eurite.

Période romaine.

On a voulu retrouver à Corsept (1) l'ancien *Portus Sicor* des géographes ; il est vrai qu'on l'a retrouvé également à Rezay, à Saint-Père-en-Retz et vers Beauvoir : ce sont là des sujets de contestations scientifiques qui dureront autant que les textes de Ptolémée et de Marcian d'Héraclée.

Lieux dits : les Masses-Vertes, la Roche-Blanche, le Carteron du Tertre, les Pierres, le Tertre, la Grée, la Chaussée.

FRESNAY

□ A la Briancière, à trois kilomètres au nord-nord-est du bourg de Fresnay, « dans le champ des Cordeliers, se trouve une enceinte fortifiée de retranchements et de douves, au milieu de laquelle est bâti le logis du fermier » : renseignement fourni par M. le docteur Aubinais, *Provinces de l'Ouest*, 1857, p. 605.

Lieux dits : la Motte au Rou, la Jarrie, le Brulay.

FROSSAY

△ *Menhir du Puits.*

Les maisons de la Mégerie sont à deux kilomètres et demi au sud du bourg de Frossay, sur la droite de la route qui conduit à Vue. Le menhir du Puits, près de la Mégerie, a été indiqué dans la *Revue des Provinces de l'Ouest*,

(1) Corsept, *Corpus septimum*, septième paroisse fondée sous le vocable de Saint-Martin; ceci est de M. Marteville.

p. 489, tome IV. Sa longueur est de 2 m. 70. — Il est à remarquer que deux des menhirs de Corsept sont également placés près d'un hameau portant ce nom de Mégerie.

△ *Menhir de Sainte-Marie.*

Mon excellent collègue et ami, M. X. de la Touche, me communique les indications suivantes sur un menhir qu'il a vu en cette commune. « A 1.500 mètres à l'est de Frossay, entre la Voirie et le Bois-Péan, se trouve un menhir de 2 m. 60 de haut; sa largeur est de près d'un mètre, et son épaisseur de 70 c. Il est sur le bord d'un clos de vigne, au bas d'une butte surmontée d'un moulin, à peu de distance d'une ferme qui porte le nom de ferme de Sainte-Marie. Orientation est, ouest parallèle à la Loire.

△ Une hache en fibrolithe blanche semée de grains verts a été trouvée en Frossay. (Exposition archéologique de Nantes, catalogue de 1872.)

Période gallo-romaine.

□ Un cimetière gallo-romain a été exploré en 1857 par M. Bⁱⁿ Fillon; il y découvrit des urnes et divers objets funéraires. Le terrain occupé par ce cimetière appartenait à M. de Charette.

Lieux dits : la Roche, la Masse, les Gats, les Ferrières.

LA MONTAGNE

⌒ Un tumulus est signalé en cette commune, dans l'annuaire général de la Loire-Inférieure. (1884, p. 548.) Renseignement à vérifier.

LES MOUTIERS

Période celtique.

Δ Menhir des Moulins de Prigny.

Le chemin qui conduit des Moustiers au village de Prigny vient traverser la route de Bourgneuf à Pornic ; à une centaine de mètres au nord du point d'intersection de ces deux routes, on prend à droite un petit chemin qui remonte vers les moulins de Prigny. Dans un grand clos de vigne, incliné vers l'est, se trouve une pierre piquée debout dont la hauteur est de 1 m. 75, et la largeur de 70 à 75 c ; elle est en roche schisteuse et fort mince sur les côtés. J'ai visité ce menhir en juin 1885.

La Butte de Prigny.

La butte de Prigny a été désignée à tort sous le nom de tumulus ⁽¹⁾ et cette classification erronée a été plusieurs fois reproduite. En réalité cette ancienne défense est formée d'un cône rocheux qui se dresse à l'extrémité d'un vallon, au-dessus des bas-fonds de Bourgneuf maintenant abandonnés par la mer ⁽²⁾. De larges douves creusées dans la roche le séparent du coteau. Sa hauteur est de près de 20 mètres et il servait de base à un donjon actuellement détruit. Les côtés de cette butte sont régulièrement arrondis et le sommet, nivelé et abaissé de plusieurs mètres, est maintenant en culture.

Dans une excursion que je fis à Prigny avec M. H. du

⁽¹⁾ *Lycée Armoricaïn*, première année, p. 23.

⁽²⁾ J'ai vu une ancre de très grande taille, trouvée dans les terres près de Prigny, et dont la tige sert de pilier à un hangar.

Bois de la Patelière, on nous montra, à l'ouest de la chapelle, une cavité creusée dans le roc et qualifiée du nom de souterrain. La route et des constructions récentes ont fait disparaître la plus grande partie de ce conduit.

Période gallo-romaine.

A 1.500 mètres au nord-est des Moutiers, sur les confins de la commune du Clion, j'ai vu près de la ferme de la Rairie une pièce de terre désignée sous le nom de *cimetière* et une autre, tout auprès, appelée la Maladrerie. M. le Dr Aubinais avait trouvé sur ce point de nombreuses briques à rebords et quelques substructions. Malgré nos recherches dans ces pièces, nous n'avons pu découvrir le moindre débris gallo-romain.

PAIMBŒUF

Paimbœuf est situé sur une île laissée à sec par l'accroissement des alluvions ; les grandes prairies plates qui l'entourent ont été formées peu à peu par les vases que la Loire rejette vers son embouchure.

Le territoire de la commune est fort petit, et ne s'étend guère au delà des limites de la ville.

△ *Menhir de la Pierre-Pointue.*

Pour trouver ce menhir, on peut suivre, de l'autre côté de la gare de Paimbœuf, les palissades du chemin de fer, en s'écartant de la ville ; puis, au bout de quelques cents mètres, tourner à l'est par un petit sentier qui tombe sur la rencontre de deux chemins. Le menhir est là, dans le premier champ du sud.

Sa hauteur est de 2 m. 07, sa largeur de 1 m. 60 ; il est épais d'environ 50 c. Il m'a semblé être en granit.

2 ○ Deux monnaies gauloises ont été trouvées près de

Paimbœuf. La première, un quart de statère en or, présente, au droit, une tête d'Apollon; au revers, un bige avec l'aurore.

La seconde, un statère d'or, a, au droit, la tête d'Apollon ornée de cordons perlés et tournée à gauche; au revers, un coursier androcéphale, à crinière hérissée.

LE PELLERIN

Je ne connais aucun monument primitif, aucune trouvaille d'objets anciens sur le territoire de cette commune que je n'ai, du reste, explorée qu'en partie.

LA PLAINE

Cette grande et monotone commune est fort pauvre en mégalithes, malgré la longue ceinture de falaises qui l'entoure; il semble que la ligne de dolmens et de menhirs qui suit le littoral vienne ici couper cette large pointe sans contourner le bord de la mer. Les clôtures des champs et les routes nouvelles ont bien pu dévorer quelques blocs intéressants; mais, cependant, la partie méridionale de la côte, entre Port-Men et le Port aux Goths, est restée fort sauvage; des landes couvrent le versant au-dessus la mer, et le haut de la falaise est à peine enrubanné de ces petits sentiers que battent nuit et jour les pas monotones du gabelou. C'eût été pourtant là un excellent refuge pour nos vieux granits, et je ne m'explique guère la cause de cet abandon.

Quoi qu'il en soit, voici le résultat de mes recherches dans ces parages.

□ *Tumulus de la Vallée.*

En suivant la côte du Cormier, à 1.500 mètres de ce vil-

lage, on aperçoit une butte de terre sur laquelle est couchée une large pierre de grès. Elle est située à 80 mètres au sud-est d'une petite cabane de garde-côte, sur la hauteur, à l'ouest de la Vallée.

Au mois d'août 1883, nous avons fouillé, avec l'aide de notre bon collègue M. Xavier de la Touche, le centre de ce tumulus. Il est composé de pierres de médiocre grosseur et posées sans ordre; sa forme est une ellipse dont le grand diamètre est de 11 mètres et le petit de 6 mètres; sa hauteur est de 1 m. 90 c.

A l'intérieur se trouvaient de nombreux fragments de charbon, des débris de poteries et quelques éclats de silex. Il est évident que cette sépulture avait été violée; la table de recouvrement était hors de place. Le fermier qui nous prêtait main-forte dans nos recherches ne se souvenait aucunement de l'époque où ce bouleversement avait eu lieu.

La longueur de la table est de 2 m. 02, sa largeur 1 m. 47. Elle est épaisse d'environ 25 à 30 c.

□ *Dolmen de Quirouard.*

En remontant de la source vers Quirouard, on trouve, à l'entrée de ce village, un chemin qui se dirige à gauche vers Préfaïlles. A deux cents mètres environ sur la droite de ce chemin, au et nord à peu de distance des premières maisons, j'ai vu, à l'angle d'un champ, les restes d'un tumulus et les débris d'un dolmen. Les terres et les pierres du tumulus couvrent un espace circulaire de 30 m. environ. Une belle pierre plate, table ou support abattu, est couchée à l'est et mesure 1 m. 85 sur 95 c. et 45 c. d'épaisseur: elle est en quartz et très régulière de forme. Deux autres blocs sont enfouis près d'elle.

Il y a une quarantaine d'années, ce monument se composait encore d'une large table en quartz, supportée d'un côté par deux montants piqués en terre et hauts d'un mètre; l'autre bout de la table reposait sur le sol.

Cromlech (détruit) de Peremeleu.

Un cromlech composé de 5 grosses pierres de quartz blanc et de plusieurs blocs de moindres dimensions, existait, il y a peu d'années, à 300 mètres au sud-est des maisons de Quirouard. Ces pierres formaient un cercle dont la partie interne était remplie par un amoncellement de terre et de cailloux. En 1877, sur l'avis d'un archéologue de passage à Prétailles, M. Houary, propriétaire du terrain où se trouvait ce cromlech, ouvrit une tranchée dans l'intérieur du cercle, fouilla jusqu'à la base des pierres et ne trouva rien. Les blocs ainsi déblayés lui parurent bons à enlever, et maintenant des ceps de vigne ont remplacé le cromlech; il ne reste plus qu'un des blocs, rejeté à l'intérieur du fossé. Cette pièce se nomme le Champ des Cailloux. (Mai 1885.)

La Pierre de la Plaine, menhir.

△ D. Un menhir de quartz blanc, dont le poids était évalué à plus de 6.000 kilog., se trouvait jadis sur la droite du chemin qui conduit de la Plaine au Bernier, à 1 kilomètre du bourg, et tout sur le bord de la route. Ce fâcheux voisinage a causé sa perte et, depuis une vingtaine d'années, notre beau mégalithe est réduit en macadam.

△ *Le Caillou d'Archer, menhir.*

A 200 mètres à l'est du moulin de Mazure, j'ai vu dans un carrefour, au milieu d'une grande champagne, un menhir abattu de 1 m. 55 de long sur 1 mètre de large et 40 c. d'épaisseur. Cette pierre, qui est en quartz blanc, est bien connue sous le nom de *Caillou d'Archer*; elle était encore debout il y a environ quinze ans.

□ D. *Dolmen du Moulin de la Guerche.*

M. Verger, qui a exploré cette contrée il y a bientôt quarante ans, avait remarqué les restes d'un dolmen près du moulin de la Guerche. Il n'existe plus maintenant, en cet endroit, que deux gros cailloux blancs placés près du cerne du moulin.

□ En suivant la côte, entre Port-men et Quirouard, j'ai vu un large talus coupant la base d'un petit promontoire formé par une saillie de la falaise. La hauteur de ce talus est de près de deux mètres; il est précédé d'un valum très effacé du côté de terre.

Cette minuscule défense, que la mer a détruite en grande partie, rappelle un peu ces *lingulæ* dont parle César. Quoiqu'il en soit, la côte porte en cet endroit le nom de Port-aux-Goths.

Il y a bien aussi, près de Préfaille, en allant vers la pointe Saint-Gildas, une défense circulaire de 25 mètres environ de diamètre, entourée d'un large fossé que dominent des talus de 2 m. 50 à 3 m. de haut; mais je crois que ce petit fortin, murillé à l'intérieur, est de date assez récente; on le nomme château des Huttes.

Les silex sont abondants sur toute la côte sud de la Plaine; quelques-uns sont éclatés de façon à ressembler à certains outils préhistoriques, mais on en trouve assez peu ayant un caractère archéologique bien tranché.

△ Une petite hache en diorite, longue de 7 c., trouvée près du village de la Musse. (Georges de Lisle.)

PORNIC

Les dolmens des environs de Pornic sont si nombreux, que, pour éviter toute confusion, nous les classerons ici en trois groupes: les tumulus du moulin de la Motte, les dolmens de Gourmalon, et enfin, ceux du bord de la côte entre la Josselière et le village de la Rogère, dans la commune du Clion.

Le premier groupe, à peu de distance et à l'ouest de la ville, se compose de 3 tumulus et de 8 galeries dolméniques.

Le deuxième groupe, de l'autre côté du port, sur le ter-

ritoire de Gourmalon, compte 5 galeries dolméniques et 1 menhir.

Le troisième s'étend sur la commune du Clion, depuis la Josselière jusqu'au ruisseau qui sert de limite à la Bernerie; il compte 4 allées couvertes, 3 débris de dolmen de forme indéterminée et un menhir brisé.

Nous passerons successivement en revue chacun de ces groupes, décrivant avec le plus de soin possible les dimensions et la forme de chaque galerie. Je sais très bien que ces descriptions monotones, ces mesures de longueur, de hauteur et largeur sont parfaitement ennuyeuses; je le sais d'autant mieux que j'ai pris la peine de les relever et de les transcrire. J'ai persisté cependant, bien que l'ennui soit chose mortelle, et voici pourquoi je l'ai fait. Plus tard, nos descendants en sauront plus long que nous, je l'espère bien; ils pourront classer les mégalithes, leur trouver des styles et les répartir en différentes époques, suivant leur mode de construction. Mais, alors, il ne leur restera plus guère de dolmens pour exercer leur savoir. Il est donc bon de conserver par des descriptions exactes, complétées par des plans et des dessins, ces monuments que nous avons encore sous les yeux et qui, pour la plupart, n'ont que bien peu de temps à vivre.

Ainsi, jusqu'à ce que l'étude des mégalithes ait fait de sérieux progrès, j'engage charitablement mes collègues à passer ces longues descriptions.

Dans leur ensemble, les galeries dolméniques du pays Pornicais présentent de grandes variétés. Une des formes les plus remarquables du plan de ces galeries est la double croix ou croix de Lorraine à tête tronquée; elle est assez particulière à nos dolmens de la Loire-Inférieure. Il y en a cinq ou six de ce genre parmi ceux que nous allons passer en revue. D'autres ont simplement un caveau carré précédé d'une allée couverte; quelquefois, le caveau est placé en équerre au bout de la galerie. Enfin, des monu-

ments plus simples présentent une seule allée élargie vers le bout ; cet évasement remplaçait la crypte terminale.

Il est à remarquer que les cryptes des environs de Pornic sont rarement construites sur un plan circulaire, forme dont nous voyons cependant d'assez nombreux exemples de l'autre côté de la Loire et surtout dans le Morbihan.

Les procédés de construction présentent aussi de notables différences : tantôt les pierres servant de couverture sont posées à plat sur les montants, de façon à donner à la galerie une section rectangulaire ; tantôt elles sont placées en encorbelement sur l'extrémité d'autres tables ; ou bien, comme dans les tumulus des trois squelettes, de véritables murs en pierres sèches exhaussent les supports et se courbent en demi-voûte pour soutenir la table. Ce procédé permettait de dresser des dolmens avec des pierres de médiocre grandeur. C'était évidemment là un grand progrès. Nos constructeurs de dolmens avaient commencé par bâtir leurs caveaux avec des murs et des plafonds d'une seule pièce ; plus tard, on trouva plus commode de les élever morceaux par morceaux, ce qui simplifiait étonnamment le transport des matériaux.

Voici, je crois, comment ce progrès est arrivé. Quelquefois, lorsque l'un des bouts des supports se trouvait trop bas, on mettait à cette place une pierre servant de cale et empêchant la table de basculer. Dans certains dolmens, où un montant tout entier est au-dessous de la ligne du plafond soit par suite d'un tassement au moment de le mâter, soit par la difficulté de trouver deux pierres bien pareilles, ce montant est surélevé dans toute sa largeur par une rangée de petits moellons. Dès lors, on s'aperçut qu'il était aussi facile de faire pour les trois côtés de la crypte ce que l'on avait fait accidentellement pour un, et l'ère des murailles en pierres sèches s'ouvrit pour nos caveaux. Après avoir ainsi marchandé au défunt la hauteur des murs de son tombeau, on gagna sur la grandeur des tables ;

les moellons furent posés horizontalement, les uns dépassant les autres, de façon à venir soutenir une pierre de recouvrement beaucoup plus étroite que la crypte. Dans certains tumulus, la chambre intérieure est même entièrement faite avec des moellons.

Il est bien sûr que les dolmens de cette dernière catégorie sont plus récents que les autres, j'en veux pour preuve que cet axiôme bien connu : « L'esprit humain marche toujours du simple au composé, » et aussi la remarque suivante : les galeries dolméniques, composées en partie de petits matériaux employés d'une façon plus savante, contiennent toujours les plus belles armes et les plus belles poteries. Les magnifiques objets trouvés à Tumiac, au Mané-er-Hérocgh, et au tumulus des 3 squelettes, dans des caveaux de ce genre, en sont des preuves irréfutables.

Les mégalithes Pornicais sont presque tous des grès quartzeux ou quartzite, roche que l'on trouve par blocs de grandes dimensions, agglomérés sur beaucoup de points du pays de Retz. Malgré cela, on a voulu légender sur le transport de nos pierres dolméniques; un esprit plus aventureux que les autres les a même fait venir de l'île de Noirmoutier. Cette explication me semble aussi difficile à admettre que celle que nous donnait certain bonhomme, en montrant un menhir piqué dans son champ. « Bien sûr, disait-il, vous ne trouverez point de pierres pareilles dans le pays, car celle-ci est tombée du ciel. » Les autres matériaux employés sont des grès ferrugineux et des quartz, roches que l'on trouve aisément aux alentours.

Il est bon de remarquer que lorsque, dans les matériaux d'un dolmen, il se présente des pierres de nature différente, comme des quartz et des grès, on avait soin de mettre l'un vis-à-vis de l'autre les blocs pareils. Dans plusieurs galeries des tumulus de la Motte, nous voyons, parmi des rangées de supports en grès, des blocs de quartz se faisant

pendant : au caveau des trois squelettes, l'entrée est ainsi formée de trois blocs de quartz, deux de chaque côté supportant un linteau également en quartz blanc.

Avant de passer outre, disons que les dolmens de Pornic ont été merveilleusement fouillés par M. le baron de Wismes. J'ai eu, à deux années différentes, l'avantage de suivre ses travaux, et j'ai admiré avec quelles précautions l'infatigable explorateur ménageait la solidité de ces ruines. Parfois, il abandonnait certains angles pleins de promesses, pour ne pas enlever un appui à la base des montants. Sur plusieurs points, où il m'avait montré des amas de blocs enchevêtrés de ronces et des vestiges impossibles à classer, je retrouvais, l'année suivante, des galeries, des caveaux incomplets sans doute, mais ayant pris, grâce à des aménagements bien dirigés, un aspect fort satisfaisant, du moins aux yeux d'un amateur.

Enfin, les beaux objets qu'il recueillit dans ses fouilles et dont plusieurs sont d'une rareté hors ligne, furent donnés par lui au Musée de Nantes, et une notice très détaillée fit connaître toutes les péripéties de ses heureuses recherches.

1^{er} GROUPE : LES TUMULUS DE LA MOTTE

Un vieux chemin traverse le fond de la vallée du jardin de Retz et conduit directement de Pornic au moulin de la Motte. Là, sur une élévation qui domine au loin la mer et la campagne, se trouvent trois larges monticules dressés de mains d'hommes et qui se font suite dans la direction de l'est à l'ouest, en décrivant un angle très ouvert vers le sud.

Dolmens du tumulus des Mousseaux, n° cadastral 608 de la section C.

Le premier de ces tumulus, dans la direction de l'ouest, occupe le centre d'une sorte de carrefour sur la lisière d'un chemin qui sert de limite à la commune de Pornic. Il est de forme circulaire et mesure environ 15 m. de diamètre

vers la base ; les bords sont presque droits, flanqués à l'ouest et au nord de petits murs construits en pierres sèches et que je crois de l'époque du monument ; ils étaient destinés à soutenir les terres du tumulus. Le sommet de la butte est aplani et laisse voir les pierres colossales dont les galeries sont couvertes.

Première galerie dolménique (sud).

A l'entrée, un couloir de 4 m. 20 de long est bordé de six pierres, trois de chaque côté ; leur largeur, en partant de l'ouverture (rangée sud), est de 90 c., 1 m. 20 et 1 m. 05. Hauteur 1 m. 60.

Au bout de ce couloir, le monument s'élargit en forme de transept ; le caveau du côté nord, le mieux conservé, est formé de trois énormes pierres surmontées de moellons qui soutiennent la table ; il mesure 1 m. 45 de large et 1 m. 90 de haut. Il est presque carré, comme celui qui lui fait face. Celui-ci est composé de 4 pierres, deux (dont l'une est abattue) sur la paroi de l'est, une au fond et une à l'ouest.

Les angles de ce transept sont cantonnés de hautes pierres dressées comme des piliers au point de jonction du second couloir. La hauteur sous voûte est en cet endroit de 2 m. 30. Ce couloir, long de 1 m. 90 sur 70 c. de large, n'est pas tout à fait dans l'axe de la galerie d'entrée ; il vient déboucher dans la crypte du fond, qui est rectangulaire et dont la largeur nord-sud est de 3 m. 40 sur 1 m. 90 de profondeur.

La paroi du fond est faite de trois pierres ; quatre autres (2 de chaque côté) sont placées en équerre et rejoignent la galerie.

Les matériaux employés sont de grandes dimensions ; d'autres blocs, cachés dans l'épaisseur du tumulus, venaient étayer les côtés de la crypte et empêcher les montants de s'écarter sous la pression des pierres formant la voûte.

Le plan général du monument est une croix latine terminée en tête par un caveau rectangulaire ; sa longueur totale est de 10 m. 40, et encore la première travée a été détruite.

Deuxième galerie dolménique (côté du nord).

La seconde allée couverte, parallèle à la première, présente une disposition presque analogue, mais elle n'a de croisillon au sud ni à la crypte, ni au transept ; cela tient au rapprochement des deux galeries qui ne permettait point à la seconde de se développer du côté du midi. Ce fait prouve, à mon avis, d'une façon certaine, que la galerie du côté nord a été construite après l'autre, sans cela, il n'y aurait eu aucun motif pour déformer ainsi le plan de ce monument.

Voici quelles sont ses dimensions. L'allée couverte qui forme l'entrée est flanquée de six montants ; elle est longue de 4 mètres et large de 1 m. 05 à l'ouverture ; sa hauteur est de 1 m. 40.

Arrivé devant la première crypte, on trouve une élévation de 2 m. 35 dans la partie où les tables sont posées en encorbellement ; cette crypte latérale, presque carrée, entourée de deux pierres de chaque côté, est fermée par un large montant ; elle mesure 2 m. 50 en comprenant la largeur de la galerie et 1 m. 60 de l'est à l'ouest.

L'allée se rétrécit de nouveau et présente les mêmes dimensions que vers l'entrée, 1 m. 05 ; elle se continue ainsi sur une longueur de 1 m. 85 et vient aboutir à la cella du fond.

Ce dernier caveau est rectangulaire et vient au nord élargir la galerie de 1 m. 50. Il mesure ainsi 2 m 55 N.-S. sur 2 m. 20 ; sa hauteur est de 1 m. 97.

Une énorme pierre ferme le fond ; quatre autres complètent le pourtour du caveau : une au sud, deux au nord et la quatrième servant de paroi à l'est, entre la galerie et le fond de la crypte.

Ainsi, depuis l'entrée jusqu'au fond, le côté sud offre une ligne droite de 9 m. 65, composée de 7 supports bien réguliers, sauf vers le centre, où plusieurs pierres superposées font face à la petite crypte.

Six tables, d'une étonnante grandeur, sont alignées sur ces montants et couvrent la galerie d'une extrémité à l'autre; une septième est placée sur la première crypte. La grande pierre qui recouvre le caveau du fond mesure 3 m. 70 sur 2 m. 10 et 50 c. d'épaisseur.

Grâce à l'heureuse initiative de M. Joseph Rousse, conseiller général, ces belles galeries ont été cédées à la ville de Pornic, qui prendra sans doute les mesures nécessaires pour assurer leur conservation.

Les deux allées couvertes que nous venons de décrire étaient remplies de terre jusqu'à la hauteur des voûtes, lorsqu'en 1840, M. Verger les fit déblayer. Il y trouva une grande quantité de poteries presque toutes brisées ou qui tombèrent en morceaux, faute de précautions pour les enlever de la terre humide; quelques-unes étaient luisantes à la surface; puis des ossements, des dents d'animaux, et une hache en silex de forme triangulaire. Une très jolie gouge en serpentine et une hache de même roche déposées au Musée de Nantes (collection Parenteau) passent pour avoir été trouvées dans un de ces dolmens, mais je tiens cette assertion comme fort douteuse.

Tumulus des Six-Dolmens.

De l'autre côté de la butte qui supporte le moulin de la Motte, un tumulus d'environ 40 mètres de large sur 3 m. d'élévation domine le ravin qui descend vers Pornic. Ce tumulus a été merveilleusement exploré par M. le baron de Wismes, et le récit de ses fouilles, communiqué au Congrès de la Sorbonne, a eu un très légitime succès (1876).

Les six galeries dolméniques découvertes par M. de

Wismes sous ce tumulus présentent une disposition bizarre, bien faite pour contrarier les partisans de l'orientation des dolmens. En effet, ces galeries sont tournées à peu près dans toutes les directions, l'une a l'entrée vers l'est, l'autre au nord, la troisième à l'ouest, et deux autres regardent le sud-ouest ; elles présentent de plus des différences extrêmement tranchées dans le système employé pour leur construction.

I. Première galerie dolménique. Caveau de la Croix (*orienté à l'ouest*).

Cette galerie, élargie transversalement en forme de croix, mesure 9 m. 50 de long et dans la partie transversale, 6 m. 30. On y entre par un couloir de 4 m. 30 sur 1 m. 10 de large, bordé de 6 pierres, trois de chaque côté ; les 2 premières, qui forment l'ouverture, sont en quartz blanc ; les deux autres se faisant face, en grès ferrugineux ; enfin, les 2 dernières en grès de couleur grisâtre. J'ai vu plusieurs exemples de cette disposition parallèle des pierres de même nature dans les constructions dolméniques ; à Gavrinis, deux blocs de quartz, perdus dans les longues files de granits ornementés, se font pendants.

Après cette galerie, le monument s'élargit soudain, ouvrant à droite et à gauche sur deux caveaux rectangulaires. Celui du côté sud est le plus grand ; il mesure 3 m. de long sur 1 m. 45 de large et 1 m. 40 de haut ; quatre grandes pierres et trois petites composent les parois. Le montant qui forme le côté est, est remarquable par les signes qui y sont gravés et dont M. de Wismes a donné la reproduction exacte au Musée de Nantes. Les plus caractérisés sont un signe en forme de croix et deux autres ressemblant à des crosses tournées en sens opposé.

Les pierres dolméniques portant des signes gravés sont extrêmement rares dans notre département ; on ne pourrait, je crois, citer en dehors de celle-ci que les pierres de Brandu, de Signac et du Meniscoul. (Voir arrondissement de Saint-Nazaire.) Quant au personnage entrevu sur la

pierre du dolmen de Port-Faisan, malgré la description donnée par le Bulletin des Sociétés Savantes de France, il faut le reléguer au nombre des mythes.

Le caveau qui fait face est large de 1 m. 40 et profond de 2 m. 35 ; une large dalle forme le fond ; une autre à l'ouest et deux à l'est complètent ses murs. Sa hauteur est de 1 m. 60.

La crypte terminale est fort dégradée vers le fond ; deux montants de chaque côté en forment les parois ; un cinquième, placé un peu de biais, est le seul qui reste au fond. Les dimensions de cette crypte sont : 3 m. 50 de long, sur 1 m. 40 de large ; hauteur 1 m. 90.

Les tables qui couvraient ce monument ont été enlevées il y a une quinzaine d'années, sauf une longue pierre placée de travers sur la crypte.

Fouilles.

C'est par ce caveau que M. de Wismes commença, en 1875, ses intéressantes fouilles.

L'intérieur de la galerie était rempli de terre et de pierres ; lorsque ce blocage fut enlevé, M. de Wismes recueillit sur le sol de l'allée et des chambres :

- 1° Un grand couteau en silex noir, longueur 15 c.
- 2° Deux autres plus petits en silex jaune, 12 et 13 c.
- 3° Des grattoirs et des éclats de silex.
- 4° Une jolie hache en silex gris, très usée au tranchant.
- 5° Une plaque de forme ovale en grès ferrugineux, percée d'un trou, longueur 7 c.

6° Des poteries brisées en terre grossière et un fragment d'une poterie fine en terre brune et luisante.

Je note brièvement ces objets et ceux qui suivent ; ils ont été donnés par M. de Wismes au Musée Archéologique de Nantes, et, pour plus de détails, on doit consulter la très consciencieuse notice où M. de Wismes a publié le résultat

de ses fouilles. (Voir bulletin de la Société Archéologique, 1876.)

II. Deuxième galerie dolménique. *Caveau des 3 squelettes.*

Le plan de cette galerie est des plus simples : un caveau fermé au fond par une grande pierre plate se rétrécit pour déboucher dans une petite allée couverte. Le tracé linéaire d'une bouteille donne à peu près le contours intérieur du monument.

L'entrée de la crypte est faite de deux blocs de quartz qui en soutiennent un troisième servant de linteau, posé de travers et fortement incliné vers l'est ; le montant du côté sud, de forme triangulaire, oblique vers l'ouverture de la crypte. 5 pierres de grès forment les trois côtés de la chambre, dont l'aire mesure 1 m. 70 sur 1 m. 50. Au-dessus de ces montants, des blocs de forme oblongue, placés en encorbellement les uns au-dessus des autres, servent à exhausser la table, disposition très curieuse et qui caractérise, à mon avis, la seconde période des constructions dolméniques.

Le couloir qui précède la crypte est large de 1 m. 15 à l'ouverture ; il est formé de quatre montants privés de leurs tables et mesure 2 m. 20. La longueur totale du monument est de 4 m. L'ouverture regarde le sud-sud-est.

Fouilles.

Découverte pendant les travaux dont nous venons de parler, cette chambre était masquée par un épais fouillis de ronces ; aucun remplissage intérieur n'encombrait le caveau. M. de Wismes y trouva tout au fond les fragments de plusieurs squelettes ; il y avait près d'une centaine d'os ou fragments d'os ; ils ont été analysés par les docteurs Osmond Le Roy et Albert Malherbe, qui ont reconnu les restes de trois squelettes, l'un d'homme, l'autre de femme et le fragment d'un tibia d'enfant de cinq ans.

Il y avait en outre dans le même caveau :

1° Un vase en forme de bombe avec deux dépressions près du bord; hauteur 11 c., diamètre 17 c. 5.

2° Un vase de même forme, en terre noire, hauteur 7 c., diamètre 12 c.

3° Un très petit vase en forme de tulipe, très évasé à l'orifice; hauteur 7 c. 5; diamètre 6 c.

4° Une petite poterie, très bien conservée, en terre jaunâtre, arrondie au fond et légèrement évasée vers les bords, hauteur 12 c. 1/2; grand diamètre 16 c. 5.

5° Deux cailloux percés et un grattoir circulaire en silex jaune. (Voir bulletin de la Société Archéologique, 1876, p. 267.)

III. Troisième galerie dolménique, en face du moulin, et parallèle au caveau des trois squelettes.

Cette galerie, très voisine du caveau des trois squelettes, a la même orientation vers le sud-est, la même disposition et presque la même grandeur. Deux pierres de quartz blanc marquent aussi les deux côtés de l'entrée de la crypte et sont tournées de façon à en rétrécir l'ouverture. Cette crypte est formée de trois montants et large de 1 m. 65 sur 2 m. 10 de long. Une table supportée par des assises de gros moellons couvre ce petit édifice, dont la hauteur intérieure est de 1 m. 30.

En avant des deux blocs de quartz, quatre montants privés de leurs tables dessinent la galerie qui précède la crypte et dont la largeur est de 70 c. à l'extrémité sud-est; sa longueur est de 2 m. 40.

Fouilles.

M. de Wismes découvrit dans ce caveau un grand vase dentelé sur les bords et orné d'un double rang de petits trous de forme ovale. Cette curieuse poterie fut malheureusement brisée au moment où on l'enlevait de terre. — Puis

des fragments d'un vase semblable et d'autres poteries, également brisées; quelques éclats de silex et des ossements humains non incinérés. (Voir fouille du tumulus des trois squelettes, p. 221.)

IV. Quatrième galerie dolménique.

Du côté opposé à l'allée couverte dite de la Croix (que nous avons décrite en premier lieu), se trouvent plusieurs pierres placées très près de l'habitation du meunier. M. de Wismes y a reconnu les ruines d'une allée couverte, trop mutilée pour que nous puissions la décrire ici. Huit pierres de grès, abattues sur deux lignes presque parallèles, formaient les seuls débris d'une galerie, détruite lors de la construction de la ferme. (Fouilles de septembre 1877.)

V. Cinquième galerie dolménique. Caveau du Chêne.

Cette galerie est fort différente de celles que nous venons de décrire; elle se compose d'un couloir très court, de 1 m. 10 de longueur, et formé de deux pierres; puis d'une crypte ovoïde jalonnée par des piliers étroits, et enfin d'une table de 2 m. 56 de long, exhaussée par des moellons. La hauteur de la crypte est de 1 m. à l'entrée, 1 m. 35 vers le fond.

La longueur totale du monument est de 4 m. 55. Orientation nord, nord-est.

Fouilles.

Au fond de cette petite crypte, M. de Wismes recueillit un des plus curieux produits de la céramique primitive; c'est un vase arrondi au fond et à bords droits entouré d'une couronne de 18 pointes ou perles, ayant la forme d'un demi-losange. A l'intérieur se trouvait un très petit vase noir de même forme et sans ornementation.

Une petite coupe faite à la roue.

Une hache en diorite verdâtre.

Un fragment de couteau en silex jaune.

VI. Sixième galerie dolménique.

Enfin, près d'un puits placé à peu de distance du caveau de la Croix, apparaissent de larges dalles et, dans les sondages exécutés dans cet endroit, M. de Wismes a reconnu l'existence d'un sixième caveau.

DEUXIÈME GROUPE, LES DOLMENS DE GOURMALON.

En face de Pornic, de l'autre côté du port, se trouve la pointe de Gourmalon. C'était naguère une sorte de butte aride sur laquelle se détachaient nettement les gros blocs des monuments que nous allons décrire; maintenant, de charmantes constructions, des chalets entourés de frais jardins couvrent une partie du sol et il nous faut prendre des points de repaire pour nous guider vers nos vieux mégalithes.

Le plus simple est de se diriger sur le moulin de Gourmalon, piqué tout au centre de la pointe; de là, on trouvera aisément les cinq monuments qui suivent :

□ 1^o Allée couverte du moulin de Gourmalon.

A deux pas de la maison du meunier, on voit une galerie dolménique longue de 6 m. 30 et orientée du sud au nord. La crypte qui la termine au nord, est longue de 2 m., et la table qui la recouvrait s'est abattue à l'intérieur; elle devait être soutenue par des moellons posés en encorbellement, car ses dimensions sont trop petites pour qu'elle ait pu tenir seule sur les montants. La galerie, large d'un mètre 05, se rétrécit vers l'entrée, où elle n'a guère que 70 c. d'ouverture.

Voici, en commençant par le nord, la description des deux côtés du monument : rangée de l'ouest : 1^o support de 2 m. de large sur 1 m. 35 de haut et 20 à 25 d'épaisseur formant la paroi de la crypte ; 2^o petit bloc de micaschiste ; 3^o premier montant de la galerie, 1 m. 10 de haut,

1 m. 40 de large, 35 c. d'épaisseur moyenne; support de 1 m. 05 de large, 95 de haut et 35 à 40 d'épaisseur.

Rangée de l'est.

1^o Bloc de quartz à l'angle de la crypte; 2^o support de 60 c. de haut sur 75 de large; 3^o pierre de 1 m. 20 de haut, 1 m. 05 de large et 30 à 35 d'épaisseur; 4^o autre de 1 m. de haut sur 1 m. 05; 5^o le dernier montant à l'entrée; il mesure 1 m. 35 de haut sur 95 et 30 c. d'épaisseur. Toutes ces pierres, sauf celles que nous déterminons, sont en grès et percées çà et là de petites cavités rondes. La forme générale du monument n'est ni celle de l'allée droite, sans élargissement terminal, ni la galerie étroite donnant accès dans un caveau; c'est une sorte d'allée évasée au fond, en forme de triangle très allongé. Ce monument a perdu ses pierres couvertières et bientôt, je le crains, il sera complètement ruiné. Il est malencontreusement coupé par la ligne de partage de deux terrains. Le meunier, propriétaire de la rangée de l'ouest, a creusé une sorte d'abreuvoir entre les grandes pierres et la galerie; l'autre côté sera vendu sous peu, et il n'est guère presumable que les deux voisins s'entendent pour conserver les ruines de ce vieux tombeau.

L'allée couverte de Gourmalon a été fouillée une première fois par M. le marquis de Vibraye, puis par MM. de Wismes et Ch. Marionneau, présidents de la Société archéologique de Nantes; aucune trouvaille.

□ Du moulin de Gourmalon, en se dirigeant au plus près vers la côte, on trouve les ruines d'un dolmen, situé à peu de distance de la mer: sept pierres, dont deux placées en avant, entourent un espace de cinq mètres de long sur 1 m. 20 de large.

La première pierre, en commençant par l'angle nord-est, a 1 m. 20 de haut et 1 m. 10 de large; celle du fond est irrégulière; elle mesure environ 1 m. 20 sur 50 c.; deux autres à l'ouest ont: l'une 1 m. de haut, 95 de large

et 40 c. d'épaisseur (elle est debout); la suivante est abattue. Un bloc de 1 m. sur 55 est placé devant l'entrée. Sur la paroi est, une pierre très unie à la partie supérieure a 1 m. sur 95 c.

Une longue pierre en forme de peulven est abattue dans le sens de la longueur, devant l'entrée de la crypte; deux autres blocs sont plus en avant.

Cette galerie est complètement ruinée; j'en avais vue, il y a quelques années, et les rangées de pierres avaient encore un aspect quelque peu monumental.

Fouilles.

M. de Vibraye fouilla cette galerie en 1868 et y trouva :

1° Une hache en pierre polie, longue de 11 c., amphibole d'un vert foncé, semée de grenats.

2° Petite hache en fibrolithe blanche à grains verts, longueur 5 c.

3° Un très beau grattoir ovale, en silex jaune, long de 9 c.

4° Un grattoir allongé en silex pyromaque et divers outils en grès lustré ou silex.

5° Un grand couteau en silex de Pressigny, longueur 16 c.

6° Un fragment de poterie épaisse, percée d'un trou rond, régulier.

□ Troisième dolmen. Pierre de la Lionne.

Du moulin de Gourmalon en prenant dans la direction du château de Pornic, on suit une nouvelle rue qui descend vers le quai de Gourmalon. A gauche, dans l'angle formé par ce quai et la rue, on aperçoit dans un enclos, sur une sorte de monticule, une énorme pierre à demi enfouie sous les herbes; le profil de cette grosse roche ressemble quelque peu à celui d'une lionne, ce qui lui a valu le nom dont M. de Wismes l'a baptisée.

En 1873, ce tumulus, encore bien conservé, recouvrait huit pierres formant une sorte de caveau qu'il est bien difficile de décrire actuellement. La grosse pierre servant de table est longue de 2 m. 25, large de 1 m. 15 et épaisse de 70 c.; elle est sillonnée de rainures et de cupules. En avant, un montant abattu mesure 1 m. 40 sur 40 c. Une autre pierre, de forme triangulaire, est large de 2 m. environ.

J'avais visité ce monument en 1878; il était alors moins dégradé. La lionne, maintenant couchée de travers sur la butte, était bien horizontalement campée sur deux supports. Il est inconcevable que l'on n'ait point songé à conserver ces ruines, ne fût-ce que pour remplacer les rocailles dressées à grands frais dans les villas de Gourmalon (*).

M. de Wismes fouilla ce monument en 1873, il y découvrit une lame en silex et quelques autres objets.

△ Menhir de Malmy.

Un menhir de 3 m. 50 à 4 m. de long, abattu dans un champ près de la villa Bourgette, a été signalé par M. de Wismes. Je l'ai inutilement cherché à plusieurs reprises depuis cinq ou six ans. Il a sans doute été absorbé par les nouvelles constructions de Gourmalon. Je n'ai pu avoir aucun renseignement précis sur la position qu'il occupait.

□ Monument des Hautes-Folies.

C'est un des monuments les plus bizarres de cette riche contrée. Sur un espace de plus de 100 m. carrés se dressent de larges pierres plates, les unes en ligne droite, d'autres en retours d'équerre. Après un long examen, il m'a semblé

(*) Le monument de la Lionne, dont les cinq pierres sont maintenant complètement déblayées, est entouré d'un joli jardin; il est à souhaiter que l'acquéreur de ce terrain respecte les ruines de ce vieux monument. (Pornic, juin 1885).

retrouver dans ce fouillis mégalithique deux longues allées couvertes très ruinées, et vers l'ouest, dans la partie adossée au fossé, des restes d'une crypte latérale. Mais il n'est point facile d'indiquer à coup sûr le plan primitif du monument. Les terres du tumulus ont été enlevées, il ne reste plus que le squelette fort disloqué des galeries et des caveaux.

Allée couverte de l'est.

Orientée parallèlement à la côte, cette allée se compose :

1^o Galerie ouverte dans la direction du sud-est, longue de 4 m. et jalonnée par six pierres, trois de chaque côté. Deux des montants, du côté de l'ouest, sont abattus.

2^o D'une partie transversale, en forme de transept rectangulaire, longue d'un mètre 70 et fermée à chaque bout par une seule pierre plate. Le côté de l'est, le moins maltraité, est profond de 2 m. 20.

3^o Un petit couloir de 1 m. 30 sur 2 m. de longueur dans l'axe de la galerie d'entrée, conduit au caveau du fond.

4^o Cette crypte terminale est longue de 2 m. 40 ; elle est rectangulaire, et le fond est fait d'une seule grande pierre. La paroi de l'est est composée de 2 montants ; une autre forme l'angle et vient rejoindre le couloir ; les pierres du côté de l'ouest sont abattues dans l'intérieur de la crypte.

Allée couverte de l'ouest.

Parallèle à la première, cette galerie est tellement incomplète qu'il est impossible de la décrire. On peut y reconnaître cependant une galerie de 7 m. environ de longueur, composée de 12 pierres dont 3 forment encore une travée entière, la table et les deux supports. Peut-être avait-on allongé ainsi cette galerie pour dépasser le caveau transversal de la première allée qui eût empêché la construction des chambres latérales. L'ensemble du plan aurait été ainsi : deux croix placées de façon à ce que le bras gauche de la première fût au-dessous du bras droit de la seconde. Ceci est tant soit peu conjectural.

Ce qui est malheureusement plus certain, c'est que ce monument a été fouillé en 1866-68, par M. de Vibraye, qui n'a publié aucun récit de ses fouilles. J'ai vu seulement au Trocadéro, en 1878, trois vases à fond rond, en terre noirâtre, provenant des galeries des Hautes-Folies. L'un d'eux mesurait 10 c. de diamètre.

Je ne suis point certain, comme je l'ai dit plus haut, que le champ où se trouvent ces pierres soit compris dans la nouvelle enclave du territoire de Pornic; mais le monument se relie si bien au groupe de Gourmalon que je n'ai pas voulu l'en distraire.

Presque en face de la gare de Pornic, dans un clos de vigne qui domine la rive droite du canal, nous avons vu une sorte de butte de 6 à 7 mètres de diamètre; auprès se trouve une large table de grès et quelques blocs de roche. Peut-être sont-ce les restes d'un tumulus.

Période gallo-romaine.

Pornic serait, suivant l'opinion émise par notre érudit confrère M. Orioux, l'ancien Portus-Sicor des géographes.

⤿ Au nord de la ville, on voit une motte d'une largeur considérable et dont le sommet a été transformé en calvaire.

Une amphore gallo-romaine a été trouvée à Pornic.

PORT-SAINT-PÈRE

⌈ (?) Un dolmen est signalé en cette commune, dans le Dictionnaire de Topographie des Gaules (1878). La Commission d'inventaire des mégalithes de France l'a également inscrit sur ses tableaux de recensement publiés en 1880. — J'ai bien retrouvé l'origine de ce dolmen, dans une note du Bulletin archéologique de 1868; quant au dolmen

lui-même, je crois qu'il serait fort difficile à découvrir. Voici cette note :

« Au mois de juin 1851, on trouva sous un dolmen de
« la dernière époque, dans la commune de Port-Saint-Père
« (Loire-Inférieure), un bandeau d'or semblable à celui de
« Madame Lebail (de Plouharnel), du poids de 190 grammes,
« et un second *torques*, formé par un filet plat, terminé par
« deux disques et pesant six grammes. Avec ces deux
« bijoux, on rencontra deux haches (plates); le bronze était
« grossier, grenu. » Bulletin de la Société archéologique,
p. 25.

△ Une hache en silex, trouvée à Port-Saint-Père, a été remise à Madame Pichelin, propriétaire au Pré-Mérier.

△ Une hache en diorite, longue de 8 c. 5, nous a été cédée par un cultivateur du Fay-Souden.

1^{re} Découverte de bronze.

En janvier 1861, un paysan de Port-Saint-Père trouva, en creusant un fossé, une masse d'objets de bronze enfouis dans un trou. Parmi ces objets, nous indiquerons :

6 haches à ailerons.

1 valve de moule en bronze pour fondre les haches à ailerons.

4 pointes de lance, brisées.

Des fragments d'épées à nervure centrale, saillante et arrondie.

2^e Deuxième découverte de bronze.

Lors des travaux exécutés pour le tracé du chemin de fer de Pornic, on découvrit, près de l'Achenau, une cachette contenant près d'une centaine de haches en bronze de la forme dite à *talon*. (1874.)

M. d'Arondel signalait, en 1852, l'existence d'une ancienne voie allant du lac de Grandlieu à Port-Saint-Père.

ROUANS

Tertre de Messan.

Un peu à l'est de la chaussée de Retz, la grande route de Paimbœuf à Nantes est traversée par un chemin qui descend au sud dans la direction de Rouans et passe par le village de Messan, situé dans une petite île de la vallée de la Chenau. En prenant à droite, après avoir passé le pont, on aperçoit à très peu de distance des maisons, au fond d'un jardin, une butte arrondie, mamelonnée, dont les flancs sont couverts d'arbrisseaux et de broussailles. Ce tertre, dont la hauteur dépasse 5 m., mesure environ cent mètres de tour à la base.

Lorsque je l'ai visité, on venait d'ouvrir sur son diamètre une section transversale de quelques pieds de profondeur, et dans cette section apparaissaient, vers le sommet des couches horizontales alternées d'argile et de quartz brisé.

△ Un peulven, nommé la Pierre-Droite, est signalé, dans la Revue des provinces de l'ouest, près de Launay. On m'a montré, près de ce village, une longue pierre de granit renversée près d'un fossé, au bord d'une route qui remonte vers le Pellerin. Elle mesure 2 m. 10 sur 60 c. et 45 c.

△ Près des maisons de Lunière, à l'ouest d'un chemin qui conduit de Launay à Cheix, j'ai vu dans une pièce un bloc debout nommé le Gros-Caillou. Il mesure 1 m. 40 de haut, sur 1 m. d'épaisseur au moins; sa forme est très irrégulière, et je ne l'aurais point noté ici s'il n'avait déjà été signalé comme menhir. La pièce où il se trouve porte le nom de champ de la Pierre.

Ces deux blocs ne sont pas, à mon avis, de véritables menhirs.

Période romaine.

Un ouvrage assez considérable, la chaussée le Ray, est attribué à l'époque romaine. Cette chaussée, qui mesure près de 800 m., mettait en communication la voie romaine de Nantes vers Saint-Père-en-Retz avec l'île de Vue, où se trouvait une très forte défense destinée à protéger ce passage et dont nous parlerons plus loin.

Lieux dits. — La Rochette, la Basse-Ville, la Garnerie, la Mortière.

SAINT-BRÉVIN

Cette commune s'étend le long de la côte, depuis Saint-Michel jusqu'à l'embouchure de la Loire; elle est, par conséquent, dans d'excellentes conditions pour posséder de nombreux mégalithes. Nous l'avons explorée avec *un* et nous y avons vu près d'une dizaine de monuments.

Voici, en suivant la direction du nord au sud, quelles sont les antiquités que nous avons notées en Saint-Brévin.

Λ La Roche des Prés. — Menhir.

Entre Men-Den et les villages de la Prinai s'étend une vaste prairie, unie comme un lac et assez souvent recouverte par les eaux. Dans la partie nord-ouest de cette prairie, nous avons vu un menhir piqué au milieu d'une petite flaque d'eau et fortement incliné vers le sud; il est en granit; sa hauteur est de 1 m. 45, sa largeur moyenne de 1 m. 05, et sur les côtés il mesure de 30 à 40 c.

On raconte dans le pays que Gargantua voulut autrefois bâtir un pont sur la Loire; il apporta force grosses pierres et les laissa près du rivage pour aller en chercher d'autres. Mais, quand il revint, les pierres tenaient si bien en terre que jamais il ne put les arracher.

△ Menhir du Pont-Bossu.

Un menhir abattu forme maintenant un petit pont sur un étier au bord de la prairie dont nous venons de parler, tout auprès des maisons de la Basse-Prinais ; il est en granit et long de 2 m. 20 sur 95 c. de large et 25 c. d'épaisseur.

Ces deux menhirs ont été trouvés par mon frère Georges de Lisle.

⌒ Tumulus du Rosai.

De là, en me dirigeant au sud, je vis près du hameau de Rosai une butte pierreuse qui me sembla bien être un tumulus ; cette butte est dans un champ à cent pas à l'est des maisons ; sa largeur est de 17 mètres. On voit encore à sa partie supérieure un bloc à demi enfoui sous terre ; deux ou trois autres apparaissent sur les côtés. J'ai trouvé depuis une note manuscrite de Chevas, remontant à une quarantaine d'années et qui vient à l'appui de mes conjectures : « Au village du Rosai plusieurs pierres en désordre affectant la forme circulaire. Au milieu du monticule deux grosses pierres couchées et sur un point du cercle extérieur, une autre debout ; hauteur au-dessus du sol : 2 mètres ; largeur 1 m. 40 ; ép. 1 m. d'un côté et 75 c. de l'autre. »

△ D Cette dernière pierre était bien évidemment un menhir ; ces mégalithes auront été brisés et employés comme matériaux dans la construction d'une maison neuve élevée près de là. (Septembre 1884.)

Dans une vigne située à 300 m. au sud du Rosai, on voit un espace butté, de forme circulaire, et tellement encombré de rocs et de cailloux que l'on a dû renoncer à le défricher. Une très jolie hache en roche d'un vert bleuté a été trouvée tout près de là et m'a été remise par le fermier.

△ Menhir du Plessis-Gamat.

Du point où nous ont conduit les monuments qui précèdent, on trouve à peu de distance vers l'est une large

champagne nommée le Quarteron du Plessis-Gamat. Un beau menhir est planté dans cette pièce ; il est en grès blanc très quartzeux et sa forme est assez bizarre ; haut de 2 m. 60 au-dessus de terre, il mesure 1 m. 25 de large, 35 c. d'épaisseur au nord et 50 c. vers le sud. Ses deux faces les plus larges regardent l'est et l'ouest.

J'ai vu auprès quelques blocs couchés çà et là, accompagnement assez ordinaire de nos menhirs.

Tertre du Quarteron de la Briordais.

Du village du Plessis-Gamat, on rejoint la route de Corsept à Saint-Brevin. A 500 m. avant d'arriver à ce bourg, j'ai aperçu, sur la gauche de la route, une butte dominée par de grosses roches grises superposées et ayant tout à fait l'aspect d'un dolmen. Un petit sentier que l'on trouve à main gauche, un peu après avoir dépassé une croix de fer sur le bord de la route, conduit tout droit à cette butte, dont la hauteur est de 2 mètres environ et le diamètre de 21 m. Sur le sommet, une large pierre irrégulière de 2 m. 35 de long est posée sur un autre bloc ; autour, une quinzaine de pierres sont disséminées sur les flancs de la butte. Trois, placées à angle droit et bien enfoncées en terre, forment comme le fond d'un petit dolmen ; cinq autres, sur le versant du nord, s'alignent à peu près sur deux lignes parallèles, mais tous ces blocs sont grossiers, irréguliers et ne présentent point l'aspect ordinaire des matériaux de nos dolmens.

Ce tertre a beaucoup d'analogies avec les groupes de mégalithes que j'ai cités près de là, en Corsept, aux environs de la Bigotais.

— Tumulus de la Guerche.

A 1 kilomètre au sud de Saint-Brevin, on trouve, près d'un petit village que traverse la route de Saint-Michel, la maison de campagne désignée sous le nom de château de la Guerche. A cent pas à l'ouest dudit château, j'ai vu une butte artificielle de 30 mètres de diamètre sur 4 mètres

d'élévation ; quelques arbres ont poussé sur le sommet qui a été tronqué et arrangé en plate-forme.

Motte ou tumulus ? Des fouilles nous diraient sans doute le mot de cette grosse énigme. Je pense que les terres qui ont servi à former cette butte proviennent du creusement d'un étang qui existe tout auprès.

Pierre à bassin.

A l'angle de la première maison du village de la Guerche, tout au bord de la route, se trouve une grosse pierre adossée au mur ; elle est en granit très rugueux et creusée de deux cavités ovales de 25 c. de large sur 40 c. de long, rappelant absolument la forme des doubles bassins de la Pierre de la Bemboire en Maisdon, connue dans le pays sous le nom des *Fesses du Diable*.

□ Dolmen du douanier.

Quittant la route de Saint-Brevin à Pornic, on traverse de grands bois de pins pour rejoindre le bord de la mer. A une lieue environ au-dessous du Pointeau, la côte est bordée par une longue plage que traverse l'écluse du Boivre, vieux fleuve tellement amoindri que ses eaux se déversent maintenant dans la mer par une sorte de tuyau. Cette plage est fermée au midi par des roches basses que les eaux recouvrent aux grandes marées. Nous avons vu sur cette pointe une grande table de grès, jetée de travers et fort dépaylée sur les micaschistes de la côte. Cette bizarre rencontre nous fut expliquée par la présence d'un montan de dolmen, couché près de là, un peu au-dessous de la table. Ces deux pierres étaient les restes d'un dolmen arraché de la falaise par l'envahissement de la mer.

Ce fait nous fut bientôt confirmé par le témoignage d'un douanier, qui se rappela parfaitement avoir vu les pierres en place sur le haut de la côte. En creusant à l'endroit indiqué, nous trouvâmes des terres noires et très compactes, mélangées de charbons, des silex éclatés et quelques petits fragments de poterie.

La table mesure 2 m. 50 de long sur 1 m. 45 de large ; le montant 62 c.

Ce dolmen, en assez mauvais état, comme on le voit, n'a jamais été décrit ni désigné sous aucun nom ; j'ai cru pouvoir le dédier à l'honorable préposé qui nous a guidé dans nos recherches. Puisse ce faible hommage encourager nos gardes-côtes à surveiller dans leurs rondes oisives les mégalithes du littoral !

Les Pierres Boivre.

△ Menhir de la Pierre attelée.

Ce menhir, caché dans un bois, près de la mer, est assez difficile à trouver ; j'indiquerai deux méthodes pour y arriver : l'une très pratique, l'autre plus pittoresque ; il y en a bien une troisième, qui consiste à prendre un guide, mais cela est souvent fort ennuyeux.

Voici la première méthode : prendre, à l'ouest de la route de Saint-Michel, le village de la Rousselerie, puis, en face des dernières maisons de ce village, remonter à 150 m. au nord par un petit chemin sablonneux, et traverser un clos de vigne sur la gauche ; le menhir est là, sur la lisière d'un bois de pins. — Pour l'autre méthode, il faut descendre le vallon où sont éparpillées les maisonnettes de la Rousselerie jusqu'à un petit gué tout encombré de grosses roches. On remonte à droite, à travers des dunes, puis on suit un petit sentier sous bois, qui longe une clairière jonchée de blocs de grès ; bientôt après, on aperçoit le menhir, dont la masse tranquille est caressée par les branches des sapins.

Sa hauteur au-dessus du sol est de 2 m. 90, mais il est très profondément enfoui dans le sable ; sa largeur est de 1 m. 40 et son épaisseur de 1 m. ; il est en grès quartzeux. 15 juillet 1883.

Au sommet, on voit les restes d'un petit socle en maçonnerie qui servait de base à une croix. Chaque printemps, on enguirlande de fleurs la tête de ce menhir. Cette pieuse

coutume a inspiré à l'auteur des *Poèmes Bretons* une de ses plus charmantes poésies (1).

△ Pierre de Couche.

La route de Saint-Brevin à Saint-Michel traverse une large vallée, peu profonde, sorte de fiord dont les dunes ont fermé l'entrée; puis elle passe dans de grands bois de pins, dépendant de la terre de M. Colombel, maire de Nantes. Après avoir laissé sur la gauche une route neuve qui conduit vers Saint-Père-en-Retz, on trouve quelques bâtiments d'exploitation, puis un clos de vigne séparé de la route par une rangée de sapins. Au milieu de ce clos, on aperçoit un menhir pointu et assez irrégulier de forme; il est en grès quartzeux et mesure 2 m. de haut sur 97 c. d'épaisseur de l'est à l'ouest, et 90 c. dans l'autre sens. On assure qu'il est enfoui sous terre d'une fois sa hauteur.

△ Menhir du Boivre.

En continuant à suivre la même route dans la direction du sud, on dépasse le village de Boivre, puis, avant d'arriver à une côte que domine un moulin, on aperçoit à 300 m. sur la gauche un grand menhir de forme pyramidale. Il mesure 3 m. 80 en hauteur sur 3 m. de large à la base et 1 m. d'épaisseur; ses deux faces les plus larges regardent l'est et l'ouest.

Les trois menhirs que nous venons d'indiquer sont placés en triangle, à égale distance l'un de l'autre; telle est du moins l'opinion des gens du pays, et cette opinion est confirmée par le témoignage de notre excellent collègue M. Orioux, agent-voyer en chef du département.

Le grand menhir de Boivre fait à son tour partie d'un gigantesque triangle, dont les trois sommets sont marqués par trois menhirs, également de très haute taille et de

(1) LE MENHIR. *Au pays de Retz*, par M. JOSEPH ROUSSE.

forme triangulaire, tous trois orientés nord-sud, comme des aiguilles de cadran. (Voir plus haut Chauvé, Corsept et le Trépied du Diable, commune de Besné.)

8 Δ Nous avons trouvé en Saint-Brevin huit haches en pierre provenant de différents points de cette commune :

1^o Une hache plate, pointue (type vannetais) ; longueur 12 c. 5. Village de la Maillardière. Elle est en roche serpentineuse vert pâle et d'un très beau poli.

2^o Hache en diorite, noire, à bords carrés, longue de 8 c. — La Rousselière.

3^o Une hache en aphanite, longueur 10 c. — Le Plessis.

4^o Grande hache en diorite trouvée près de la Lande, longueur 20 c.

5^o Hache en eurite de couleur blanche ; longueur 7 c. 5. — Le Rosay.

6^o Hache en diorite de 11 c. 5. — La Lande.

7^o Hache en eclogite verte, longueur 6 c. — Le Bouillon.

8^o Une très jolie hachette en roche serpentineuse verte. — Le Rosay.

(Explorations G. et P. de Lisle, 1881-1884.)

Période gallo-romaine.

Des substructions romaines ont été découvertes il y a un demi-siècle à l'occident du cimetière de Saint-Brevin. Des murs solidement construits en grandes pierres atteignaient environ 1 m. de haut ; ils étaient recouverts par un pied de sable. Ce fait est consigné dans les notes de M. Verger.

Des vestiges du même genre ont été trouvés au sud du bourg ; là les briques romaines sont abondantes. Les gens du pays prétendent que ce point était anciennement très important et qu'il reprendra un jour sa richesse première. Un double dicton, assez sangrenu, conserve ce souvenir dans la mémoire des paysans : Pontoise, tu périras, Saint-Brevin tu deviendras. — Nantes périra, Saint-Brevin renaîtra.

Je ne sais si les délices trop vantées du Pointeau, en Saint-Brevin-l'Océan, vont inaugurer cette renaissance tant prédite par les sibylles Brévinoises.

○ Deux monnaies gauloises trouvées dans cette commune en 1861 ont été données au Musée de Nantes, par le maire de Saint-Brevin.

Des sarcophages en calcaire ont été trouvés par M. Hersart dans les sables de Saint-Brevin.

SAINT-HILAIRE-DE-CHALÉONS

△ Menhir du moulin Penaud.

A 1200 mètres au sud-est du bourg, sur la gauche de la route de Sainte-Pazanne, on trouve un moulin à vent, dit le moulin des Penaud. Près de là est une pierre debout qui mesure, d'après la description donnée par M. Orioux ¹, 1 m. 60 de haut, 70 c. de large et 60 c. d'épaisseur; d'autres pierres sont amassées tout autour.

SAINT-JEAN-DE-BOISEAU

Période celtique.

△ Une hache en eurite, longue de 10 c. 5, trouvée dans la commune de Saint-Jean-de-Boiseau, nous a été donnée par M. Gruget.

Découverte de haches en bronze.

Au sud et près du bourg de Saint-Jean-de-Boiseau, dans une vigne nommée le Trait de la Cour, on découvrit, en avril 1821, une cachette contenant huit haches en bronze de la forme dite à *talon*, placées dans un vase en terre. Ce

(¹) Etudes archéologiques (1864).

vase était enfoui dans une cavité du rocher creusée pour le recevoir, et son orifice était fermé par une sorte de plateau également en terre cuite; le tout était recouvert de 25 c. de terre végétale! Nous empruntons ces détails à une note insérée dans le Lycée Armoricain de 1828, sous ce titre: du Matarh, arme gauloise.

Deux de ces haches ont été conservées, l'une au Musée d'histoire naturelle, l'autre au Musée archéologique de Nantes; leur longueur est de 10 à 12 c.

SAINTE-MARIE

Les belles galeries dolméniques des tumulus de la Motte ont été indiquées à l'article de la commune de Sainte-Marie par la Commission de topographie des Gaules. Le terrain qu'elles occupent appartient à la commune de Pornic et il est fort à souhaiter que la municipalité pornicaise prenne quelques mesures pour assurer leur conservation.

□ D Dolmen des Mazères. Section G, n° 302.

Dans le haut de la pièce des Mazères, entre la Rochandière et les Bouillons, existait un dolmen dont la table, large de 2 m. 50 c. environ, était supportée par quatre montants en quartz. Il a été détruit en 1866, et le fermier qui m'en montrait les derniers vestiges avait trouvé sous les pierres un certain nombre de rondelles en cuivre *comme des deniers*. Ce dolmen occupait le centre d'une pièce de terre inscrite au cadastre sous le n° 302 de la section G, un peu au midi d'un petit vallon qui sépare Sainte-Marie de la commune de Saint-Michel (18 juin 1883).

□ D M. H. du Bois, propriétaire à Sainte-Marie, nous a signalé un retranchement, maintenant détruit, et qui se trouvait à l'est de la nouvelle route de Saint-Père-en-Retz, entre les maisons de Huchepie et les ruines de la chapelle du Tabier. Ce retranchement se composait d'une butte

ovale entourée de larges fossés. Nous avons indiqué des défenses du même genre, situées à peu de distance de là en Saint-Père-en-Retz. Cette butte, jadis entourée de landes, a été nivelée, et on l'aperçoit à peine sous les sillons. Le champ qu'elle occupe se nomme les Meurts.

△ Une hache en diorite, longue de 9 c. 5 et large de 4 c. 5 a été recueillie par M. H. du Bois ; elle avait été trouvée dans une de ses pièces près du village du Porteau. (Juin 1885.)

△ J'ai trouvé près du tumulus de la Motte une hache en roche dioritique, brisée au tranchant.

△ Une hache en fibrolite, longue de 8 c. 7 et extrêmement épaisse, a été trouvée près du Doiterneau. (Collection G. et P. de Lisle.)

○ Une pièce d'or à l'effigie de Zénon a été découverte près de Sainte-Marie en 1849.

SAINT-MICHEL-CHEF-CHEF.

□ Allée couverte du Corps-de-Garde.

Le Redois est situé dans une coulée qui descend du bourg de Saint Michel à la mer ; quelques villas égaillées çà et là dans le vallon ou campées sur les hauteurs, forment une station balnéaire très modeste, mais qui par cela même a un charme tout particulier. A gauche, s'étendent de grands bois de pins ; à droite, la côte est festonnée de belles roches aux teintes rosées ou d'un gris d'argent.

En suivant un chemin au-dessus de la falaise, un peu au nord du Redois, j'ai trouvé, près d'une ancienne maison de garde-côte, les ruines d'une allée couverte. Elle est parallèle à la route et traverse en entier le petit champ qui entoure la maison du garde. — Celle-ci en est tellement rapprochée, que l'on a dû bouleverser une partie de

la galerie dolménique pour construire le mur qui fait face à l'océan.

La longueur totale du monument est de 15 m. 80; son orientation est nord-sud. En commençant par le nord, j'ai noté : 1° une table de 2 m. 71 sur 1 m. 90, supportée par deux montants et adossée au fossé. Devant elle, quatre supports formant un petit couloir de 1 m. 10 de large; les deux montants les plus rapprochés de la table sont en poudingue ferrugineux; ils mesurent : celui de l'ouest, 1 m. 05 sur 90 c. et 30; celui de l'est, 1 m. 20 sur 1 m. 25 et 32 c.; les deux autres ont 1 m. 10 de hauteur.

Puis, à peu près dans le prolongement de cette crypte, une série de tables et de montants, en place ou abattus; la dernière table au midi est énorme; le fossé la couvre en partie et elle semble avoir été rejetée en dehors de l'axe de la galerie; sa largeur est de 2 m. 50. Vers le centre, une autre table mesure 2 m. 25 sur 1 m. 50 et 30 c. d'épaisseur.

Les sondages que nous avons fait faire pour déblayer le fond du monument nous ont donné la certitude d'avoir été devancé dans nos recherches.

□ Dolmen du Carreau-Vert. S^{on} C^{le} B, N° 684.

En explorant les pièces qui avoisinent cette allée couverte, je trouvai, dans un champ séparé de la côte par deux ou trois pièces de terre, une sorte de butte que dépassaient çà et là quelques pointes de roches. La disposition symétrique de ces blocs ne me laissait aucun doute sur leur destination; il était aisé d'y reconnaître une double allée couverte.

M. Th. Grisolles, propriétaire des métairies dont dépendait le champ en question, m'accorda très aimablement l'autorisation d'y pratiquer des fouilles, et je suis heureux de lui en témoigner ici ma vive gratitude.

Ce monument élevé sur un plan bizarre, sans doute modifié à plusieurs reprises, forme une sorte de galerie brisée

au centre et flanquée de trois caveaux rectangulaires, deux à l'ouest et un à l'est. Un plan peut seul en donner une idée.

Nous avons déblayé d'abord la cella du sud-est, qu'une large table recouvrait en partie ; sa longueur totale est de 3 m. 10 c., elle a 1 m. 10 de large vers le sud et 95 c. seulement sous la table ; elle est formée par six montants.

Après avoir enlevé une assez forte couche de terre végétale mêlée de pierres, nous avons rencontré un terreau compact et de couleur rougeâtre, puis au-dessous, une épaisseur de 7 à 10 c. d'argile jaune pâle, extrêmement dure et battue comme l'aire de nos fermes bretonnes. Cette couche, qui s'étendait partout à l'intérieur du monument, diffère tout à fait du sol naturel sur lequel elle a été appliquée.

Les objets dont l'énumération suit, étaient posés sur cette argile mais sans y adhérer, et se trouvaient empâtés dans le terreau rouge de la seconde couche.

La première partie de la galerie contenait :

1° Un vase en forme de boulet de canon tronqué vers le sommet ; la pâte en est grossière mais extrêmement dure, ce qui est assez rare dans les poteries de dolmens. Nous avons eu la preuve de la solidité de cette poterie, car elle a résisté au coup de pioche qui l'a fait sortir de son alvéole.

2° Une flèche à tranchant transversal, en silex jaune et d'un très beau travail.

3° Un vase en forme de cône tronqué, à fond plat avec un petit rebord à la base, terre rouge. (Brisé.)

4° Une scie en silex translucide ; lame mince et finement dentelée de petites échancrures arrondies et bien régulières.

5° Très petit vase à fond plat, en forme de gobelet, il est bien intact et façonné grossièrement dans une terre rougeâtre pleine de fragments de quartz.

6° Grand vase à fond bombé, en forme de demi-sphère.

7° Autre vase du même type, mais plus petit, en terre luisante.

Ces deux vases étaient dans la partie recouverte par la table et adossés au montant de l'ouest ; auprès se trouvait un couteau en silex.

8° Vis-à-vis, un autre vase en terre noire très fine ; les bords sont minces et légèrement retournés en bourrelet.

9° Un énorme vase se trouvait un peu en avant de la table du côté sud. Il est muni d'un oreillon de 3 cent. de long, percé d'un trou horizontal. On passait une cordelette par ce trou pour servir à porter le vase. La terre qui a servi à le faire, est noire en dedans et grise à la surface. Ce vase est le plus grand que nous ayons vu dans les dolmens de la Basse-Loire.

Enfin, dans l'étroit couloir protégé par la table, se trouvait en outre une autre petite pièce d'un intérêt tout particulier : c'est un grattoir double en silex violet foncé, admirablement taillé et long de 4 c. Cet objet, qui appartient sans conteste à un des types les plus caractérisés des silex de l'époque du renne, est singulièrement dépaycé dans notre dolmen. La substance siliceuse dont il est formé est toute différente de celle qui a été employée pour les autres outils qui l'accompagnent.

La crypte du nord-ouest, adossée à l'extrémité de la galerie, est recouverte par une grande pierre plate ; ses dimensions intérieures sont 1 m. 70 sur 1 m. 47.

J'y ai trouvé une hache en silex violacé, très usée au tranchant, des fragments de plusieurs vases, et parmi une sorte de coupe ou de couvercle dont les bords sont brusquement relevés de façon à dessiner un angle à vive arête.

La crypte de l'ouest, parallèle au centre de l'allée, m'a donné un petit vase en forme de calotte, haut de 7 c. et large de 8 ; des poteries brisées, dont l'une est ornée d'un oreillon percé d'un trou. — Une hache-marteau très allongée et percée d'un trou cylindrique pour recevoir un manche ;

elle est en roche dioritique altérée et brisée par le milieu (partie du tranchant).

Le centre du monument contenait un grand nombre d'autres poteries incomplètes. Un petit vase à bords retournés, très uni, très fin de pâte. — Un grand vase de forme hémisphérique, en terre cassante inégalement durcie au feu. — Un pot en terre rouge, très épais de bords et grossièrement façonné en forme de cône tronqué. — Des fragments d'un grand vase avec oreillon pointu sur le côté; bords droits, terre micacée, peu cuite. — Un petit vase en terre luisante avec un oreillon très mince près du bord. — Un vase en forme d'écuelle, avec un trou rond de 41 mm de diamètre, au-dessous du bord. — Fragment de vase en terre grisâtre, très luisante et striée de petites rayures creusées horizontalement. — Fragment d'un vase en forme de tulipe; terre rouge et noire.

Parmi les silex provenant de cette sépulture, nous indiquerons 3 lames bien tranchantes, longues de 7 à 10^e; 4 flèches à tranchant transversal, 2 scies et un couteau en grès siliceux, à lame triangulaire, trouvé vers le fond de la galerie par notre excellent ami et collègue M. Xavier de la Touche, qui nous avait activement aidé dans la dernière partie de nos fouilles.

On peut juger par l'inventaire qui précède de la richesse de cette allée couverte, qui ne contenait pas moins de 18 poteries, de 16 outils et armes en silex et de deux haches taillées et polies.

Point d'ossements; nous les aurions sûrement rencontrés dans cette terre rougeâtre qui empâtait les vases et les silex; partout des charbons et des cendres. Il est probable que l'incinération a été le mode employé pour les sépultures de cette galerie. Juillet 1883.

△ Menhir de la Source.

Un menhir piqué au-dessus de la falaise, à peu de dis-

tance au nord du chemin qui conduit à la source, a été détruit il y a une vingtaine d'années.

De ce point, nous nous dirigerons à l'est pour visiter les mégalithes de Saint-Michel, et passant ensuite au sud par la Souchais, nous reprendrons la direction de l'ouest.

△ ? Près d'une ferme située entre les maisons de Gohaud et la route de Saint-Michel, on voit une pierre couchée de 1 m. 60 c. de long sur 65 c. de large et 35 c. d'épaisseur ; elle est en grès.

△ Menhir de la Combe.

Avant d'arriver devant le village du Boivre, la route de Saint-Brevin passe devant un grand menhir triangulaire que nous avons décrit à l'article consacré à cette commune. En remontant à quelques cents mètres à l'est de ce mégalithe, sur la limite de Saint-Michel et de Saint-Brévin, j'ai trouvé un grand menhir abattu dans une pièce désignée au cadastre sous le nom de *pièce de la Combe*, et située au midi du moulin à vent qui domine la butte. Il est en grès et sa longueur est de 3 m. 07 ; il mesure environ 80 c. d'épaisseur moyenne, mais il se rétrécit vers le haut.

△ Au-dessus de celui-ci, à deux ou trois champs de là dans la direction du nord, autre menhir couché de 3 m. 35 de long, sur 1 m. 10 de large et 80 c. d'épaisseur ; il est en grès et également de forme pointue.

△ Menhir de la Souchais.

Un magnifique bloc de quartz blanc est piqué debout sur le bord de l'avenue qui conduit à la Souchais (côté sud) ; sa hauteur est de 1 m. 65, sa largeur de 1 m. 10, et il mesure environ 55 c. d'épaisseur. Sa forme est très irrégulière ; il m'a semblé orienté sud-nord. Pour le trouver, le plus simple est de quitter la route de Saint-Michel au village des Gatineaux et de se diriger à l'est, en traversant un petit vallon, vers les futaies de la Souchais.

Le long du chemin qui part de la route, en face des Gatineaux, j'ai vu une pierre debout, sur le bord du champ ;

elle est en quartz blanc et mesure un peu moins de 1 m. de haut sur 92 c. de large.

□ D Dolmen de la Morinière, section H, n° 376.

Du village des Gatineaux, en rejoignant à l'ouest la route de la Plaine, on arrive à un point assez élevé, près de la Morinière ; là, dans une sorte de lande coupée par la route, existait un dolmen en quartz blanc dont la table est maintenant enfouie sous terre de façon à laisser libre passage à la charrue. Cette table mesurait 2 m. sur 2 m., elle était un peu soulevée de terre d'un côté. M. Verger qui l'a décrite dans ses notes sur ces communes, lui donne près d'un mètre de hauteur.

□ D Dolmen du Patureau.

Dans le champ voisin (champ du Patureau), également à l'est et au bord de la route, le même auteur signale « un joli dolmen de quartz blanc et brillant, sur une élévation au milieu du champ. La table repose sur d'autres pierres couchées à plat les unes sur les autres. L'ouverture au midi est fermée par une pierre de la même nature que celles du dolmen ; l'autre ouverture au nord est dégagée. Sa hauteur est d'environ un mètre ; sa largeur est irrégulière à cause de l'inégalité de ses supports ; elle a un peu plus d'un mètre. Tout autour de ce monument, remarquable par ses petites proportions et par la belle qualité de ses pierres, sont d'autres blocs de quartz irréguliers et qui formaient probablement un cercle. » Je suis arrivé quelques années trop tard pour voir ce dolmen. Le fermier m'a montré la butte où il était placé ; la route a depuis plusieurs années dévoré ces belles roches blanches.

15 △ Dans nos excursions en Saint-Michel, nous avons recueilli une quinzaine de haches en pierre polie, trouvées sur le territoire de cette commune.

N° 1 hache en diorite, 13 c. — La Rousselerie.

N° 2 hache en silex jaune, 9 c. — Même provenance.

N° 3 hache en diorite, 10 c. — Les Gatineaux.

N° 4 hache en aphanite, d'un gris bleuté, 12 c.

N° 5 hache en diorite, très épaisse, 12 c. — Le Rédois.

N°s 6 à 15. Dix haches en diorite, longues de 8 à 12 c.

SAINTE-PAZANNE

□ Dolmen de Port-Faisant.

A trois quarts de lieue de Sainte-Pazanne, la route de Sainte-Lumine oblique vers l'est et franchit la petite rivière du Tenu. Sur le côté nord de la route, un peu avant d'arriver au pont, on trouve les ruines d'une allée couverte connue sous le nom de dolmen de Port-Faisan.

Le fond de la galerie, formé par un large montant, et le premier support de la rangée du sud sont debout ; leur hauteur est de 1 m. 35. La grande table qui recouvrait cette crypte est appuyée de biais sur la paroi du fond ; sa longueur est de 2 m. 75 et sa largeur de 2 m. 30. Une autre table abattue dans le prolongement de la première présente à peu près les mêmes dimensions. Cinq blocs jetés hors de place servaient à compléter cette galerie dont les splendides matériaux nous font regretter la destruction.

Il existe au sujet de ce dolmen une légende toute récente et qu'il ne serait pas bon, je crois, de laisser s'accréditer ; en voici l'origine : Il y a une trentaine d'années, un bon antiquaire du comté nantais signalait sur la table du dolmen de Port-Faisan « une figure monstrueuse taillée en relief et fort connue dans le pays sous le nom de la *bête* de Port-Faisan. Je crois, écrivait-il, avoir été le premier à signaler cette figure à l'attention des savants. »

Les savants auxquels on signalait un bonhomme taillé en relief sur une pierre de dolmen s'émurent à juste titre ; la Société des Antiquaires inséra une notice sur la figure sculptée du Port-Faisan dans le tome VIII de sa seconde série. L'affaire n'était pas oubliée, lorsqu'en 1875, le grand

congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences amena à Nantes des archéologues de tous les pays. Une excursion fut dirigée vers Port-Faisan, chacun s'efforça de retrouver dans les fissures de la pierre une apparence de tête quelconque ; mais les avis furent très partagés et les conclusions du rapport extrêmement nuageuses. Cela se conçoit, il n'y a en réalité aucune figure de bête ni d'homme sur la table du Port-Faisan ; la surface du grès est légèrement mamelonée et forme des enroulements à peu près semblables aux contours de certains nuages ; c'est, je pense, ce relief accidentel qui avait jadis induit en erreur notre vénérable antiquaire.

Vis-à-vis, de l'autre côté du Tenu, existait un autre dolmen (commune de Saint-Mars-de-Coutais).

△ Menhir de la Briancière.

Le village de la Briancière est tout à l'extrémité de la commune de Sainte-Pazanne, à 7 kilomètres du bourg sur la route de Fresnay. Voici les renseignements que M. Camille de la Brosse fils a bien voulu me transmettre sur les mégalithes de la Briancière : « Dans un petit chemin de traverse conduisant de ce village à une route neuve qui va de Fresnay à Saint-Hilaire, à 200 mètres environ des maisons de la Briancière et au milieu même du chemin, se trouve la *Pierre de la Briancière*. Elle est couchée et mesure 1 m. 75 de longueur, 85 c. dans sa plus grande largeur et 30 c. d'épaisseur ; elle est en grès. — A 200 mètres plus loin, une autre pierre est debout et sort de terre de 55 c. ; les paysans prétendent qu'elle est enfoncée en terre de plus d'un mètre. Enfin, dans un taillis qui borde ce chemin, se trouve une troisième pierre presque semblable comme forme et dimensions à la seconde. Les anciens du pays racontent que sous ces pierres sont cachées des *bourses* d'argent. Octobre 1884. »

□ Près du château d'Ardenne, dans les bois à l'est de l'avenue, se trouve une enceinte de terre de forme ellip-

tique et d'une disposition très particulière; elle est formée de plusieurs vallums et talus concentriques. La motte qui occupe le centre est plate et sans talus sur le bord.

△ 4. Quatre haches en pierre polie, trouvées au nord de Sainte-Pazanne, nous ont été remises par le fermier de la métairie du Bignon : 1^o hache en aphanite, longue de 10 c. 2^o Hache en eurite, longueur 15 c. 5. 3^o Hache en petro-silex, longueur 12 c. 4^o Hache en roche schisteuse, micacée, d'un vert bleuâtre, longueur 12 c.

SAINT-PÈRE-EN-RETZ.

Une des curiosités archéologiques de ce canton est l'ancien fleuve de Boivre, maintenant à sec et dont la vallée aride et nue a l'aspect désolé d'une immense ruine. Au pied de ces côteaux, dans ce large lit que sillonnaient jadis les navires remontant vers Saint-Père, quelques troupeaux de moutons et des bandes d'oies se disputent tristement un maigre pâturage.

Mais ce fleuve tari a ses titres bien en règle; vers 1049, c'est le *fluvius Bibere*, au XII^e siècle, la Boivre, *Boiru*, puis la Bouèvre et le Boivre. Peu à peu, en perdant ses eaux, il a perdu jusqu'à son nom; les paysans l'appellent aujourd'hui l'Etier, et si faible est son cours qu'il n'est plus même nommé sur nos cartes modernes. De son antique splendeur il lui reste un port situé sur la rive gauche et qui n'est plus maintenant qu'un hameau. (On m'a assuré qu'il y existait des boucles en fer pour amarrer les navires.) D'anciens titres mentionnent aussi un droit d'ancrage pour la seigneurie de la Rodière, située à 2 kil. du bourg; enfin, dans le fond de ses vases, on retrouve de temps à autre de vieilles carènes, des ancres et des débris de cargaisons enfouies depuis bien des siècles.

Toutefois, je pense que ce vieux Boivre n'a jamais été

un fleuve bien sérieux ; c'était plutôt une sorte de fiord recevant les eaux de la mer et lui en donnant fort peu ; ce qui me le fait croire, c'est que maintenant l'entrée en est coupée par la chaîne des dunes de Saint-Brevin et que si le Boivre avait été un fleuve digne de ce nom il eût repoussé cette digue, ou bien ses eaux grossies eussent formé un immense lac. Mais non, la séparation s'est faite, et il est facile de voir que l'onde amère entraînait pour beaucoup dans son ancienne grandeur ; l'apport qui lui vient de tous ses affluents remplit à peine un tuyau de maçonnerie servant d'écluse aux basses marées.

Au reste, les constructeurs de mégalithes, qui choisissaient toujours avec une prédilection marquée le bord de l'Océan, ne s'y sont point trompés ; ils ont reconnu le vieux Neptune dans les eaux de cette vallée et sur ses rives ils ont dressé de nombreux monuments.

En commençant par la partie de l'ouest, nous trouvons : sur une butte, en face des maisons de la Noue, un gros bloc de grès, long de 2 m. 45, large de 1 m. 20 et épais de 60 c. ; tout autour nous avons recueilli de nombreux silex travaillés, couteaux, grattoirs, etc. La butte que couronne cette pierre devait former autrefois une petite île. Vis-à-vis, de l'autre côté du Boivre, existait un menhir qui a été brisé depuis peu.

□ Allée couverte du Port.

En remontant de là dans la direction de l'est, on trouve à la métairie du Port les ruines d'une allée couverte. Sept ou huit pierres plantées debout forment le fond et l'un des côtés d'une galerie dont la paroi occidentale a été détruite depuis peu pour construire un hangar. (G. de Lisle.) Près de la ferme du Port on a découvert quatre haches en pierre polie qui m'ont été cédées par le fermier.

△ Menhir du Port.

Des maisons du Port un chemin conduit à la route de Saint-Père-en-Retz. Dans un champ qui borde ce chemin,

du côté de l'est, j'ai vu un assez beau menhir arrondi au sommet et dont la hauteur au-dessus de terre est de 2 m. 57 ; il mesure 1 m. 40 de large et 30 c. d'épaisseur. Il est un peu incliné vers le midi ; une sorte de cavité en forme de bénitier est creusée sur la paroi de l'est. Ce trou est dû à un phénomène géologique assez fréquent sur les grès de cette nature, mais il est à remarquer que les autres menhirs que nous allons rencontrer sur la même ligne ont aussi une cavité semblable.

Entre le Port et la Riaudais, dans un fouillis de broussailles au bord du sentier qui relie ces deux hameaux, j'ai vu une large pierre de grès, très régulière de forme et appuyée à l'est contre un support vertical ; une trentaine de blocs sont agglomérés dans le prolongement de ces deux pierres. La table mesure 2 m. 65 sur 1 m. 35 et 67 c. d'épaisseur ; le montant : 1 m. sur 94 c. et 35 c. Grès.

Menhirs de la Riveraie.

La Riveraie ou Livraie est un long village situé à 5 kilomètres à l'ouest de Saint-Père-en-Retz et traversé par une route neuve qui coupe la vallée du Boivre.

△ Dans un clos de vigne, à quelques cents mètres à l'ouest des dernières maisons de la Riveraie (les plus rapprochées de la Vallée), on trouve un menhir de 2 m. 80 c. de haut sur 1 m. 85 et 60 c. d'épaisseur.

Il est plat, très uni à la surface et de forme anguleuse ; vers le sommet on aperçoit une cavité irrégulière.

△ A peu de distance de là, en se rapprochant du village, j'ai vu dans un pré un autre menhir du même genre ; il est haut de 3 mètres et large de 2 m. 50 ; son épaisseur est d'environ 80 c. Le profil de ce bloc de grès est mouvémenté d'une façon bizarre et sur une de ses faces on voit un creux circulaire de 12 c. de diamètre.

Ces deux menhirs sont orientés sud-nord.

Dans le prolongement de la ligne donnée par les deux menhirs de la Riveraie il en existait un troisième, abattu

depuis longtemps, et que l'on a brisé ces dernières années; on m'a montré la place qu'il occupait à l'ouest du premier menhir indiqué ci-dessus.

Au village même de la Riveraie ⁽¹⁾, on trouve beaucoup de blocs de grès à demi enfouis sous terre; un de ces blocs couché près de la route, le long d'un hangar, mesure 3 m. 10 sur 1 m. 20 et 60 c.

Il est probable que les peulvens de la Riveraie ont formé jadis un alignement.

△ Menhir de la Paragère.

A 2 kilomètres au nord-est du bourg de Saint-Père-en-Retz se trouve, près de la Paragère, une pierre que M. Orioux a ainsi décrite parmi les menhirs de Saint-Père-en-Retz: ⁽²⁾ « A la Paragère, une pierre qui était couchée sur le bord du chemin a été relevée et plantée debout à 200 mètres de sa première place; sa hauteur est de 3 m. 75, sa largeur de 2 m. 30 et son épaisseur de 0 m. 55. » L'érection de ce mégalithe remontant seulement à quelques années, je crois qu'il faut le ponctuer d'un point de doute.

△ Menhir des Landreaux.

Le village des Landreaux est à 3 kilomètres au nord de Saint-Père-en-Retz; une petite route neuve part du village et remonte dans la direction de Saint-Brevin. A 3 ou 400 mètres du village, en prenant un peu à droite de cette route, nous avons vu un menhir de granit dont la longueur est de 4 m. 20, la largeur de 1 m. 70 et l'épaisseur de 75 c. Il a été abattu récemment, lorsque l'on a défait le fossé dans lequel il était encastré (août 1883).

Cromlech de la Rochelaie.

La ferme de la Rochelaie dépend de la terre de la Verrie

⁽¹⁾ Voir la notice de M. l'abbé Dominique, insérée dans le Bulletin de notre Société, 1880.

⁽²⁾ Société Académique de Nantes, 1864, p. 406.

près Corsept et est à plus d'une lieue et demie au nord du bourg de Saint-Père-en-Retz. Un peu à l'ouest des maisons, j'ai vu, sur la pente d'un coteau, une série de blocs de granit déjà signalée sous le nom de cromlech. Une vingtaine de pierres, les unes debout comme des montants de dolmens, les autres abattues et à demi cachées sous la butte, dessinent tant bien que mal un ovale de 13 mètres de long sur 9 de diamètre vers le centre. Le tout est encombré d'un amoncellement de pierrailles et de terre, semblable au remplissage d'un dolmen. Trois pierres debout mesurent de 1 m. à 1 m. 20 de hauteur. (6 septembre 1883.)

Tertre des Masses.

Au sud de la Rochelaie, et à un demi-kilomètre à l'ouest de Saint-Viaud, on aperçoit une butte élevée sur le sommet du coteau, tout au haut d'un grand clos de vigne. Sa hauteur est d'environ 4 mètres et elle est en partie formée par une tête de rocher. Autour se trouvent les maisons des Masses.

△ Tumulus de Saint-Père-en-Retz.

Dans le bourg même de Saint-Père-en-Retz et à très peu de distance de l'église, on voit un tumulus formant un énorme mamelon de 30 à 35 mètres de diamètre sur 4 à 5 m. d'élévation. Cette butte n'a point été fouillée ; je ne crois pas qu'elle renferme de galerie dolménique, mais on y trouverait peut-être, comme à la butte de Touvois, des traces de sépultures de l'époque galloise.

△ Un anneau celtique en or, plat et terminé par deux petits crochets pris l'un dans l'autre, a été trouvé en Saint-Père-en-Retz (sous un dolmen?). Il rappelle beaucoup la forme des colliers d'or de Plouharnel. — Musée Archéologique de Nantes.

17 △ Sur différents points de cette commune, nous avons recueilli des haches en pierre trouvées par des cultivateurs.

1^{re} Une hachette en *jadéite* verte, transparente et d'une

beauté remarquable; elle est parfaitement intacte et d'un très beau poli. Longueur 63^{mm}. Provenance: la Souinaie.

2° Hache en diorite; longueur 9 c. 5. — P^{ce}: le Grand-Rouaut.

3° Hache en roche indéterminée, d'un vert sombre; longueur 12 c. 5. — P^{ce}: la Coquillère.

4° Hache en diorite, longue de 20 c. — Les Quatre-Vents.

5° Petite hache en serpentine, d'un vert foncé; longueur 4 c. 3. — La Marchandière.

6° Hache en diorite; longueur 11 c. — Le Port.

7° Hache en diorite, bords carrés; longueur 15 c. — La Nicollière.

8° Hache en silex, brisée par le milieu. (Côté de la pointe.)

9° Hache en diorite, bords droits; longueur 14 c. — La Nicollière.

10° Hache en petro-silex, brisée. — Environs du Boivre.

11° Hache à bords carrés, en roche verte (eclogyte?) — La Riveraie.

12° Hache en diorite, longue de 11 c. — Bellevue.

13° Hache en diorite, longue de 8 c. 5. — Le bourg de Saint-Père-en-Retz.

14° à 17° 4 haches en diorite, de 10 à 15 c. — Village de la Riaudais.

(Excursions G. et P. de Lisle, 1881-85.)



Découverte de bronze du champ des Jons.

Au mois d'août 1873, Massé, fermier de la Tièdenaie, découvrit, en creusant un fossé au bord de la pièce des Jons-Bonamy, une quantité considérable d'objets en bronze enfouis sous terre dans un trou.

Une partie de ces objets fut vendue à un brocanteur et achetée par M. Parenteau, pour le Musée de Nantes. M. Blandin, propriétaire de la Tièdenaie et conseiller général de ce canton, donna généreusement au Musée le reste de ces bronzes.

Le caractère le plus remarquable de cette trouvaille est la rencontre simultanée de quatre haches de types différents : hache plate, hache à talon, hache à ailerons et hache à douille. Il est à noter aussi que les haches plates, d'un type assez primitif, sont mêlées à des épées de la forme la plus perfectionnée. — Voici l'énumération de ces bronzes :

5 poignées d'épées ⁽¹⁾ (brisées) et 35 fragments de lames à nervure ronde entre deux filets.

3 fragments de poignards ; 2 pointes de lance (brisées).

1 hache plate, très rugueuse d'un côté ; 1 hache plate munie de deux apophyses latérales ; tête droite.

1 hache à talon entière et deux fragments.

6 haches à ailerons et 7 fragments.

1 hache à douille, avec 3 filets en relief ; 3 haches à douille, unies ; 10 fragments.

2 bracelets cylindriques et 7 fragments.

1 grattoir percé (extrêmement usé). 1 fragment de novace.

22 fragments de culots de bronze.

Une cinquantaine de morceaux de haches, épées, etc.

Tous ces objets ont une très forte patine verte.

Période gallo-romaine.

Les travaux exécutés pour la construction de la nouvelle église ont mis à jour un certain nombre de sarcophages en calcaire coquiller. J'en ai vu plusieurs assez bien conservés ; l'un d'eux, très irrégulier de forme, avait les côtés et surtout la paroi du côté de la tête, taillés obliquement. Tout autour se trouvaient des fragments de briques à crochets.

⁽¹⁾ Voir *Epées et poignards de bronze de la Bretagne*, par V. Micault et P. de Lisle du Dreueuc. Saint-Brieuc, 1883.

M. de la Pilaye, dans une note manuscrite citée par Bizeul, indique un certain nombre d'objets gallo-romains trouvés aux environs de Saint-Père-en-Retz. Il signale également trois camps attribués à la période romaine ; voici leur description :

□ « Le premier de ces camps est sur le chemin de Pornic, à un quart de lieue au-dessus du moulin de Sion. — Il est placé sur le point le plus élevé des environs, de manière à pouvoir surveiller même l'entrée de la Loire. On prétend qu'à l'aide d'une lunette, on découvre la ville de Nantes. Ce camp est carré, sans butte prétorienne et entouré de fossés. Un reste de rempart s'élève encore à 10 pieds de hauteur. Il est situé entre le moulin et la métairie de Coët-ar-Gan.

□ « Le second camp est à Château-Gaillard, au bord des Marais. »

□ « Le troisième est à un quart de lieue plus loin, aux Riaillières, dans le taillis de Rigolet. Ce dernier, situé au midi des marais, est moins élevé que le précédent. Maintenant que les lieux ont été mis en culture, il reste à peine quelques traces de ces deux derniers, mais, en 1820, leurs fossés et remparts étaient encore presque entiers. » J'ai seulement aperçu les restes du premier de ces camps sur la butte du moulin de Sion.

SAINT-VIAUD.

A 3 kilomètres au sud-est de Paimbœuf, sur la gauche de la route qui conduit à Nantes, j'ai vu une butte rocheuse, bien dégagée entre la Loire et un ravin, et sur laquelle apparaissaient çà et là des blocs de forme allongée, ressemblant à des menhirs abattus. L'un d'eux, au pied de la butte, dans la direction du sud-est, mesure 2 m. de long sur 70 c. de large ; deux autres vers le sommet ont, l'un

2 m. 70, l'autre 2 m. 10 de longueur. Quand on construisit le moulin qui couronne ce tertre, on trouva sous terre plusieurs grandes pierres plates. — Cette butte se nomme la *Ramée*.

A une lieue au sud-est du bourg, près de l'Aubaudière, plusieurs pierres isolées dans un pré ont été signalées par MM. Chevas et Verger, qui pensent que ce sont les restes d'un monument mégalithique.

L'annuaire de la Loire-Inférieure signale en Saint-Viaud la *Pierre Cantin* et le souterrain de Saint-Vital, dans le bourg.

3 △ Trois haches en pierre polie, trouvées en Saint-Viaud, font partie de notre collection.

1° Hache à tête droite, longue de 13 c., diorite.

2° Hache en fibrolithe d'un blanc laiteux semée de grains verts ; longueur 9 c. — Village de Boismain.

3° Hache en diorite, brisée ; même provenance.

Période gallo-romaine.

[] Un sarcophage en calcaire a été trouvé près de l'église de Saint-Viaud.

Lieux dits : la Roche-Voleau, le Rocher, la Motte, Malabry.

VUE.

△ Menhir de Genonville.

Près de la Genonville, à 1 kilomètre à l'ouest du bourg, M. Verger indique un menhir placé dans un taillis ; je n'ai point ses dimensions.

Période gauloise.

[] L'interminable bourg de Vue est construit sur une île très allongée de forme et dont le point culminant était

défendu par une fortification. M. Jaquelin, notaire à Vue et propriétaire d'un vaste enclos situé au midi de l'église, fit exécuter vers 1868 de grands travaux pour l'arrangement d'un parc. En nivelant les terres dans la partie du sud, on découvrit une longue muraille en grosses pierres posées à froid et enchevêtrées de poutrelles entrecroisées comme les pièces d'une claie. Une immense quantité de longues fiches en fer furent trouvées avec ces poutrelles ; beaucoup ont été données au Musée de Nantes. Elles servaient à unir les pièces de bois qui traversaient le mur et lui donnaient une grande solidité. C'est le système des remparts gaulois décrits par César au livre 8 de ses Commentaires.

On m'a montré la place qu'occupait ce vieux mur sur une élévation qui domine les marais ; rien ne paraissait au-dessus du sol avant les fouilles. Peut-être ces retranchements gaulois subsistèrent-ils jusqu'à la fin du XVI^e siècle, époque où Mercœur fit raser les fortifications de Vue.

Période gallo-romaine.

J'ai vu, en 1883, chez M. Jaquelin, deux amphores brisées que l'on venait de découvrir sur une butte au sud du bourg, de l'autre côté du premier étier qui sépare le bourg. Ces vases et quelques autres débris de poteries gallo-romaines étaient enfouis sous terre à une profondeur de 30 c.

Lieux dits : la Rochette, la Fosse des Prés, le Pas, la Barre, Malalou.

P. DE LISLE DU DRENEUC.

DE L'ANTIQUITÉ

DE LA

CONNAISSANCE DU FER

Il est généralement admis qu'à l'origine les hommes n'ont eu à leur disposition, pour les usages de la vie, que des instruments de pierre, dont les formes et les façons se sont modifiées et perfectionnées avec le développement intellectuel qu'ils acquéraient ; qu'ils ont ainsi passé par une période que l'on a appelée « *celle de la pierre* », par opposition à une autre période qui, généralement aussi, lui aurait succédé, et dans laquelle ils ont pu substituer à la pierre un métal qui, le plus généralement, a été le *bronze*, et dont cette seconde période a reçu le nom.

Ce ne serait qu'après avoir passé par ces deux étapes qu'ils seraient arrivés à la période dite « du fer », laquelle correspondrait à l'origine des temps historiques.

Il y aura probablement toujours impossibilité d'établir une chronologie de ces âges, et on peut même douter qu'ils aient été, absolument et partout, ainsi successifs. Qu'ils soient certainement d'une date plus ancienne que les vieilles civilisations de l'Asie ; qu'ils n'en soient pas, au contraire, synchroniques, comme de nos jours, nous pouvons constater le même fait pour tant de parties du nouveau monde, et même encore sur quelques points de l'ancien, cela est probable.

Tout, dans le domaine des sciences modernes, impose l'idée que l'homme est venu longtemps après l'accomplissement des

temps géologiques, mais, cependant, sans qu'il soit nécessaire d'admettre, pour la durée de son existence, des nombres d'années excessives et sans limites.

Déjà, l'on met en doute l'extrême antiquité des choses préhistoriques, telles que les habitations lacustres de la Suisse, dont l'ensemble offre l'idée la plus complète que nous puissions nous faire des deux périodes de la pierre et du bronze.

Qu'il y ait eu un moment où les premiers hommes ont ignoré complètement les métaux, on peut admettre ce fait.

Il n'en est pas de même en ce qui concerne *l'ordre* dans lequel on veut qu'ils les ont connus, et que l'on confond trop avec *l'usage* qu'ils en ont fait.

En effet, les métaux nobles, ainsi que le cuivre, se trouvent à l'état natif et peuvent être utilisés tels quels. — La plupart des autres ne se trouvent qu'à l'état d'oxydes, et le *bronze*, comme on sait, est un produit d'art, *alliage de cuivre et d'étain*.

L'étain n'existe qu'à l'état d'oxyde et dans un seul minéral, d'aspect absolument pierreux, dépourvu de tout caractère extérieur pouvant révéler un métal, et on peut être justement étonné de la sagacité qui en a fait découvrir la nature. Ses gisements sont en outre plus rares que ceux des autres métaux.

Le fer ne se trouve pas à l'état natif, sauf dans certaines météorites que l'on dit avoir été rencontrées en masses importantes dans le centre de l'Afrique. Ses minerais sont des oxydes variés, répandus partout à profusion. Un grand nombre ont tout à fait l'aspect métallique, quelques-uns même à bords très tranchants. Tous diffèrent absolument des matières pierreuses.

On obtient *le cuivre*, *le fer* et *l'étain* par un simple et même procédé, en soumettant leurs minerais à l'action d'un foyer de charbon qui opère ce qu'on appelle « *la réduction de l'oxyde*. »

L'étain et le cuivre coulent après la réduction. Le fer ne coule pas, il reste solide, offrant une masse rugueuse, plus ou moins celluleuse, qui a besoin d'être soumise de nouveau à l'action de feux intenses et à des martelages répétés, pour rendre le produit propre à un usage, opérations longues et pénibles qui ont dû

faire renoncer à son emploi, en présence de la plus grande facilité qu'offraient le cuivre et l'étain, pour obtenir, en les mélangeant, et immédiatement, par une simple fusion et un moulage, un instrument *fini*.

On peut donc croire, raisonnablement, qu'à l'origine, tous les métaux usuels ont été connus en même temps, et que la difficulté de travailler le fer, sans parler de sa facilité à la destruction par l'oxydation, est la seule cause qui en a retardé l'emploi, jusqu'au moment où la nécessité d'un métal plus résistant et plus dur que le bronze s'est fait sentir.

Tous les peuples qui ont fait usage du fer ont-ils nécessairement passé, avant d'y arriver, par l'âge du *bronze*? Les archéologues ne sont pas tous d'accord à ce sujet; ainsi, dans la séance de la Société d'Anthropologie de Paris, du 20 mars 1884, l'un des membres les plus autorisés s'exprime ainsi : « On sait que de
« temps immémorial beaucoup de peuplades nègres ont possédé
« l'industrie *du fer*, tandis qu'ils n'ont jamais possédé et ne
« possèdent même pas encore l'industrie *du bronze*, ce qui devrait
« empêcher certains archéologues de trop généraliser que, partout,
« les peuples sont passés par l'âge *du bronze*, avant d'arriver à
« l'âge *du fer*. »

Si nous abordons l'histoire proprement dite, nous voyons que c'est en Egypte et dans l'Asie occidentale que les premiers faits se sont dessinés.

Dans les ruines du palais de *Korsabad*, on a trouvé plus de cent soixante tonnes de fer en instruments de toute espèce; on peut supposer que les fameux aciers de Damas sont un legs de l'industrie assyrienne. — Dans les fouilles de Ninive et de Babylone, on a trouvé de nombreux objets où le fer est emprisonné dans une gaine de bronze et n'a subi aucune altération, si bien qu'on a pu lui faire subir le poli. — Ce fait ne prouve-t-il pas que son altération par l'oxydation était bien connue?

Mais les anciens Egyptiens l'ont-ils connu? — En ont-ils fait usage, par exemple, pour leurs sculptures dans des matières

aussi dures que le granit et le basalte, qu'ils ont exécutées en si grand nombre et dans des proportions si colossales ?

Les avis étaient restés partagés jusqu'ici, sans qu'il fût matériellement possible de se prononcer d'une manière précise.

Parmi les plus autorisés, *Mariette* affirmait qu'il n'avait pas été connu dans l'ancienne Egypte, et, à l'exposition de 1878, il avait réuni une collection d'outils en bronze qu'il admettait comme les seuls ayant été employés.

La question restait cependant toujours pendante et ne cessait d'être agitée, tant à la Société d'Anthropologie de Paris qu'à celle de Londres. — A cette dernière, par un curieux hasard, on venait de se prononcer pour la taille des pierres dures par l'emploi unique d'outils à pointes en diamants, à l'exclusion de toute intervention d'un métal et même du silex ; quant à la Société de Paris, à la date du 13 novembre 1883, M. Maspéro, assistant à la séance, vint annoncer avoir trouvé, dans les fouilles qu'il opère depuis trois ans, *des douilles en fer d'outils, la soie d'un ciseau brisée, encore engagée dans un ciment*, dans une pyramide de la cinquième ou sixième dynastie et dans une autre de la dix-septième.

Dans la discussion qui suivit, M. Maspéro dit qu'il n'a jamais rencontré de *silex* taillé ou non, dans toutes ses recherches, dans les tombeaux, parmi les objets oubliés, rejetés ou perdus par les ouvriers. — Si le silex avait été employé, on devrait en retrouver des débris en masses considérables, avait déjà fait observer M. de Mortillet. — Mais il a rencontré des fils à plomb, des maillets, des godets à couleurs, quantité de manches en bois et en os, *la lame n'y étant jamais*. Le bronze, dit-il, étant commun, et le fer, au contraire, *rare et cher*, c'était une raison suffisante de ne rien laisser perdre.

A la suite de cette discussion et à l'unanimité des membres réunis, la question de la connaissance du fer et de son usage en Egypte, à une époque reculée, a été résolue et admise affirmativement.

Enfin, dans la séance du 7 février 1884, l'un des membres les plus distingués de cette Société, M. O. Bauregard, a lu, sur cette importante question, un travail d'ensemble remarquable par la méthode d'exposition et l'érudition qu'il révèle chez son auteur. — Il m'a vivement intéressé, et j'ai pensé à en faire une analyse, espérant, en cela, être agréable à ceux de nos collègues que cette question peut aussi intéresser et qui n'auraient pas eu occasion de le lire.

Champollion, dans sa grammaire imprimée en 1836 (quatre ans après sa mort), avait affirmé que le fer avait été connu dans l'ancienne Egypte et qu'il était désigné sous le nom de *Ba* ou *Baa*.

Wilkinson l'affirmait aussi dans son ouvrage, en 1837.

Deux témoignages matériels et absolus sont venus, depuis, confirmer ces deux affirmations.

Le premier, en date du 26 mai 1837, relève d'un monument antérieur de trois ou quatre siècles à la sépulture du roi *Ounas*, dont il va être parlé plus loin.

Il a été trouvé dans la pyramide de *Giseh*, et découvert par *M. Hill*, dans les joints de la maçonnerie. — Conservé au *British museum* à Londres et analysé en 1874, il a été reconnu pour être du *fer* et non de *l'acier*.

Le second vient d'être découvert par *M. Maspéro*, dans la pyramide du roi *Ounas*, neuvième et dernier roi de la cinquième dynastie. Il consiste dans des *viroles de fer*, sertissant des manches d'outils, trouvées dans une pièce basse encombrée d'éclats de pierres.

Les textes des inscriptions de cette pyramide sont, d'après *M. Maspéro*, de trois sortes : « *Ritualistiques, prières et formules magiques.* » Analysés dans leurs détails, ils fournissent des arguments pour établir : 1° L'usage industriel du fer en Egypte, à une des époques primitives de son histoire. — 2° Il ouvre des jours inconnus sur les pratiques commerciales des Egyptiens à cette époque. — 3° Il fait connaître l'intervention du fer dans les rites et cérémonies du premier Empire, en démontrant qu'il

n'y jouait pas un rôle maudit, comme l'avaient prétendu certains Egyptologues.

Le texte « *Fer du midi et fer du nord, deux briquettes,* » indique que c'est en lingots de petites dimensions que l'Egypte recevait des contrées qui l'approvisionnaient, le fer de sa consommation courante. — Dans ces conditions de formes, c'était là, pour les Egyptiens, le fer à l'état brut.

Pour l'assouplir à leurs usages, les Egyptiens durent le travailler; par conséquent, les douilles de fer trouvées, sertissant des outils, prouvent l'existence d'artisans forgerons de l'Egypte pharaonique.

Les annales commerciales de l'Egypte semblent aussi devoir profiter des révélations sorties de la tombe du roi *Ounas*. — En effet, il est acquis que le fer en Egypte n'est pas indigène. — Il ne peut donc s'y trouver qu'importé. — Jusqu'ici, c'était un axiome historique que l'Egypte des Pharaons ne s'est ouverte au commerce international qu'à l'époque du premier Psammetik (roi de la 26^e dynastie). Or, le roi *Ounas* date de 3500 ans avant lui. Ce fait prouve que les relations commerciales étaient déjà établies, et les inscriptions de sa tombe permettent de spécifier quels furent les peuples avec lesquels l'ancienne Egypte paraît avoir, dès lors, directement trafiqué.

Le fer présenté en offrande est en effet de deux provenances :

Fer du Midi et Fer du Nord.

D'où peut venir, à Memphis, le fer du midi?

D'où peut y venir le fer du nord?

D'après l'auteur, le premier ne peut venir que de l'Ethiopie, le second, de Syrie ou venant par la Syrie.

En effet, pour l'Ethiopie, il n'y a pas à en douter, cette contrée étant riche de tous les métaux. — Aujourd'hui encore, le fer qu'elle produit suffit à sa consommation, et *Bakoui*, géographe arabe du XV^e siècle, parle du renom qu'avaient encore de son temps les fers de lance, fabriqués dans une province méridionale de l'Ethiopie, alors nommée *Samhar*.

Pour la Syrie, la preuve est à faire, et voici comment on le peut.

La Syrie possède des minerais de fer, quoique moins que l'Éthiopie. — Les fers et aciers de Damas sont renommés.

De petits monuments en cônes et cylindres témoignent que de bonne heure la Syrie a été en relation avec l'ancienne *Chaldée*, qui, par des témoignages matériels, a dû être, dans l'antiquité, très riche en minerais de fer, « *Hématite* » principalement ; ainsi qu'en d'autres substances minérales. — Sur *cent cinquante* cônes provenant de la Chaldée et du pays babylonien, et qui sont au musée de la *Haye*, il y en a *cinquante-deux* qui sont en « *hématite*. » — L'Hercule assyrien porte le titre de *roi du Fer, seigneur de Fer* (F. Lenormant). — On est donc autorisé à conclure que les contrées qui relèvent du bassin inférieur de l'Euphrate possédaient en abondance des substances ferrugineuses.

Plus de deux mille ans avant notre ère, le Chaldéen Abraham vint se fixer en Syrie et trafiquer avec l'Égypte. — L'observation suivante de M. de Rougé doit être ici notée : « Les peuples les « plus familiers avec l'Égypte reconnaissaient un lien de parenté « entre les races égyptiennes et plusieurs de leurs voisins, parmi « lesquels *Canaan* (Syrie) était reconnu comme frère de Mis-
« traïm (Égypte). »

L'histoire lapidaire de l'Égypte du nouvel empire vient confirmer les idées sommaires qui précèdent. Cette histoire, en effet, affirme l'existence du fer en Syrie et en Assyrie, pour une époque antérieure de 1500 ans à notre ère. (Annales de Toutmès, 111.)

Ici l'auteur entre dans de longs développements sur les textes, l'énumération des divers objets, armures, ustensiles en fer. — Il rappelle l'opinion de M. Oppert, qui fixe à 3540 ans avant J.-C. la construction de la *Tour des Langues* par les Chaldéens, d'après l'inscription de Karnak. Ainsi, les annales de Toutmès font remonter la civilisation des populations comprises entre « le Tigre et les rives de la Syrie à 34 siècles de nos jours.

« Pour ces mêmes populations, avec Abraham nous atteignons 40 siècles.

« Avec la *Tour des Langues*, nous atteignons 54 siècles. »

Or, si on considère que les ingénieurs et les architectes capables d'édifier la *Tour des Langues* et les palais de Babylone ne pouvaient être que des agents d'une civilisation avancée, on pourra admettre, sans exagération, que la civilisation de l'Asie occidentale ne peut être inférieure à 65 siècles.

A ce compte, la Syrie a pu, au temps du roi *Ounas*, fournir à l'Egypte, par elle-même ou par la Chaldée, « le fer du nord » de l'inscription des offrandes.

La chronologie des rois d'Egypte de Lesueur, architecte de l'Hôtel-de-Ville de Paris, membre de l'Institut, place la date de la mort du roi *Ounas* en l'an 4505 avant notre ère ; par conséquent, le fer trouvé dans sa tombe serait vieux aujourd'hui de $4505 + 1883 = 6388$ ans.

Cette date, tout éloignée qu'elle nous paraisse, doit pourtant être encore reculée par la découverte du fer de *M. Hill*, dans la grande pyramide de *Giseh*, dénommée au jour de sa construction « *Horizon* ». — Edifiée par le second roi de la quatrième dynastie, le *Souphis* du canon de Manéthon, mort en l'année proleptique 4975, ce qui met en avance de 470 ans sur la date de la mort du roi *Ounas* et donne, au compte de Lesueur, au fer de la pyramide de *Giseh* l'âge actuel de 6858 ans.

C'est là, sinon à titre définitif, au moins comme position acquise, dans l'âge des monuments, une antiquité fort considérable, et, cependant, il semble que nous puissions reporter l'âge du fer en Egypte, bien plus profondément encore dans la vie du monde ancien.

Le livre des *Morts*, expression fondamentale et souveraine des croyances de l'Egypte, parti de son plus lointain passé, peut, comme le *Rig-Veda*, dans l'Inde, être consulté. — Ce livre, legs du gouvernement sacerdotal de l'Egypte au gouvernement révolutionnaire et militaire fondé par *Menès*, serait, d'après la chronologie de Lesueur, antérieur de cent ans à la mort de ce roi dont elle établit la date à l'année proleptique 5773, ce qui affecterait aujourd'hui, au livre des morts, un âge de $5773 + 100 + 1883$

= 7756 ans, et à tous les faits dont la constatation sortira de ce livre, une égale antiquité.

Tout en reconnaissant que divers chapitres de ce livre relèvent, comme institution canonique, d'époques pharaoniques, l'auteur conclut avec raison que les deux témoignages matériels que nous possédons permettent, sinon d'établir sur des chiffres, à la suite de Lesueur, l'antiquité du fer en Egypte, au moins de l'affirmer avec confiance par cette simple formule : *L'antiquité du fer en Egypte égale l'antiquité historique en Egypte.*

P. POIRIER.

GRAND-CHAMP ET SES ORIGINES

Quand on se livre aux recherches à travers le passé, il est presque impossible de limiter d'avance son champ d'exploration, tant les analogies ou les oppositions qui se rencontrent sur la route font naître de conjectures séduisantes. Je voulais d'abord m'enfermer dans Petit-Mars pour lui arracher un à un ses secrets, et me voici maintenant sur la rive opposée de l'Erdre, poursuivant la solution d'un autre problème archéologique. Vous savez comment j'ai été poussé de ce côté. L'abbé Perray, sondant l'étymologie du nom de Petit-Mars, croyait y voir l'abréviation du nom de *Petit-Champ-de-Mars* et inscrivait dans ses notes que les archives de la Chauvellerie lui donnaient raison. Les titres de cette antique demeure féodale ont été examinés et rien n'est venu confirmer les assertions de notre abbé ; les documents les plus anciens nous montrent que la paroisse se nommait *Mars* au XII^e et au XIII^e siècle, et que l'épithète de *Petit* n'a été ajoutée qu'au XV^e siècle, non pas pour distinguer la paroisse d'une autre qui se serait appelée Grand-Champ-de-Mars, mais pour indiquer sans doute que sa population n'avait qu'une minime importance, comme le témoigne encore aujourd'hui la petite église paroissiale du vieux bourg.

Si on interroge l'histoire et le sol de la commune nommée Grand-Champ, sur la rive droite de l'Erdre, on ne voit pas non plus qu'elle ait été opposée à une autre, comme on a opposé Grand-Auverné à Petit-Auverné. L'explication de son nom est ailleurs. D'abord il est bien certain que cette paroisse n'a jamais

été appelée *Grand-Champ-de-Mars*, bien qu'elle ait renfermé une villa portant ce nom romain. Dans le cartulaire de Redon, on ne la désigne pas autrement que par *Grandis-Campus*, que je traduis par *Grand-Camp* et non par *Grand-Champ*, pour deux raisons : d'abord, parce que l'aspect du territoire me contredirait ; ensuite, parce que je rencontre les vestiges d'une immense fortification qui justifie parfaitement mon appellation préférée. Les ondulations du terrain forment une série de vallées qui rayonnent autour du bourg, en sorte que la majeure partie du sol est accidentée. Le nord seul se présente sous l'apparence d'un immense plateau de landes, cultivées depuis peu d'années, nommé en certains cantons le *Désert*, et où les villages sont en effet très clair-semés. En examinant cette contrée aride, dépouillée de la belle végétation forestière qui fait l'ornement et la gaieté des environs, sillonnée seulement de larges chemins primitifs et de fossés sans verdure, pourvue de maigres moissons, on se croirait plutôt à l'entrée du Sahara qu'aux portes de la fertile commune de Hérie. De là l'œil se perd de tous côtés dans les profondeurs d'un horizon de plus de dix lieues. Evidemment, me disais-je, ce lieu a dû frapper l'attention des populations qui ont voulu se mettre à l'abri d'une surprise ou se préparer un champ de bataille, et c'est ce qui est arrivé, en effet.

Toutes les traces des moyens de défense imaginés par les premiers habitants de Grand-Champ n'ont pas disparu. Descendez de voiture au village de la *Grande-Haie* et interrogez n'importe quel paysan, demandez-lui où sont les *Gros-Fossés*, il saura parfaitement vous les montrer. Une femme d'une trentaine d'années que je consultai la première, retrouva promptement ses souvenirs : elle me répondit qu'elle n'allait jamais, étant enfant, conduire ses moutons sans frayeur, du côté des Gros-Fossés ; les tranchées profondes et les talus élevés frappaient si fort son imagination qu'elle croyait toujours voir surgir des fantômes de ce lieu mystérieux. Un vieillard consentit à me servir de guide, et se dirigea sans hésiter vers l'endroit que je cherchais.

La partie des retranchements de Grand-Champ la mieu

conservée figure une ligne droite qui descend du nord au sud, depuis l'étang du Haut-Fay, en Héric, jusqu'au village de Channay, en Grand-Champ; elle est parfaitement reconnaissable sur ce parcours, qui ne comprend pas moins de deux kilomètres.

Les talus n'ont plus leur hauteur primitive, ni les douves leur profondeur; tantôt ils sont presque nivelés, tantôt ils réapparaissent à demi tracés; cependant, il en subsiste encore, çà et là, de longues sections qui permettent de les rétablir, par la pensée, dans leur état primitif. En certains endroits, la profondeur atteint encore de six à huit pieds; on peut donc supposer qu'à l'origine, le fossé et son talus réunis formaient une fortification constante de quinze pieds de hauteur à franchir. Il n'en fallait pas davantage pour protéger une agglomération quelconque contre une irruption violente.

Si nous en jugeons par d'autres vestiges, ce camp retranché avait plus d'une enceinte. En se rapprochant de Channay, on rencontre une seconde ligne parallèle à la première qui en est séparée par un intervalle de 30 mètres en arrière, et, quand on arrive à Channay, le fermier, vous conduisant à 500 mètres en avant, vous en montre une troisième également parallèle, dont il ne subsiste plus qu'une section très courte. Les nécessités du partage des terres, des chemins et de la culture ont fait disparaître ailleurs ce qui subsistait de ce camp retranché, mais les noms de lieu demeurent là pour nous avertir et nous signaler l'étendue de son périmètre.

Il est indubitable que les Gros-Fossés ont été le théâtre d'une lutte; on en parle encore à Héric et à Grand-Champ et, quand on presse les habitants de questions, ils vous montrent un champ qu'ils nomment le *Cimetière des Sarrasins* ⁽¹⁾. Je me suis rendu sur ce champ avec les plus anciens du pays, j'ai fait creuser des

(1) Le prétendu cimetière est près du Champ-Couëron, sur le bord du chemin de la Pasquelais.

trous profonds en divers endroits et je n'ai pas aperçu autre chose que de la terre noire mélangée à une terre jaunâtre, sans aucuns débris humains. L'appellation du lieu restait à expliquer. Il me fut répondu que là encore s'élevait, il y a cinquante ans et plus, une enceinte circulaire en terre de 20 mètres de diamètre environ ; il est donc vraisemblable de croire que les habitants, ne comprenant pas la raison de cette enceinte, en ont fait, par induction, un cimetière. Comme le cimetière des Sarrasins est sur la ligne que devait suivre la fortification de l'ouest à l'est, nous devons croire que ce fortin de terre faisait partie du système de défense ainsi que les *châtelets* qui le touchent (¹). Le nom de *Grande-Haie*, que nous rencontrons ensuite, n'est pas non plus un indice trompeur. On sait que les premiers châteaux féodaux entourés de douves n'ont pas eu d'autre désignation ; les plus vieilles demeures féodales ne s'appellent pas autrement que la *Haie* ou le *Plessis*. Si j'avance plus loin vers l'est, c'est le Bossin, puis le lieu de la *Guerrie*, puis le *Belouard*, corruption de Boulevard. Tels sont les jalons du côté nord.

En descendant vers le sud, je trouve pour le troisième côté du quadrilatère la Douve, la Bosse, puis au sud le Tertre, le Barreau, la Bosse et le Gros-Fossé (²), dans les landes de Marigné, marquant le quatrième côté du camp retranché qui a donné son nom à la commune de Grand-Champ. Si l'on admet cette série de témoignages, on est forcé de conclure que ce retranchement n'avait pas moins d'une lieue de côté. Le fait pourra paraître surprenant, et pourtant il n'est pas sans exemple, même dans notre comté nantais. Anetz, suivant Ogée, aurait été dans le même cas que Grand-Champ. « On voit, dit-il, dans un itinéraire romain, que jadis il y eut un camp dont il ne paraît plus

(¹) Les châtelets sont une pièce de terre voisine de la route de Rennes, à l'est du Champ-Couëron.

(²) Dictionnaire de Bretagne, *Anetz*.

aucuns vestiges, à peu près dans le même endroit où est aujourd'hui la paroisse d'Auetz. » Quand nous connaîtrons mieux l'histoire de toutes nos communes, peut-être trouverons-nous d'autres similitudes.

Pour Grand-Champ, je voulais éclairer son passé en rapprochant son nom de celui de Mars, mais j'avoue que la tentative ne me semble pas devoir être féconde en résultats. Il est certain qu'un village, nommé *Marcis* et *Marcius*, a existé sur ce territoire au IX^e siècle ; j'en trouve la preuve dans le cartulaire de cette puissante abbaye de Redon qui reçut tant de donations dans notre pays ; mais ses destinées ont été si obscures, qu'on ignore aujourd'hui jusqu'à l'endroit où s'élevaient les constructions. La Coulée de *Malseu* ou *Marseu*, au nord, me semblait curieuse à fouiller, on y signalait un puits comblé, des murs ensevelis dans les taillis du Courtil ; les recherches n'ont amené que la découverte d'un mur sans aucun caractère antique. La villa étant devenue terre ecclésiastique, il est assez probable qu'elle se cache sous les noms de l'Abbaye ou du Moutier. Dans tous les cas, la mention du cartulaire atteste que Grand-Champ était une paroisse constituée avant le IX^e siècle et qu'elle était traversée au moins par un grand chemin (*), données qui s'accordent bien avec l'âge reculé que les antiquaires attribuent volontiers aux retranchements en terre.

Sont-ils un produit de l'art romain, des civilisations barbares ou de l'époque mérovingienne ? Nul n'oserait répondre d'une façon affirmative. S'il m'était permis de hasarder une opinion, j'émettrais un avis contraire à celui de M. Bizeul, qui ne voyait partout que des traces du passage des Romains. Ce vaillant chercheur de voies romaines serait un guide plus sûr, s'il avait été moins préoccupé de condenser toutes ses constatations dans le cadre étroit d'un même système. Les retranchements en terre qui

(*) *Via publica in plebe Grancampo*, 833, p. 35. *Mansus noster in vicaria Grando-Campo*, p. 165.

se trouvent fréquemment dans les landes de Bretagne (Grand-Champ excepté), n'ont pas échappé à son œil investigateur, mais pourquoi a-t-il voulu y voir une série de travaux étroitement liée au réseau des voies de communication? M. de Lisle, qui sait mieux que personne faire de l'archéologie pratique, vous dira comme moi qu'en appliquant les indications de M. Bizeul sur le terrain, on n'est pas le moins du monde tenté d'adopter ses conclusions.

Si l'on réfléchit au peu d'industrie qu'exige l'art des travaux de terre, on sera plutôt porté à croire que les nôtres ont pour auteurs les populations indigènes qui eurent à s'abriter contre les envahisseurs soit au temps de Jules César, soit plus tard, au moment des invasions bretonnes. Qu'est-ce que font encore aujourd'hui les sauvages, quand ils ont à redouter les pillards? Ils n'agissent pas autrement. Un conférencier, parlant dernièrement, à Nantes, de Madagascar, nous disait que les Hovas, campés au milieu de l'île dans des huttes de jonc, avaient la précaution d'enceindre leurs villages d'un retranchement en terre et d'établir un pont-levis qui se levait chaque soir.

On trouvera plus de lumière dans ce dernier fait que dans toutes les comparaisons auxquelles on pourra se livrer sur la nature, la direction et la forme des travaux en terre qui subsistent sur notre sol. Ceux d'Abbaretz ne ressemblent en rien à ceux de Grand-Champ, ils ont tout à fait l'aspect de carrières ouvertes pour la recherche du minerai. Ceux de Saint-Mars-la-Jaille, qu'on veut rattacher à une grande ligne qui s'étendait de l'est à l'ouest, ne sont qu'un simple épaulement sans importance établi sur le bord de l'Erdre, près d'un gué, pour en protéger le passage. Je les ai visités et j'avoue qu'il m'est impossible d'expliquer comment on a pu les rattacher à un système de défense combiné autour d'Abbaretz.

UNE EXCURSION DANS LE CANTON DE SAINT-MARS-LA-JAILLE

M. le marquis de la Ferronnays, maire de Saint-Mars, qui voulait bien me servir de guide et de patron dans son canton, et

qui s'intéresse, vous le savez, vivement à toutes les questions élevées qui s'agitent dans notre département, m'a conduit sur divers points qui méritent d'arrêter l'attention de l'archéologue. L'endroit où son jeune fils avait ramassé une hache en silex, taillée, mais inachevée, était à examiner de près, car il pouvait être dans le voisinage d'un atelier d'armes et d'objets préhistoriques. Nos explorations n'ont abouti à aucun résultat, nous avons seulement noté que l'arme se trouvait égarée sur les bords d'un étang, près d'un vieux chemin conduisant de Saint-Mars à la Bourdinière de Pannecé, station romaine connue.

L'étude de la topographie de Saint-Mars pourrait conduire à quelques découvertes. Ainsi, par la vue des lieux, j'ai acquis la certitude que le village de la *Chapellière* (ou Champellière), pourvu autrefois d'une chapelle dédiée à *saint Michel*, peu distant des terrains nommés la *Madeleine* ⁽¹⁾, était le plus ancien passage du pays et que le pont actuel du bourg de Saint-Mars n'a point l'antiquité de celui de la Chapellière, nouveau témoignage à recueillir pour ceux qui cherchent la trace des voies de communication à l'aide de l'emplacement des chapelles ⁽²⁾.

Les anciens de Saint-Mars se souviennent très bien qu'on passait la rivière à gué un peu en amont du pont. L'amélioration du bourg de *Jaille*, qui n'était qu'un marécage, comme l'indique son nom, et un assemblage de cases pauvres, date seulement de l'époque des routes stratégiques (1833). Autrefois la ferme du château s'étendait jusqu'au milieu de la belle place qui fait aujourd'hui l'ornement du bourg. Une église spacieuse a été bâtie, et les habitants, enrichis par leurs foires très fréquentées, ont construit une foule de maisons qui annoncent l'aisance.

(1) Cadastre B 252, 253.

(2) Avant 1789, la ferme du château occupait presque tout le bourg actuel ; il est donc à présumer que l'église paroissiale n'était autre que la chapelle du château dans le principe.

Je me suis rendu également à Saint-Sulpice-des-Landes pour y examiner l'église du vieux bourg.

Cet édifice a tout à fait l'aspect des constructions de l'époque romane, bien que l'abside circulaire ait été remplacée par une verrière sur mur droit et que ses trois fenêtres, les seules qui éclairent son unique nef, aient été transformées au XV^e siècle. Le pignon du devant est énorme, les murs sont bas, les contre-forts épais et les deux portes sont percées en plein cintre, et le tout est grossièrement appareillé. La charpente apparente annonce une œuvre du XV^e siècle. La seule chose digne d'attention est un baptistère en granit du XII^e siècle que M. de la Ferrounays m'a promis de reproduire par la photographie dès que la belle saison le permettra. Aujourd'hui je vous présente de sa part une vue de la porte principale et une vue de profil qui vous aideront à fixer vos appréciations. Les religieux de Toussaint, d'Angers, premiers desservants du pays établis à l'église-mère du Pin, peuvent être regardés comme les fondateurs de l'édifice.

Le dallage semblait retentir sous nos pas comme au-dessus d'une crypte. M. le curé voulut bien faire lever plusieurs pierres, mais inutilement : les sondages traversèrent seulement une couche de remblais mal tassés sans rencontrer aucune construction souterraine.

Dans la visite que nous avons faite à la chapelle Saint-Clément, voisine du village de Coicault, nous nous sommes trouvés en présence d'un édifice sans caractère déterminé et qui passerait aisément pour très récent si l'on ne regardait ses vieilles charpentes sur l'une desquelles on croit voir gravée à la pointe la date de 1501. Saint Clément est très connu dans cette paroisse et dans toutes celles des environs jusqu'à cinq et six lieues à la ronde ; il doit sa popularité dans la contrée à un étrange phénomène physique qui se produit dans les anciennes carrières à sable ouvertes autour de la chapelle. Les excavations sont à sec dans les temps pluvieux et elles se remplissent d'eau quand dure la sécheresse. On en a conclu que saint Clément avait la clef des cataractes du ciel ; aussi, quand les ardeurs du soleil desséchaient

trop la terre, on ne manquait pas de venir en pèlerinage, par masse de fidèles, pour lui demander la pluie, ou le beau temps, si le contraire avait lieu.

Il est un autre saint qui était autrefois très honoré dans le pays, c'est saint Antoine. L'abbé Chauveau, curé de l'église-mère du Pin, laissait fleurir tranquillement ces deux dévotions dans sa trêve de Saint-Sulpice, mais il trouvait abusif qu'on l'obligeât à célébrer, dans son église paroissiale, les fêtes de saint Clément et de saint Antoine. Il eut la hardiesse de résister et de risquer sa popularité. « L'on a fait beaucoup de bruit, dit-il, en 1733, « de ce que j'ai fait ôter la feste de saint Clément aussi bien que « celle de saint Antoine. Ce qui étoit de particulier, c'est qu'on « a eu assez de simplicité de les observer ici comme en la feuil- « lette, ce qui étoit un abus. »

Où était jadis la chapelle de Saint-Antoine ? Personne n'en savait plus rien. J'ai eu la bonne fortune de retrouver son emplacement à la Gérardière, sur le bord du grand chemin de Candé, à l'aide d'une vieille croix et de quelques tombeaux qui m'ont été signalés par M. le maire de Saint-Sulpice et par le fermier de M. Gaborit. Sous une couche de terre de quarante centimètres, les ouvriers ont mis au jour, en ma présence, plusieurs cercueils formés tous de grandes pierres de schiste noir de Nozay et entièrement vides d'ossements. Je pensais que ces sépultures avaient été violées. Les témoins m'assurèrent que dans les fouilles précé- dentes faites par eux ils avaient été frappés de l'absence de restes humains. Je crois qu'on peut en donner l'explication par la nature de la maladie qui emportait les malheureux renfermés dans les hôpitaux de Saint-Antoine. Le mal de Saint-Antoine n'a pas été décrit d'une façon précise, mais nous savons qu'il se nommait le mal *des ardents*, c'est-à-dire qu'il brûlait comme le feu les personnes qu'il atteignait. Son emblème était une flamme, et le passant qui voyait cette enseigne à la porte d'une chapelle savait qu'il ne devait approcher qu'en tremblant. Sur la rive gauche de la Loire, j'ai rencontré plusieurs hôpitaux de Saint-Antoine. J'en ai signalé six dans mon histoire de l'Assistance

publique, tandis que sur la rive droite je n'ai pu en découvrir que deux. L'établissement nouveau qui vient d'être constaté à Saint-Sulpice nous démontre, à n'en pas douter, que le mal affreux des *Ardents* a franchi la Loire et est venu porter ses ravages dans toutes les parties du comté nantais (¹).

LÉON MAITRE.

(¹) Les tombeaux de la Géraidière sont tout simplement un assemblage de 6 tables de schiste ardoisier.

LA STATION GALLO-ROMAINE DE VIEILLE-COUR

A MAUVES

On a beaucoup parlé de la station romaine de Mauves. Les promeneurs qui ont parcouru la Loire-Inférieure l'ont signalée, mais personne, jusqu'ici, n'a pris la peine de déterminer son importance et de voir de près quelle est la valeur des ruines qui y sont accumulées. Le problème pourtant mérite d'être posé, car nous manquons de documents sur la durée et l'étendue de l'occupation romaine sur le territoire des Namnètes. Nous n'aurons jamais de meilleure occasion d'étudier ce point que dans le moment où nous sommes. M. de l'Estourbeillon est entré en pourparlers avec le propriétaire qui possède le terrain le plus fécond en débris, M. Flaire, et il en a fait un ami dévoué de l'archéologie. Le jour où nous voudrons remuer les champs disponibles, nous aurons toutes les facilités que nous demanderons.

Malheureusement, les coteaux de Mauves sont l'assiette d'un vignoble estimé, je dis malheureusement pour nous, parce que les progrès de la culture ne marchent pas du tout de pair avec ceux de l'archéologie ; là où le sol est planté de vigne, il n'est pas possible de poursuivre des recherches sur une grande échelle. Nous devons nous borner à faire des remarques, à poser des jalons, à évaluer des superficies et à opérer des sondages entre les planches de vigne. Le seul point où la pioche pourra s'exercer librement est celui qu'on nomme le Gros-Buisson, mais il est douteux que ce soit l'endroit le plus intéressant. Déjà le propriétaire a commencé à enlever les broussailles du côté du midi, et,

en opérant ces déblais, il a mis à nu la maçonnerie d'un mur dont la hauteur peut avoir encore deux mètres à partir des fondations. Les parements extérieurs ayant été arrachés, on aperçoit dans le blocage quelques rangées de pierres disposées en feuille de fougère, qui rappellent les procédés de la décadence et des temps Mérovingiens. J'ai fait découvrir le mur dans l'intérieur où il existe sans altération ; l'appareil m'a paru très inégal, et je n'ai pas aperçu ces beaux joints cimentés qui caractérisent les œuvres de construction romaine. Si l'on en juge par son aspect général, le Gros-Buisson doit renfermer les ruines d'un édifice carré dont les murs avaient 1 mètre 50 d'épaisseur. Il est convenu avec M. Flaire qu'à la première occasion, ses ouvriers s'efforceront de trouver les quatre angles. Ceux qui ont planté les grands arbres qui croissent au milieu du taillis vivent encore. Ils attestent qu'en déblayant, ils ont rencontré une grande place carrelée de tuiles à crochet et plusieurs marches d'escalier en granit brillant. L'une de ces marches se voit toujours près de l'entrée du taillis où elle a été rejetée par les ouvriers.

Le Gros-Buisson sert depuis des siècles de dépôt de matériaux ; c'est là ce qui explique la grande quantité de briques à rebords, de quarts de cercle en terre cuite, de morceaux d'amphores entassés en cet endroit. Toutes les fois que les vigneronns bêchent les vignes, ils en retirent des débris qu'ils réunissent en tas dans les chemins pour les transporter ensuite dans la partie inculte du domaine.

A l'époque de la Féodalité, le lieu de *Vieille-Cour* a servi d'assiette à un donjon qui était placé à l'ouest du *Gros-Buisson*, sur la pointe la plus avancée, près des mouvements de terrains nommés la *Motte*. L'extrémité des rochers est surmontée de débris de tours qui pourraient être les derniers témoins de cette occupation et justifier le nom de *Vieille-Cour*, qui est plus féodal que gallo-romain.

Les débris amoncelés sur ce splendide plateau formeraient une masse considérable s'ils n'étaient dispersés, car toutes les générations ont passé par là et y ont laissé leurs traces. Personne

n'en sera surpris. La situation de Vieille-Cour est unique dans la Loire-Inférieure, au point de vue pittoresque. Ce domaine a non seulement l'avantage d'être élevé de 80 mètres au-dessus de la vallée, mais il a encore celui de former un promontoire qui s'avance jusqu'à un point où l'observateur est placé dans l'axe de la Loire. Le tableau qu'on a devant les yeux des hauteurs de Vieille-Cour est féérique. A l'est, l'œil plonge par-dessus le Cellier, la Varenne, Chantoceaux et Oudon, jusqu'à Saint-Herblon; au midi, il embrasse toute l'étendue des cantons fertiles du Loroux et de Vertou, la plantureuse vallée de la Loire, parsemée d'îles sans nombre, et, à l'ouest, on peut compter tous les clochers de la ville de Nantes par-dessus Sainte-Luce et Thouaré.

A toutes les époques, les hommes ont été sensibles aux charmes des grands spectacles de la nature, ils se sont arrêtés dans les vallées et notamment sur les points culminants, autant pour le plaisir des yeux que pour les nécessités de la défense. Je n'exagère rien en disant que toutes les générations se sont établies sur les coteaux de Mauves. Sans faire la moindre recherche, en arrangeant des parterres et en élargissant des allées ou en bêchant, on a trouvé des produits de l'industrie humaine des âges les plus divers, depuis la hache de pierre polie jusqu'aux plus beaux vases de l'art romain.

L'âge de pierre est représenté par une belle hache polie ébréchée comme un outil qui a servi; par une pierre en forme de doigt et percée d'un trou, qui devait être une amulette, et par une autre petite hache en jadéite, percée aussi, qui pouvait être un colifichet.

L'art gaulois est représenté par une monnaie portant au droit une tête de femme dont les cheveux sont entrelacés, au revers un auriga dans un bige, au-dessous duquel apparaissent les caractères grecs du nom de PHILIPPE. Les Romains ont laissé là aussi des vestiges : c'est d'abord deux monnaies de bronze portant l'empreinte de deux têtes et, au revers, frappées d'un crocodile surmonté des lettres CL et N, monnaies connues pour être de Nîmes; — puis quatre autres pièces de bronze très usées, trois

agrafes de bronze, enfin un fragment de terre rouge vernissé en dedans et en dehors, portant en relief des ornements d'un style très pur, notamment deux animaux, un dauphin et un chien.

Dans le clos de Saint-Clément, qui touche Vieille-Cour, M. Coquet a trouvé une quantité de monnaies anciennes dont j'attends la communication. Ce dernier endroit peut être considéré comme une suite ou une annexe de Vieille-Cour ; il a dû, dans le principe, être enveloppé dans le même périmètre. Les débris de constructions abondent en Saint-Clément, comme à Vieille-Cour ; toutes les planches de vigne sont remplies de morceaux de tuiles à rebords. Dans la pièce de la Pinsonne, M. Flaire a fait découvrir sous mes yeux les restes d'un mur qui a encore 70 centimètres de hauteur sur 60 de largeur. A droite et à gauche, on trouve une aire de beton de 3 pouces d'épaisseur. Le dessus du mur était recouvert d'un rang de tuiles dont les rebords saillants, tournés en dehors, se présentaient en façade et renfermaient une couche de ciment, comme on eût fait pour un aqueduc. Les recherches faites aux alentours n'annoncent pas que ce soient les vestiges d'une conduite d'eau.

Interrogez les bêcheurs de vigne et les laboureurs, ils auront tous une réponse intéressante à vous faire : les uns trouvent des murs, les autres des fours au niveau de la terre, d'autres des puits. En réunissant toutes ces données, on arrive à établir que la station gallo-romaine devait occuper un emplacement de 18 à 20 hectares. Au midi, elle était bornée par la Loire ; à l'est, par la coulée de la voie Manteau ; à l'ouest, par une autre coulée bordée d'un petit chemin nommé le chemin des Romains. Au nord, les ruines ne se rencontrent plus quand on arrive aux terres du Plessis. Ainsi, sur trois côtés, cette station était protégée par des obstacles qui formaient un rempart naturel facile à compléter.

L'importance de la station romaine de Mauves est attestée par un autre fait : on a pris soin de la relier aux autres centres de population par une voie pavée semblable à toutes celles qui sillonnent la Gaule. Cette voie a été vue par des fermiers de Vieille-

Cour, et M. Flaire lui-même en a enlevé les derniers vestiges pour planter ses vignes. Les larges pierres qui la formaient sont encore visibles dans les bordures des pièces mises en culture, elles semblent être de la nature des pierres de Petit-Mars. En allant vers le nord, au village de la Barre, un cultivateur, M. Maisonneuve, se souvient très bien qu'il en traverse la chaussée sablonneuse quand il laboure ses terres ; il a saisi si bien son passage dans un verger qu'il a pu se faire une opinion sur sa direction. D'après ses indications et celles de ses voisins, on peut croire que cette voie pavée coupait le grand chemin de Nantes à Ancenis vers la Barre, qu'elle aboutissait sur les coteaux entre Vieille-Cour et Saint-Clément, et qu'au nord, elle passait sur l'emplacement du moulin de la Maison-Blanche. A la Barre aboutissait aussi la voie qui venait du port de Mauves ; elle porte encore aujourd'hui le nom de Chemin-Pavé, et garde, en certains passages, une physionomie tout à fait archaïque. Dans la montée la plus rude, les roues ont creusé des sillons ineffaçables.

De même, M. Maisonneuve a trouvé dans son jardin deux monnaies gauloises, au type frappé pour les Genomans. Celle qu'il a entre les mains est un quart de statuère d'or. Au droit, la tête, entourée d'un cordon de perles en forme de trèfle, est surmontée du *sus gallicus*, et, au revers, le génie est couché au-dessous du cheval androcéphale. Le musée de Nantes en possède une semblable trouvée à Blain par M. Bizeul.

Il était intéressant pour moi de savoir si Mauves avait quelque relation avec Petit-Mars, au moyen de la voie pavée qui se dirigeait vers le nord. Je suis parti à travers champs, un peu à l'aventure, par la vallée de la Vaugour, interrogeant tantôt l'un, tantôt l'autre, et, à la Menortière, j'ai été assez heureux pour rencontrer un vieillard de quatre-vingt-cinq ans, dont la mémoire n'a pas faibli. Après un moment de réflexion, il répondit à ma curiosité en me disant qu'en gardant les moutons dans les immenses landes de Saint-Mars-du-Désert, dans son enfance, il avait bien des fois remarqué que l'herbe jaunissait et dépérissait en certains endroits, et les anciens lui expliquaient le fait en lui

disant que la stérilité était causée par l'existence d'un empierrement. Je me rendis de suite au village des *Piliers*, nom qui rappelle l'existence des fourches patibulaires, nommées aussi *les Justices*, et là, les fermiers, parfaitement au courant de ce que je cherchais, me montrèrent les traces évidentes de la voie romaine qui passait en diagonale à travers leur village et coupait la route actuelle de Saint-Mars-du-Désert, un peu au-dessus de leurs maisons. Dans les cours et dans les fossés, on voit encore les grandes pierres qu'ils ont retirées, parce qu'il était impossible de labourer, et, dans les champs où elle passait, la voie a laissé un sillon de cailloutage très reconnaissable. Un peu plus loin, au village de la Goulière, le passage de la voie est non moins visible, ainsi que dans les prés de la Déchausserie.

Leur opinion était toute faite sur la direction de cette voie ensevelie pourtant sous terre dans la plus grande partie de sa longueur. Ils ne connaissaient rien de mes recherches à Mauves et à Petit-Mars, et, quand je leur demandai, dans ce désert où j'avais peine à m'orienter, quel pouvait être son point de départ, ils me répondirent sans hésiter qu'elle partait de la ville de *Saint-Clément*, de Mauves, et qu'elle allait au passage du Pont-Hus, en Petit-Mars. J'avoue que je fus stupéfait de rencontrer tant de science d'observation chez des ignorants.

Pour tous les habitants de la commune de Mauves, il n'est pas douteux qu'il y ait eu un centre d'habitations dans les vignes de Saint-Clément, on le répète dans la campagne comme dans le bourg; c'est une tradition constante qui se transmet, depuis des siècles, de père en fils. Les uns et les autres ont trouvé dans les terres des tronçons de ce pavage qui venait du nord vers la Loire, et ils en ont induit qu'une voie si solide ne pouvait conduire qu'à une ville. Je n'ai rien trouvé jusqu'ici qui justifie cette tradition. Les documents des archives nous apprennent seulement que les terrains nommés Saint-Clément appartenaient au XV^e et XVI^e siècles à l'aumônerie de Notre-Dame hors les murs, établie dans le faubourg Saint-Clément de Nantes. Le nom du propriétaire passe souvent au domaine, c'est l'usage. C'est ainsi que

Saint-Clément a été importé à Mauves. Une autre remarque éclairera peut-être encore davantage le passé que nous voulons sonder. A Mauves, comme à Saint-Clément de Nantes, nous sommes dans le fief épiscopal des Regaires. Ne peut-on pas en induire que les évêques de Nantes, héritiers de la puissance et des domaines des Romains, se sont dessaisis d'une partie des terres de Vieille-Cour, au profit des pauvres, quand ils ont fondé l'aumônerie de Notre-Dame. Dans tous les cas, leur générosité n'a pas effacé le souvenir des premiers occupants. Le clos qui touche Saint-Clément s'appelle *le Clos de Rome*.

LÉON MAITRE.

COMPTE RENDU

PAR

M. J. MONTFORT, ARCHITECTE,

D'un Mémoire sur les Clochers du Finistère, de M. Bigot,
Architecte diocésain.

EXTRAIT DU *Bulletin Archéologique de l'Association bretonne.*

Messieurs,

A notre dernière séance, M. le Président a bien voulu me charger de lire l'intéressante brochure de M. Bigot et d'en faire une courte analyse. La description des clochers si variés du Finistère ne pouvait être faite par une personne plus compétente que l'érudit architecte diocésain de ce département. Son talent et sa haute position dans le pays le mettaient à même de faire à cet égard une étude à la fois instructive et intéressante.

Le sujet s'y prête à merveille. Le nord et l'ouest de la Bretagne sont couverts d'édifices religieux dont quelques-uns sont d'une richesse décorative incontestable.

Des Cloîtres presque tous mutilés, des Clochers qui couronnent à peu près toutes les églises ou chapelles, des Calvaires, dont le caractère monumental est spécial à cette région : tels sont les principaux éléments d'architecture ancienne que l'archéologue peut, en Bretagne, étudier avec profit.

Le style varié de ces constructions, sans être partout absolument pur, présente un cachet particulier ou, si l'on veut, une

saveur locale qui n'est pas sans valeur. Le paysage accidenté et pittoresque contribue à l'harmonie de l'œuvre architecturale, et rien n'est saisissant comme certains hameaux couronnés par le clocher dentelé et à jour de leur chapelle en granit, se détachant sur le fond noir d'une colline couverte de sapins.

Dans sa notice, M. Bigot fait judicieusement remarquer que si de nombreuses cathédrales sont sans flèches : Paris, Amiens, Rouen, Bourges, Nantes, Lyon, Orléans, etc., ce complément de la structure de l'église manque rarement dans le Finistère. Il en trouve l'explication dans le profond attachement du Bas-Breton à son foyer, au sol sur lequel il est né. Il a à cœur d'élever le plus haut possible, et avec tout le luxe que lui permettent ses ressources, le clocher de la petite église de village, témoin des principaux incidents de sa paisible existence.

M. Bigot, dans sa brochure, établit deux catégories de clochers :

1° Ceux dans lesquels les cloches dissimulées reposent sur des beffrois en charpente ;

2° Ceux dont les cloches sont suspendues en plein air sur des corbelets en pierre et abritées seulement par la flèche ou le dôme qui termine l'édifice.

Les premiers sont les plus nombreux et se rencontrent dans les églises relativement importantes. Les seconds, au contraire, se voient le plus souvent dans les petites églises rurales.

Les classant par époques, il cite comme faisant partie de la première catégorie :

Epoque romane : Sainte-Croix de Quimperlé, Loctudy, Fouesnant, Lanmeur, Locmaria (près Quimper), cette dernière église seule possédant encore son clocher entier.

XIII^e siècle : Rosporden, La Martyre, la cathédrale de Saint-Pol-de-Léon.

XIV^e siècle : Le Creisker.

XV^e siècle : Les tours de la cathédrale de Quimper, les clochers du Folgoët, Pontcroix ; et fin du XV^e siècle : Saint-Jean-du-Doigt.

XVI^e siècle : Un très grand nombre de constructions : Saint-Herbot, 1517 ; Carhaix, Plouguer, Penmarc'h, Saint-Michel de Quimperlé, Locrouan, Beuzec-Cap-Sizun, Ploaré, 1550 ; Saint-Ugen, 1579 ; Pleyben, 1584-91 ; Landivisiau, 1590-97 ; Goulven, 1593-95, etc.

Au XVII^e siècle : Ralentissement général dans les constructions religieuses en France, mais la Bretagne persévère et produit dans ce siècle : Le Faou, 1628 ; La Roche, 1639 ; Kerlas, 1630 ; Ploneour-Menez, 1665 ; Sainte-Anne de Fouesnant, 1683 ; Plouyé, 1684 ; Commana, Plouvorn, Landerneau, Châteauneuf-du-Faou, Saint-Renan, Ploumoguier, Lanriec, Saint-Evarzec, Telgruc, Saint-Jean-Trolimon.

XVIII^e siècle : Plozevet, 1704 ; Tregourez, Pouldreuzic, etc... L'énumération porte sur un si grand nombre d'édifices que l'on croit voir la nomenclature au complet de tous les bourgs et villages du Finistère.

Dans la seconde catégorie, M. Bigot cite tous les clochers dits : à jour, qui se composent en principe d'une tour sur plan carré ou rectangulaire, couronnée d'une corniche dont l'assise supérieure, en encorbellement, supporte une galerie ou balustrade. — Puis, de la plate-forme qu'entoure cette galerie s'élancent des piles verticales monolithes ou appareillées, lesquelles supportent, directement ou par l'intermédiaire de corbelets, les pivots des moutons des cloches. Le tout est abrité et recouvert par une pyramide ou un dôme.

En Cornouailles, il est à remarquer que les piles surmontant la plate-forme sont reliées à leur partie supérieure par des arcs en pierre appareillés, — tandis qu'en Léon, des linteaux monolithes sont posés horizontalement sur la tête de ces piles. Ce dernier mode de construction, plus hardi mais peut-être moins gracieux que le précédent, s'explique par la résistance plus grande des granits de cette province qui se prêtent à ce genre de construction.

De tous les clochers du Finistère, le plus hardi et le plus remarquable est, sans contredit, celui de la chapelle Notre-Dame,

à Saint-Pol-de-Léon. Cette petite ville, autrefois siège d'un évêché important, est aujourd'hui bien déchue de sa grandeur passée. La cathédrale, du XIII^e siècle, est fort remarquable dans son ensemble et dans ses détails. Ses deux flèches sont d'un aspect sévère et méritent une sérieuse attention. Mais le regard est involontairement distrait par la flèche voisine du Creisker, haute de 79 mètres.

M. Mérimée, dans une note de voyage dans l'Ouest de la France, y voit une imitation du style anglais, vulgairement appelé : perpendiculaire. Une vague tradition attribue cet ouvrage à un architecte britannique.

Pendant les guerres de la succession de Bretagne, le duc Jean IV avait pour soutien l'alliance anglaise ; il lui était en partie redevable de ses succès, et, dans ces circonstances, on comprend les emprunts que notre pays ait pu faire à l'architecture anglaise.

M. Bigot, tout en admirant l'ensemble de ce monument, en critique quelques détails, — et d'abord le croisement de meneaux de la partie basse de la tour. Suivant lui, c'est un contre-sens de placer des vides dans le soubassement d'une construction dont la grande hauteur rend la charge à la base si importante.

En second lieu, les pyramides secondaires de 14 mètres de hauteur reposent chacune sur 8 piliers de 20 centimètres carrés, dont 5 ont seulement pour appui l'encorbellement formé par la corniche du sommet de la tour. Cette disposition détache complètement le clocheton de la pyramide principale. Aussi, pour le maintenir et éviter le balancement, le constructeur a-t-il cru utile de le relier à la flèche par des pierres en linteau destinées à le maintenir. L'effet produit n'est pas gracieux, mais ce procédé était une nécessité du style adopté.

M. Bigot cite ces deux faits qui laissent à désirer dans l'ensemble de l'œuvre. Il en est néanmoins un grand admirateur et, comme Piganiol de la Force, reconnaît que le Creisker est un des clochers les plus hardis et peut-être un des plus beaux de l'Europe.

En résumé, la notice de M. Bigot, très complète et consciencieuse, est d'un érudit et d'un savant architecte, doublé d'un archéologue de mérite. Il ne m'est point permis de le juger, mais je dois, Messieurs, vous faire observer que, dans son travail, M. Bigot ne dit rien de la cathédrale de Quimper, sinon que les tours datent du XV^e siècle. Il passe sous silence les flèches qui sont son œuvre propre. Sa modestie, à cet endroit, laisse à d'autres le soin d'en parler. Aussi, Messieurs, suis-je heureux que l'analyse de cette brochure me fournisse l'occasion de louer comme il le mérite le talent de M. Bigot père, architecte diocésain du Finistère.

Lié d'amitié avec son fils, ancien camarade d'atelier à l'école des Beaux-Arts, ce compte rendu est pour moi une réelle satisfaction.

Les deux flèches de la cathédrale de Quimper sont, dans leur ensemble et dans leurs détails, un remarquable complément de l'œuvre inférieure. En les examinant et en les étudiant avec soin, on retrouve, comme vous pouvez vous en convaincre par les croquis et la photographie que j'ai l'honneur de vous soumettre, les belles lignes de la flèche du Creisker. Toutefois, disons-le, les deux motifs des critiques faites à cette flèche y ont été scrupuleusement évités. Les clochetons portent bien d'aplomb sur l'épaisseur des murs de la tour et n'ont pas besoin, pour leur parfaite stabilité, d'être reliés à la pyramide centrale. Le style est de la fin du XV^e siècle, c'est-à-dire que flèche et clochetons sont plus ajourés que ceux du Creisker de Saint-Pol-de-Léon. En admirant grandement cette belle œuvre d'un maître, on reste étonné et surpris de la hardiesse de la conception et de l'habileté de l'exécution de ces deux clochers, qui, mieux que tous autres, sont le type du clocher à jour de l'ancienne Bretagne.

Le Rapporteur,

J. MONTFORT,

Architecte diplômé par le Gouvernement.

TABLE DES MATIÈRES

DU 1^{er} SEMESTRE DE 1885

Procès-verbaux des séances.....	v à xxxi
Dictionnaire archéologique de la Loire-Inférieure (Arrondissement de Paimbœuf), par M. Pitre DE LISLE DU DRENEUC.....	1
De l'antiquité de la connaissance du fer, par M. P. POIRIER.....	82
Grand-Champ et ses origines, par M. LÉON MAITRE.....	91
La station gallo-romaine de Vieille-Cour à Mauves, par M. LÉON MAITRE.....	101
Compte rendu, par M. J. MONTFORT, architecte, d'un <i>Mémoire sur les clochers du Finistère</i> , de M. Bigot, architecte diocésain.....	108

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE NANTES

1885. — 2^e SEM.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE NANTES

ET DU DÉPARTEMENT DE LA LOIRE-INFÉRIEURE

TOME VINGT-QUATRIÈME

ANNÉE 1885

DEUXIÈME SEMESTRE



NANTES

IMPRIMERIE DE VINCENT FOREST ET ÉMILE GRIMAUD

4, Place du Commerce, 4

1885

EXTRAITS

DES

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

SÉANCE DU 7 JUILLET 1885.

Présidence de M. le marquis de Bremond d'Ars Migré.

Présents : MM. le marquis de Surgères, vice-président, le docteur Anizon, le baron Bertrand-Geslin, René Blanchard, Bougoüin, Félix Chaillou, Jules du Champ-Renou, le comte Régis de l'Estourbeillen, le baron d'Izarn, le baron des Jamonnières, Alcide Leroux, Léon Maître, Claude de Monti de Rezé, Charles Perrion, Alexandre Perthuis, Henri de la Peyrade, Paul Poirier, Joseph Rousse et Louis Viau.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté sans observations.

M. Jules Montfort écrit pour s'excuser de ne pouvoir assister à la réunion.

MM. de Bremond d'Ars et Léon Maître présentent M. Anthime Menard fils, avocat, docteur en droit, comme membre résident. — « M. Anthime Menard, dit M. le Président, est le fils de notre honorable confrère M. Anthime Menard, bâtonnier des avocats de Nantes, l'un des fondateurs de notre Société, et dont le nom est entouré, dans cette ville, de la vénération générale, juste hommage rendu au noble caractère de l'homme privé et à l'éminent jurisconsulte : nous pouvons ajouter ici et au savant archéologue, si l'on peut donner cette qualification à un judicieux collectionneur d'estampes rares et précieuses, à un bibliophile érudit. Notre jeune et nouveau confrère sera digne du nom qu'il porte. Nous connaissons déjà son mérite, son goût pour les lettres et les arts qu'il sait, à l'exemple de son père, unir à l'étude plus

sévère de nos anciennes coutumes et du droit moderne. M. Anthime Menard, en se présentant parmi nous, a voulu tout d'abord nous offrir un exemplaire de la thèse qu'il a récemment soutenue pour le doctorat, thèse qui possède les proportions et la valeur d'un véritable ouvrage de longue haleine ⁽¹⁾. La Société le remercie de cet hommage d'une première et sérieuse publication. »

MM. de Bremond d'Ars et de la Nicollière-Teijeiro présentent ensuite comme membre correspondant M. Henri Roumain de la Touche, ancien procureur impérial, président du conseil d'arrondissement d'Ancenis, qui nous est bien connu, du moins de tous ceux des membres de la Société qui ont dernièrement fait partie de l'intéressante excursion à Champtoceaux.

« Nous ne pouvons oublier, dit M. le Président, l'accueil si courtois et si empressé que l'aimable châtelain et sa famille ont fait à la Société archéologique de Nantes ; et, de plus, M. de la Touche s'est révélé à nous comme un archéologue véritablement dévoué à la science historique. A ce titre seul, il devait être admis parmi vous, Messieurs : nous vous prions donc, M. de la Nicollière et moi, de lui décerner le titre de membre correspondant. Nous pouvons vous assurer que ce ne sera point un simple correspondant honoraire, mais que notre nouveau confrère prendra bientôt place parmi les plus zélés, car il a su occuper ses loisirs par de sérieuses recherches, et a naturellement commencé par étudier le passé si célèbre de cette antique ville de Champtoceaux. M. de la Touche, avec une clarté parfaite, et en nous promenant à travers ce beau parc qui a remplacé les douves et les remparts, a fait la description de la redoutable forteresse du moyen âge. Vous me permettez d'être votre interprète en priant M. de la Touche de nous faire part de ses études sur ce chapitre de notre histoire locale qu'il est mieux à même que personne de traiter, avec autant d'autorité que de compétence. »

MM. le baron de Wismes et de Bremond d'Ars présentent comme membre correspondant M. le comte Alphonse de la Guère, correspondant de la Société des Antiquaires de France, membre de plusieurs sociétés savantes et du comité diocésain de Bourges. M. le Président croit devoir, à cette occasion, donner lecture de la lettre de notre ancien et regretté président honoraire :

« J'apprends avec un vrai plaisir, écrit le baron de Wismes, que mon

(1) *De l'Emphytéose en droit romain. De l'administration et de l'aliénation des biens meubles des incapables en droit français.* Un vol. in-8° de 246 pages.

proche parent et ami, le comte Alphonse de la Guère, désire devenir membre correspondant de notre Société. Je me fais bien volontiers son parrain avec vous pour le présenter à nos confrères qui s'empresseront de l'admettre dans leur compagnie. Personne n'en est plus digne sous le rapport de l'honorabilité du caractère et des aptitudes intellectuelles. M. Alphonse de la Guère a habité notre pays pendant presque toute sa jeunesse : il venait souvent me voir et sa conversation roulait toujours sur les matières d'art, d'histoire et d'archéologie. Depuis, je l'ai souvent rencontré aux séances de la Société de numismatique présidée par le savant vicomte de Ponton d'Amécourt. M. de la Guère y faisait d'intéressantes communications et était toujours écouté avec sympathie et plaisir. Il ne peut être pour nous qu'une excellente acquisition; il pourra nous fournir des documents extraits de ses archives de famille, essentiellement nôtre, et notamment en ce qui concerne notre vieil évêque Geoffroy Pantin (XII^e siècle), auquel M. de la Nicollière a déjà accordé une page excellente, mais forcément un peu courte, dans son *Armorial des évêques de Nantes*. Mon cousin s'est également beaucoup occupé des fouilles gallo-romaines de Bourges. Je termine, en regrettant que ma santé ne me permette pas d'aller moi-même vous seconder pour appuyer, auprès de nos chers confrères, la candidature de mon érudit parent. »

« Les titres de M. le comte de la Guère, dit en terminant M. de Bremond d'Ars, sont plus que suffisants pour l'accueillir avec empressement. Soyons-lui reconnaissants de n'avoir pas oublié son pays d'origine. Issu d'une des plus vieilles familles du comté Nantais, M. de la Guère veut s'y rattacher par ses études historiques et par sa collaboration avec la Société archéologique qui sait que les titres littéraires d'un de ses membres sont en quelque sorte les siens propres. »

La Société admet à l'unanimité des suffrages les trois candidats et paie ensuite un tribut de regrets à la perte d'un de ses membres, M. Hippolyte-Émile Maugras, décédé à Nantes, le 16 juin 1885, à peine âgé de quarante-deux ans. Malgré ses nombreuses occupations, M. Maugras trouvait encore quelques instants pour les consacrer à la formation d'une collection de médailles; c'était un confrère aimable et dévoué. Ceux qui le connaissaient plus particulièrement en conserveront toujours le meilleur souvenir.

C'est ici le lieu de rappeler, Messieurs, ce que le baron de Wismes nous disait dernièrement de notre regretté confrère : M. Hippolyte Maugras fit, avec les mobiles nantais, la guerre de 1870, et s'y distingua par son zèle et son courage. Il passa le temps du siège de Paris au fort du Mont-Valérien où il avait pour chef le colonel Bascher. Ce poste d'honneur de la ville de Paris

avait été confié aux Nantais comme les plus braves entre les braves, comme un hommage à la valeur bretonne.

Les ouvrages suivants sont déposés sur le bureau par le Président qui en fait une rapide analyse :

1^o *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, tome XXXII, 1^{re} et 2^e livraison ;

2^o *Le Journal des savants*, mai 1885 ;

3^o *Bulletin de la Société d'études scientifiques et archéologiques de la ville de Draguignan*, tome XIV ;

4^o *Appel aux érudits au sujet de l'itinéraire de Henri IV*, par M. Tamizey de Larocque ;

5^o *Catalogue de livres anciens et modernes*. Livourne, 1885 ;

6^o *Une visite aux ruines du château de Montaigne*, par M. Ch. Marionneau, 1885. — Visite faite depuis l'incendie de ce château. M. Marionneau constate que la tour où Montaigne avait établi sa *librairie* est restée intacte.

M. Alexandre Perthuis fait hommage à la Société d'une photographie du vieux Nantes, prise du même point que le dessin de Volaire et qui devient très intéressante, comme point de comparaison avec ce vieux document.

M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts donne avis que la réunion annuelle des délégués des Sociétés des Beaux-Arts aura lieu, en 1886, à l'époque accoutumée. Le but principal recherché est la mise au jour des pièces d'archives, comptes, marchés autographes, etc.. M. le Ministre compte sur le concours de tous les archéologues.

Des notes fort intéressantes sur Champtoceaux, ou mieux Chantoceaux, sont lues par M. le docteur Anizon.

Le Président dépose sur le bureau un dessin original de Volaire, représentant une vue du vieux Nantes, prise du côté de la Bourse.

M. Perthuis montre aux personnes présentes une médaille très curieuse et fort rare à l'effigie de « François, Dauphin, duc de Bretagne, » fils du roi de France François I^{er}.

L'ordre du jour appelle la lecture de la notice de M. Léon Maître sur Sainte-Marie-de-Pornic. Ce savant travail, qui donne sur la charmante côte de Pornic des renseignements si précieux et si intéressants, tint la Société sous son charme pendant un temps malheureusement trop court, et M. le Président fut bien l'interprète de tous en adressant à M. Léon Maître ses compliments les plus chaleureux.

Puis M. le Président lit quelques notes de M. Petit, que sa santé tient éloigné de nous, sur le dessin de Volaire, dont il a déjà été parlé.

La Société remercie M. Petit et saisit encore cette nouvelle occasion pour le prier de publier ses souvenirs sur le vieux Nantes, souvenirs qui, sans contredit, seraient la plus intéressante et la plus parfaite histoire de notre cité.

Enfin, M. Félix Chaillou nous entretient quelque temps sur les dernières découvertes qu'il a faites à sa terre des Cléons, en Haute-Goulaine : une flûte champêtre de berger de 20 millimètres de longueur sur 24 millimètres de diamètre, et un denier d'argent de Caracalla (211 de Jésus-Christ, 964 de la fondation de Rome), trouvés dans ces fouilles, sont exposés sur la table du bureau.

Le travail de M. Chaillou sera publié in extenso dans le Bulletin de 1885.
La séance est levée à 10 heures.

Le Secrétaire du Comité,

LA PEYRADE.

NOTE SUR UNE FLUTE CHAMPÊTRE PROVENANT DE LA STATION DES CLÉONS.

En envahissant les Gaules, les Romains ne devaient pas apporter seulement aux peuples vaincus le fléau de la guerre et l'humiliation de la défaite.

Une action douce et civilisatrice se substitua promptement aux maux inévitables de la conquête, et la puissance de ces grands colonisateurs put, en un temps relativement bien court, doter notre pays de tous les avantages d'une civilisation inconnue, mais dont Rome, depuis longtemps, n'ignorait pas les bienfaits.

Les villas se peuplèrent rapidement et se couvrirent de ces belles constructions, de ces monuments grandioses dont nous admirons encore les restes. Les campagnes virent s'élever ces belles villas, dont les débris, mis successivement à découvert, nous attestent à la fois la richesse et l'étendue.

On s'établissait toujours sur le bord d'une voie, et de préférence, quand la chose était possible, dans le voisinage des eaux, pour assurer les communications comme la défense et multiplier les moyens d'irrigation.

Les villes les plus privilégiées ont toutes connu les avantages de l'agriculture, le calme et la douceur de cette vie des champs que Virgile nous a dépeinte en si séduisants tableaux.

La station des Cléons, si bien située au bas de son coteau, derrière un repli de la Loire, devait être dans ce cas. Je crois la voir, à cette époque lointaine, bordée de pâturages descendant jusqu'à la rivière et couverts de ces magnifiques troupeaux conduits par de joyeux bergers dont les pifferrari des Apennins nous ont conservé le type.

Ces gardeurs de troupeaux avaient, comme de nos jours, des instruments champêtres d'une simplicité bien élémentaire en apparence, mais au son desquels se chanta plus d'une idylle : des monaulos, des chalumeaux, des flûtes. C'est l'un de ces derniers types que j'ai l'honneur de vous présenter aujourd'hui.

Ce petit instrument est presque une œuvre d'art. La matière qui le forme est choisie avec le plus grand soin; car, en dépit du temps écoulé, elle a conservé, pour ainsi dire, tout le poli joint à toute la dureté de l'ivoire.

C'est une partie d'os ayant 28 millimètres de longueur sur 24 de diamètre; il est habilement tourné, et les sections de ses deux bouts sont rigoureusement parallèles avec leurs tranches évidées en creux. Un trou latéral de 7 millimètres, semblable à celui de nos flûtes actuelles, sert à l'introduction de l'air.

Le vide intérieur est elliptique, avec son petit diamètre dans la direction du trou latéral. Cette forme a été ménagée pour obtenir à l'intérieur la plus grande cavité possible, pouvant cependant être fermée facilement à ses extrémités par les deux premiers doigts de la main qui saisit l'instrument. Une complète obturation de ces extrémités est tout à fait indispensable à la production du son. La direction de l'ouverture latérale ne tombe pas perpendiculairement sur le grand diamètre de la cavité intérieure; elle lui est sensiblement oblique, afin, sans doute, d'éviter un mouvement pénible du bras, en présentant plus facilement aux lèvres le trou par lequel l'air est introduit.

Il existait plusieurs modèles de ce genre de flûte, mais tous étaient nécessairement moins longs que la plus grande distance à laquelle le pouce peut s'écarter de l'index. Les unes, ayant plusieurs trous, permettaient une sorte de modulation; d'autres, comme celle-ci, n'en portaient qu'un, et ne produisaient en conséquence qu'une seule note, avec laquelle il devait cependant être possible de se faire comprendre, soit en la rendant intermittente, soit en augmentant ou diminuant son intensité. On en faisait sans doute un

appel entre les bergers, un avertissement pour les chiens toucheurs, ou même un signal pour la réunion des troupeaux. Cette note un peu perçante n'est pas destinée à l'intérieur des appartements ; elle est seulement possible au milieu des champs, affaiblie par la distance, diminuée par son passage à travers les bois ou répercutée par les échos d'alentour.

J'étais toutefois désireux de la connaître, car il doit être assez rare de rencontrer dans les fouilles un instrument de ce genre, assez bien conservé pour pouvoir être utilisé.

Celui-ci cependant peut servir encore, et, sans la crainte d'exposer votre oreille à quelque rude épreuve, il me serait possible de vous faire entendre ce son qui n'a pas été perçu depuis 15 ou 16 siècles.

Je suis entré dans ces détails pour éviter la confusion de cet objet avec ceux qui, sous une apparence identique, ne constituent que les tronçons d'une autre flûte dont les parties sont réunies par des emboîtures de bronze.

M. Vergnaud Romagnési a observé, près d'Orléans, en 1845, cinq de ces parties trouvées ensemble, et rappelle à ce sujet un vers d'Horace :

Tibia non ut nunc orichalco vineta.

Cette citation montre jusqu'à l'évidence, qu'avant la flûte perfectionnée, il en existait une autre espèce analogue et beaucoup plus simple à laquelle se rattache probablement celle que nous avons rencontrée.

Je vous demande la permission de vous soumettre, en terminant, un dernier d'argent provenant des mêmes fouilles. Il date de Caracalla, année 211 de J. C. 964 de la fondation de Rome.

Le voici : ANTONINVS PIVS AVG BRIT. Tête laurée à droite.

R/ PM TR P XIII COS III PP.

Victoire marchant à gauche, tenant de la droite un rameau et de la gauche un trophée.

Il est d'une conservation irréprochable et presque fleur de coin ; mais par malheur le coin du revers a glissé et les cinq premières lettres de la légende ne sont pas visibles, ayant été frappées en dehors du flan.

Cette médaille constitue une pièce importante pour la collection locale, mais elle était isolée dans des débris de construction à 60 centimètres de profondeur et ne m'autorise encore à aucune conjecture sérieuse relativement au

premier établissement de la station des Cléons. Peut-être serai-je plus heureux une autre fois.

FÉLIX CHAILLOU.

Les Cléons, 6 juillet 1885.

SÉANCE DU MARDI 3 NOVEMBRE 1885.

Présidence de M. le marquis de Bremond d'Ars Migré.

Etaient présents : MM. Anizon, le baron Bertrand-Geslin, P. Coquillard, le comte Régis de l'Estourbeillon, O. de Gourcuff, le docteur Genuit, Emile Grimaud, le baron des Jamonières, Léon Maître, Anthime Menard fils, Jules Montfort, de la Nicollière-Teijeiro, Charles Perrion, Alexandre Perthuis, Raymond Pouvreau, Paul Poirier, Riardant et Alfred de Veillechêze.

La lecture du procès-verbal est remise à la prochaine réunion.

Le Président dépose sur le bureau les ouvrages suivants :

- 1^o *Journal des Savants*. Cahiers de juin, juillet, août et septembre 1885.
- 2^o *Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie*. Année 1885, nos 2 et 3.
- 3^o *Mémoires de la même Société*. 3^e série, t. VIII.
- 4^o *Bulletin de la Société archéologique et historique de l'Orléanais*. 1^{er} trimestre de 1885.
- 5^o *Bulletin de la Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*. Ve vol., 5^e et 6^e livraisons.
- 6^o *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*. 1^{er} trimestre 1885.
- 7^o *Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe*. 2^e série, t. XXII, 1^{er} fascicule.
- 8^o *Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne*. Année 1885, XXXIX^e vol.
- 9^o *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze*. T. VII, 2^e livraison.

10° *Mémoires de l'Académie de Nîmes*. 8° série, t. VI.

11° *Mémoires de la Société Eduenne*. Nouvelle série, t. XIII.

12° *Mémoires de la Société d'Agriculture, Commerce, Sciences et Arts du département de la Marne*. Années 1883-1884.

13° *Annales de la Société des Lettres, Sciences et Arts des Alpes-Mari-times*, t. IX, 1884.

14° *Répertoire des travaux historiques...* pendant l'année 1883, t. III, n° 3.

15° *Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique du département de Constantine*. 3° série, 2° volume, 1883-1884.

16° *Société de secours des Amis des Sciences*. Compte rendu du 25° exercice.

17° *Un Talisman gaullo-romain*, par le docteur A.-E. Plicque. (Extrait des *Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Clermont-Ferrand*.)

18° *Découvertes archéologiques dans le Morbihan en 1884 et 1885*, par Ernest Rialan. Vannes, 1885.

19° Compte rendu d'une séance de la Société archéologique et historique des Côtes-du-Nord (22 mai 1885) sous la présidence d'honneur de M. Arthur de la Borderie.

Il est procédé à l'élection, comme membre résident, de M. le commandant Léon Dieu, présenté par MM. de Bremond d'Ars et Emile Grimaud.

M. le commandant Léon Dieu est élu à l'unanimité.

La parole est alors donnée à M. de la Nicollière-Teijeiro, qui nous montre comment, à propos de masques, un noble seigneur allant, après son souper, rendre visite à quelque ami, s'il est accosté par « ivrognes et querelleurs » et qu'il lui arrive en se défendant de causer la mort de l'un d'eux, peut être réduit au rôle d'un humble suppliant et contraint d'obtenir une de ces curieuses lettres de rémission qui présentent un intérêt si particulier à cause des noms de personnes et de lieux et des traits de mœurs qu'elles nous ont conservés. Celle dont M. de la Nicollière donne lecture, et qui figurera au Bulletin de la Société, rappelle précisément le fameux hôtel de Briord. Elle est datée de 1558 et accordée par Henri III au sieur Olivier de la Bouexière.

C'est aussi M. de la Nicollière qui a sauvé du naufrage cette épave de la place Bretagne, qui n'est autre qu'un plat d'étain, admirablement conservé, portant les armoiries de Thomas Régis, et que les membres présents, sous les yeux desquels il était mis, ont examiné avec le plus vif intérêt :

« Thomas Régis ou Le Roi est, nous rappelle M. de la Nicollière, le fondateur de cette gracieuse chapelle de Saint-Thomas dont les débris forment

« aujourd'hui l'entrée du Musée archéologique de la Loire-Inférieure. Après
« avoir été l'un des procureurs du concile général de Latran, sous les papes
« Jules II et Léon X, conseiller des rois Charles VIII et Louis XII, il reçut la
« difficile mission de travailler au concordat passé, en 1517, entre Fran-
« çois I^{er} et Léon X. Le monarque ne crut pouvoir mieux récompenser les
« importants services de ce laborieux et intelligent ecclésiastique qu'en l'ano-
« blissant, en 1522, ainsi que son neveu, Raoul Le Roi, et lui donnant
« pour armoiries : *Deux fleurs de lys d'azur sur champ d'or*, émaux contre-
« posés à ceux de France. Cet écusson, très élégamment sculpté dans la
« chapelle de Saint-Thomas, se voit encore parmi les pierres conservées à
« l'entrée de notre Musée.

« Thomas Régis mourut évêque nommé de Dol, en 1524 ; son cœur, apporté
« de Rome, fut déposé dans sa splendide chapelle... » Il mérite un article
dans la *Biographie bretonne*, et M. Levot, qui en préparait une seconde édi-
tion, lorsque la mort vint le frapper, avait été trop heureux d'accepter celui
de M. de la Nicollière-Teijeiro.

M. de l'Estourbeillon rappelle à ce sujet qu'il y a deux ou trois ans, M. de
la Tullaye a légué aux archives départementales une partie des siennes, qui
comprenaient celles de la famille de Thomas Régis, alliée à sa maison. C'est
là une source de documents parfaitement connue, du reste, de M. de la
Nicollière, et qu'il a mise à profit.

M. le Président entretient ensuite la réunion du prochain congrès de la
Société Française d'Archéologie, qui doit être tenu à Nantes en 1886, vers
le mois de juillet. Son président, M. de Marsy, vient passer quelques jours
parmi nous, afin de prendre toutes les mesures préparatoires qui seront né-
cessaires. M. le comte de Marsy a annoncé à M. de Bremond d'Ars son
arrivée pour le 9 novembre, et demande en même temps, par l'intermédiaire
de M. de l'Estourbeillon, à la Société archéologique d'élaborer le plan des
excursions que feront, dans le département, les membres du Congrès. Il
conviendrait aussi de préparer une liste de tous les ouvrages où les membres
étrangers du Congrès pourraient étudier à l'avance les lieux historiques qui
feront l'objet de ces excursions. Suivant l'usage, M. de Marsy compte, pen-
dant son prochain séjour, les visiter une première fois avec les membres de
la Société archéologique.

Il est donc temps de fixer sans retard les itinéraires.

M. de l'Estourbeillon, d'accord avec M. de Marsy, propose quatre ou cinq
excursions, qui auraient pour but :

La première : *Guérande*, où le Congrès tiendrait, s'il est possible, une

séance le matin ; dans la même journée, on ferait une double visite au château de Ranrouët, en Herbignac, et au château de la Bretesche, en Missillac. M. Kerviler nous est un guide assuré pour toute la presqu'île guérandaise.

La seconde : *Châteaubriant* et les *fouilles de Petit-Mars*, sous la conduite de M. Léon Maître.

La troisième : *Mauves* et le château de *Champtoceaux*, dont la Société archéologique a conservé un si agréable souvenir. Pour cette dernière excursion, le trajet par un bateau à vapeur permettrait aux étrangers d'admirer nos sites de la Loire, si pittoresques, surtout quand on approche de Champtoceaux.

Enfin, dans une dernière excursion, le Congrès visiterait *Clisson*, les *Cléons* et les belles substructions gallo-romaines que le propriétaire, M. Félix Chaillou, y a découvertes récemment, et qui ont fait l'objet d'une communication si intéressante de notre confrère à la Société archéologique ; puis le château de *Goulaine*.

En outre, une journée sera consacrée à la visite des monuments de Nantes.

Où se tiendront les séances du Congrès ? M. Riardant pense que la Société des Beaux-Arts et son président, qui mettent obligeamment leur salle à la disposition de la Société de Géographie, la mettront aussi à la nôtre sans la moindre difficulté ; mais il rappelle qu'un autre local sera aussi indispensable pour une exposition archéologique. Une telle exposition est le complément nécessaire du Congrès et une occasion unique pour les Nantais eux-mêmes d'admirer les richesses toujours cachées que renferment les collections particulières de nos compatriotes. M. Léon Maître estime que les cloîtres de la Visitation pourraient être parfaitement appropriés à cet objet.

Afin de régler ces différentes questions, M. le Président annonce qu'il convoquera une réunion extraordinaire, qui aura lieu pendant le séjour de M. de Marsy et ajoute très gracieusement que, du reste, il espère pouvoir mettre chez lui-même, et en dehors de la séance extraordinaire, M. de Marsy en relation avec les membres de la Société archéologique.

Notre Société a aussi le devoir d'assurer le succès du Congrès par un nombre de travaux suffisants pour remplir ses séances ; elle devra donc préparer un programme de questions pour la rédaction duquel on se servira très utilement, d'ailleurs, des programmes des précédents congrès de la Société Française d'Archéologie.

Provoquée par l'examen de toutes ces questions, une fort intéressante conversation s'engage au sujet de plusieurs collections nantaises et de diff-

rentes découvertes fort dignes de l'attention des archéologues étrangers qui devront séjourner parmi nous.

Ainsi M. le Président signale la riche collection d'urnes funéraires de notre collègue M. Charles Perrion. M. Perrion, présent à la réunion, dit qu'il possède plus de 300 pièces de cette nature, les unes en terre, les autres en verre, et dont plusieurs renferment encore des os funéraires reconnaissables. Ces pièces, trouvées dans le sol, lui ont été procurées par M. l'abbé Desmieux, curé de Gièvres (Québri) (Loir-et-Cher).

A ce propos, M. Léon Maître fait remarquer qu'une étude très intéressante à présenter au prochain Congrès serait celle que l'on consacrerait aux différents modes de sépultures qui ont été usités dans notre région.

M. Perrion signale ensuite comme très digne d'attention la station gallo-romaine du Loroux-Bottreau, moins connue que celle de Saint-Barthélemy, à laquelle elle se rattache évidemment et dont la voie romaine vient aboutir au Loroux. On trouve jusqu'au Loroux même des débris romains, sur un espace d'environ mille mètres carrés.

M. de l'Estourbeillon signale également comme station *inédite* en Avessac le village de Kermagouër.

Ce sont là autant d'éléments pour la carte des stations gallo-romaines du département, que nous préparent MM. Léon Maître et de l'Estourbeillon, et qui est attendu avec tant d'impatience.

Avant que la séance soit levée, M. Emile Grimaud prend la parole et lit d'une voix émue les vers que notre si mélancolique et si charmant poète M. Rousse vient de consacrer à la mémoire de son ami M. Robinot-Bertrand, le chantre de la *Légende rustique*, l'auteur de *la Fête de Madeleine* et des *Songères*, dont le talent original et distingué était connu et apprécié de tous.

La séance est levée à 10 heures.

Pour le Secrétaire,

ANTHIME MENARD.

SÉANCE DU MARDI 1^{er} DÉCEMBRE 1885.

Présidence de M. le docteur Anizon, membre du Comité.

Étaient présents : MM. Léon Maître, vicomte de Bagneux, Viau, Ch. Perrier, Lemeignen, Bougoüin, Evellin, de Veillechêze, du Champ-Renou, Brochand, baron d'Izarn, Claude de Monti de Rezé, docteur Genuit, René Menard, docteur Porson et Charles Bastard.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. de la Nicollière-Teijeiro rend compte de l'ouvrage italien que M. le commandant Léon Dieu offre à la Société, comme cadeau de bienvenue. C'est un magnifique in-4^o de 152 pp., intitulé : *Le abitazioni lacustri*, di Paolo Liroy, Venezia, 1876, dont l'auteur est fort connu par ses publications à Venise et à Milan.

Le petit lac, théâtre des explorations fort savamment exposées dans cet ouvrage, se trouve dans la vallée de Fimon, à peu de distance de la ville de Vicence, située elle-même à quinze lieues de Venise.

De nombreux bois dans le texte donnent la reproduction des palafittes de Fimon, des outils et armes, non seulement exhumés de la station, mais empruntés à la Zélande, au Groenland, à la Syrie, au Liban, Concisè, etc... comme sujets de comparaison. Les objets extraits des lacs voisins ne sont point oubliés. Dix-huit planches très bien lithographiées offrent la figure de 227 pièces, ustensiles de pierre, d'os, vases, fuseaux en terre cuite, fragments de pirogues, outils en corne, haches de bronze, fibules, bracelets, couteaux en silex, pointes de flèches, nucleus, débris de poteries des cavernes de Lumignano, etc...

Ce volume sur les habitations lacustres d'Italie est un ouvrage rare, certainement fort apprécié des archéologues et de ceux qui s'occupent de l'époque paléolithique. Aussi, par l'organe de son Président, la Société remercie de la façon la plus sympathique le nouveau membre, dont la réception est marquée par ce livre intéressant destiné à occuper une place spéciale dans notre bibliothèque d'études.

M. Maître soumet à l'assemblée le plan de ses découvertes de Petit-Mars et termine la lecture de son rapport.

Dans les nombreux sondages qu'il a faits dans les marais voisins de la plaine de Mazerolles, il a toujours rencontré le terrain solide entre 3 et 4 mètres, ce qui démontre l'erreur des paysans qui prétendaient que l'on n'avait jamais pu trouver le fond en certains endroits. Les pentes, n'ayant pas toujours leur direction vers la rivière, empêchent l'écoulement des eaux et forment ainsi de nombreux réservoirs nommés *mortiers*. M. Maître dépose sur la table les plans du temple et du théâtre de Mauves, ainsi que celui des substructions découvertes aux Arènes Saint-Géréon.

Il lit ensuite son mémoire, qui intéresse vivement l'assemblée ; M. le Président félicite M. Maître de ses curieuses découvertes, qui provoqueront assurément de très intéressantes discussions au moment du Congrès.

M. Lemeignan demande alors la parole pour savoir ce qui a été décidé relativement à l'organisation de l'exposition archéologique à l'occasion du Congrès ; — il ajoute que la commission nommée à cet effet est sans Président.

M. le Président, après avoir consulté l'assemblée, qui approuve pleinement cette Exposition, prie M. le Secrétaire d'écrire à tous les membres de cette commission, pour les prier de se réunir le plus tôt possible, afin de se constituer et d'élire un Président.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 9 h. 1/2.

Pour le Secrétaire général,

CHARLES BASTARD.



SAINTE-MARIE DE PORNIC

Souvenirs, monuments et impressions.

Quel doux nom ! qu'il est harmonieux à prononcer ! et comme il convient bien à ce coin de terre tranquille et calme, éloigné des grandes routes !

C'est bien là une retraite préparée pour les âmes contemplatives, amoureuses de la grande nature et des vastes horizons, et je ne suis pas surpris qu'elle soit placée sous un pieux patronage. Les hommes de la prière sont passés par ici : ils ont ouvert la voie à ceux qui cherchent le repos dans les émotions religieuses.

Que vous arriviez par le nord ou par le midi, le bourg de Sainte-Marie ne s'annoncera pas autrement ; il vous apparaîtra comme une oasis fraîche et gracieuse qui n'est point faite pour les mondains.

Les paysages ne parlent pas tous de la même manière à notre imagination. Qui n'a éprouvé, en voyageant, cette diversité d'impressions que cause la variété des aspects qui se présentent à nos yeux ? Une plaine immense, semée de rangées de peupliers, vous porte à la mélancolie ; — une vallée, arrosée par un cours d'eau, éveille la gaieté ; — un ravin étroit, hérissé de rochers, rend sombre ; — la vue de la mer rend l'homme grave, parce qu'elle élève ses pensées à la hauteur de l'infini.

A Sainte-Marie, le spectacle grandiose et écrasant de la
1885. — 2^e SEM.

mer est tempéré, pour notre petitesse, par une heureuse disposition de la côte, qui nous voile une partie de l'immensité et nous montre, à côté des abruptes falaises, battues par les flots, la verdure des plus riches vallées, la fertilité des meilleures campagnes et les riantes couleurs des parterres les mieux cultivés. Tout le charme de Sainte-Marie est dans l'effet des contrastes.

Vous n'êtes pas ici en face de l'Océan, comme à Préfaillies et à Piriac, exposé aux violences du vent d'ouest ; vous êtes sur un versant doucement incliné vers le midi, parfaitement abrité contre la bise glaciale du nord. Ici, point de monotonie, comme sur les plages de la Normandie et de la Vendée. Quand l'œil est fatigué de suivre le mouvement des vagues, il peut se reposer, en se promenant sur les rivages du vaste bassin qu'on nomme la baie de Bourgneuf, et compter les clochers de la Bernerie, des Moûtiers, de Bourgneuf, de Bouin et de Noirmoutier, splendide panorama que la brume enveloppe et découvre tour à tour, suivant les caprices du vent.

En présence de tant d'avantages réunis, faut-il s'étonner que nous trouvions, tout autour de cette baie, des traces d'habitation humaine remontant à une antiquité reculée ? A tous les âges de la civilisation, l'homme est le même ; il s'attache aux régions qui le nourrissent et le font rêver.

Bien des milliers de générations se sont succédé sur cette côte depuis que l'homme est venu y poser le pied ; cependant, nous pouvons parler de ces premiers arrivants, comme nous parlerions des Pharaons de l'Egypte. Quoique d'une barbarie grossière, nos ancêtres, les Celtes, avaient les mêmes instincts que les Egyptiens ; ils déployaient tout ce qu'ils avaient de puissance et de génie autour des tombeaux. Montez avec nous sur le sommet culminant où tourne le moulin de la Motte, et vous verrez ce qu'ils savaient faire.

L'emplacement devrait s'appeler la *Butte des Trois Dolmens*, car ce sont bien, en réalité, trois monuments celtiques

qui le rendent mémorable. Le premier, celui de l'ouest, est découvert depuis quarante ans ; le dernier, celui de l'est, n'est connu que depuis une dizaine d'années ⁽¹⁾. Espérons que bientôt les substructions du moulin elles-mêmes nous diront leurs secrets.

Ces énormes tables de pierre, disposées en allées et en chambres, équilibrées, scutenues, superposées, ont leur langage comme les livres. Elles rapportent que l'homme, même à l'âge le plus rudimentaire de son existence, avait une grande intelligence, puisque, sans connaître le fer et les lois de la mécanique, il a su remuer, transporter et mettre en place des blocs d'une pesanteur considérable. Elles nous apprennent qu'il reconnaissait le prestige de l'autorité et qu'il honorait ses chefs même après leur mort. Il n'y a pas à en douter, les dolmens sont des nécropoles, et des nécropoles privilégiées.

L'une des loges funéraires de celui de l'est, encore recouverte de son enveloppe de terre, c'est-à-dire non violée, a été ouverte par M. le baron de Wismes, et tous les témoins ont vu distinctement les restes de plusieurs squelettes que les médecins ont attribués à un homme, à une femme, et à un enfant ⁽²⁾. Les ossements sont aujourd'hui au musée archéologique de Nantes, avec divers autres objets provenant de la même fouille.

Devant cette constatation, nous sommes forcés d'admettre

(1) Le premier fut fouillé par M. Verger. Voir ses manuscrits à la bibliothèque de Nantes. L'arrondissement de Paimbœuf est riche en monuments mégalithiques. Ils sont tous décrits aujourd'hui, dans le *Dictionnaire archéologique de la Loire-Inférieure* publié par M. Pitre de Lisle, conservateur du Musée départemental d'ethnographie et d'archéologie.

(2) Voir la relation des fouilles au *Bulletin de la Société archéologique de Nantes*, de 1876, par M. le baron de Wismes qui fréquente cette côte de Pornic depuis vingt ans, et qui aurait pu en retracer l'histoire mieux que personne.

que le dogme de la famille n'était pas non plus inconnu des Celtes : c'est une conséquence qui semble résulter également de l'isolement de chaque monument. Ils n'auraient pas pris soin de constituer des groupes de tombeaux, si leur civilisation n'avait pas admis des distinctions, une hiérarchie et la filiation des races. Autour des squelettes, point de fer : on a recueilli seulement quelques pots d'une terre cuite à l'air libre et des couteaux de silex éclaté, une pierre polie et percée, semblable à une amulette, et des grains de collier.

L'art, cette inspiration divine que l'homme porte partout avec lui, apparaît déjà au milieu de ce chétif mobilier. La terre n'est pas seulement pétrie en vue d'un usage positif, elle a aussi ses ornements pour réjouir l'œil : la main qui a façonné l'un des pots a modelé autour de l'orifice une rangée de perles. Tels sont les renseignements que recèlent nos mégalithes.

Maintenant, pourquoi les dolmens sont-ils si nombreux sur les côtes de la mer, et si rares dans l'intérieur des terres ? Pourquoi sont-ils érigés de préférence sur les sommets, plutôt que dans les vallons retirés ? Ce sont des faits qu'on constate, des problèmes qu'on se pose et auxquels la science n'a pas encore trouvé de réponse. Les Celtes, assurément, n'en faisaient pas des monuments d'orgueil et de défi, puisqu'ils prenaient soin de les dissimuler aux regards, sous un amoncellement de pierres et de terre en forme de tumulus.

Entre l'âge de la pierre et l'époque historique, que s'est-il passé sur la côte de Pornic ? Que sont devenus les fils des constructeurs de dolmens ? Nous l'ignorons. Il est possible que, poussé par ces besoin irrésistible de progrès qui tourmente notre race, ils aient remonté les vallées pour rechercher des instruments de travail et des armes de combat. Le bronze et le fer dont ils se sont servis ne nous sont pas parvenus.

Quoi qu'il en soit, il est bien certain qu'au moment de la conquête romaine le pays était habité et qu'une aggloméra-

tion régulière s'était formée au bourg de Sainte-Marie. Le nom de Sion (*Sedunum*), que portent encore quelques maisons situées à l'est du presbytère, servait peut-être à la désigner. On y arrivait de Pornic par le chemin haut qui passe au moulin de la Motte et vient aboutir à la mairie. La route pittoresque qui suit les contours de la falaise est toute moderne, elle n'a pas plus de cinquante ans. Quand elle fut ouverte, les ouvriers mirent à nu le cimetière des païens, c'est-à-dire le champ où ils déposaient les urnes funéraires contenant les restes des corps qu'ils avaient brûlés ⁽¹⁾.

Le Christianisme est venu bientôt abolir cette coutume peu respectueuse de la crémation ; il a heureusement rétabli le mode primitif d'inhumation, en rappelant à l'homme la sublimité de son origine et de son destin. C'est pourquoi, près des urnes romaines, on découvrit ces grandes auges en pierre coquillière où les premiers chrétiens couchaient leurs défunts.

Ainsi, après plusieurs siècles de perfectionnements, de pratiques diverses, nos ancêtres avaient été obligés de reconnaître leur aveuglement et de revenir aux usages adoptés par les générations naïves des premiers temps du monde. Quelle leçon pour notre orgueil ! N'est-ce pas là le cas de redire que nous tournons dans le même cercle et de philosopher avec ceux qui gémissent sur la perversité croissante de notre race ? Qu'ils se consolent ; quels que soient nos écarts, la force de la vérité nous ramène toujours près du soleil lumineux autour duquel nous devons graviter.

La doctrine du Christ fut prêchée de bonne heure autour de la baie de Bourgneuf, si nous en jugeons par l'antiquité des patrons invoqués dans chaque église de la contrée :

(1) Dans le pré de la Fuie on trouve aussi des tombeaux sur lesquels je n'ai pas de renseignements.

Saint-Pierre est aux Moutiers ; Saint-Jean et Saint-Jacques, à Prigny ; Saint-Etienne, au Clion. Comment le culte de Notre-Dame a-t-il été importé sur la côte ? C'est un mystère qui ne peut être sondé à la distance où nous sommes des événements. Les missionnaires qui sont venus évangéliser le pays étaient plus soucieux de conquérir les âmes que de transmettre leur nom à la postérité en le gravant sur la pierre. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est qu'au XI^e siècle il existait, à l'endroit du bourg de Sainte-Marie, une église dédiée à la Mère de Dieu, qui, comme tous les sanctuaires d'alors, était tombée avec ses revenus entre les mains avides des laïques les plus puissants du pays.

Le désordre s'était glissé partout sous le règne des derniers Carolingiens, les usurpateurs des biens ecclésiastiques avaient livré les choses saintes à des ministres indignes, le scandale et la simonie avaient profané les institutions les plus respectables. Effrayés par les anathèmes des évêques de Nantes Airard, Quiriac et Benoît, les intrus firent leur soumission. Le XI^e siècle fut une époque de réparation et de rénovation religieuse. C'est aussi le moment où l'église de Sainte-Marie vit réapparaître autour d'elle la vie régulière, par l'arrivée des fils de saint Benoît.

Glevian, prince de Bougon, et Drolavius, seigneur d'Herbauges, appelèrent sur la côte les moines de la célèbre abbaye de Saint-Sauveur de Redon et leur offrirent la moitié des dîmes de la paroisse avec plusieurs autres domaines. Ceci se passait vers 1050⁽¹⁾. Soixante ans plus tard, les sires de Raiz établirent les religieux de l'abbaye de Saint-Serge d'Angers, déjà répandus sur leurs domaines, au lieu où s'éleva le prieuré de Saint-André de Pornic. Avant de construire la nouvelle chapelle, un concordat fut conclu, en 1114, pour régler les conditions de la fondation.

(1) *Cartulaire de Redon*, pp. 278-279.

Cet acte est instructif à plus d'un titre. Nous y apprenons que les moines de Redon n'étaient plus à Sainte-Marie, qu'ils y avaient été remplacés par des prêtres séculiers, jaloux de leurs droits, et auxquels l'évêque donna satisfaction en interdisant aux religieux d'administrer les sacrements, de réclamer une part des honoraires des funérailles, de faire des processions extérieures sans permission et de célébrer leur messe conventuelle, les dimanches et fêtes, avant que l'office paroissial fût achevé dans *l'église mère de laquelle dépendait l'église du château de Pornic* ⁽¹⁾.

Il en résulte que la circonscription paroissiale de Sainte-Marie était créée au XII^e siècle et que Pornic n'était alors qu'une humble fillette soumise à sa voisine. J'en suis fâché pour la gloire de Pornic, qui est une jolie petite ville très aimée de tous les touristes ; il me plairait de lui attribuer toutes les prééminences, même celle de la priorité, mais la vérité a des exigences devant lesquelles il faut s'incliner.

D'ailleurs, le témoignage que nous invoquons était superflu ; l'antériorité de la paroisse de Sainte-Marie ressortait d'elle-même, quand on considérait son étendue telle qu'elle était avant 1790, puisqu'elle enserrait de toutes parts la ville murée de Pornic. Il ne faut pas que Pornic en soit trop humiliée, c'est un sort qu'elle partage avec bien d'autres villes, dont la prospérité s'est développée autour d'un château, sous la tutelle d'un modeste recteur de campagne.

Châteaubriant dépendait de la paroisse de Beré ; le Croisic releva du bourg de Batz jusque sous Louis XV ; Paimbœuf est né sur le territoire de Sainte-Opportune en Raiz ; Pontchâteau a été devancé par le village de Querens. Pourquoi la ville de Pornic n'avouerait-elle pas qu'elle a eu ses commencements sous le rectorat de Sainte-Marie ?

⁽¹⁾ *Donec in ecclesia sacerdotum, ad quam parochia castri pertinet, missa finiatur.* — D. Morice. *Hist. de Bretagne*, pr. t. I, col. 527.

Elle a eu des compensations dans ses prérogatives féodales, elle a été élevée à la dignité de chatellenie, elle a eu son siège de justice, elle a possédé deux prieurés dans sa petite enceinte : celui de Saint-André, que nous venons de citer ; celui de Saint-Gilles, desservi par les chapelains des Templiers. Au reste, sa dépendance spirituelle ne fut pas de longue durée : au milieu du XVI^e siècle certainement, et peut-être avant, l'administration paroissiale était fondée à Pornic. J'espère qu'après ces explications, les habitants de Pornic ne m'en voudront pas trop d'avoir fouillé dans leur généalogie religieuse.

Les prêtres que nous venons de mettre en face des religieux de Saint-André ne devaient pas être les desservants définitifs du pays, ils cédèrent bientôt la place à d'autres prêtres soumis à une règle et qui se présentèrent en collégiale comme chanoines de Saint-Augustin. On ignore absolument en quelle année eut lieu ce changement de personnel. Il règne sur ce fait une telle incertitude, que les auteurs ont pu avancer les suppositions les plus diverses sans être contredits.

Les uns ont confondu Saint-André et Sainte-Marie et ont attribué la même origine aux deux établissements, comme si les moines de Saint-Serge avaient été invités à se déplacer, assertion qui est absolument controuvée. Les autres ont pensé que la collégiale de Doulon, après sa dissolution pour cause d'indiscipline, s'était reformée à Sainte-Marie. D'autres ont parlé d'échange de la part de l'abbaye de Redon. Cette dernière conjecture n'est pas invraisemblable, car les religieux de Redon, chargés d'un très grand nombre de fondations sur la rive droite de la Loire, ne pouvaient pas accepter toutes les avances de leurs bienfaiteurs. Beaucoup d'actes de fondation et de donation ont été modifiés par des accords ultérieurs.

Dans le cas qui nous occupe, il a pu y avoir échange avec l'abbaye de Geneston, située au sud du diocèse, près de

Montherbert, qui était aussi une communauté de chanoines réguliers de Saint-Augustin.

Les étrennes nantaises de 1748 assignent à la fondation de l'abbaye de Sainte-Marie de Pornic la date de 1117. Si la donnée était exacte, la Bretagne aurait devancé Paris de deux années dans l'adoption de la règle de Saint-Augustin, puisque la communauté de Saint-Victor n'est pas antérieure à 1119.

Garsire ou Gestin, seigneurs de Machecoul et de Pornic, seraient les promoteurs de la nouvelle institution sur notre côte et auraient installé les chanoines près de l'église dédiée à Notre-Dame. Il est surprenant que sur un fait aussi important les archives civiles ou religieuses ne nous aient pas conservé une affirmation positive.

Pour la plupart des communautés, nous avons des renseignements certains sur leurs commencements ; ils ont été transcrits plusieurs fois, et nous les retrouvons dans un endroit ou dans un autre. Coïncidence surprenante : la même obscurité enveloppe les débuts de la communauté de Geneston. Nous verrons plus tard que, sans le vandalisme des gens de guerre qui ont désolé le pays, nous aurions aujourd'hui plus de documents sous la main.

Dans la disette à laquelle nous sommes réduits, nous nous contenterons d'indiquer le milieu du XII^e siècle, comme l'époque probable de l'installation des Augustins à Sainte-Marie ; on ne peut pas en douter, car l'abbé Brice, dont l'existence est bien constatée, était en fonctions depuis trente ans en 1206.

Il est bon de dire ici brièvement ce qu'était l'ordre des Augustins, car le nom d'abbaye, donné à leur communauté comme aux monastères de Cîteaux, pourrait faire croire que leur vie avait quelque ressemblance avec celle des moines.

La règle leur permettait de gouverner eux-mêmes les églises paroissiales, ce qui était interdit à la plupart des ordres religieux. Ils n'étaient pas astreints au travail manuel, comme les Bénédictins ; leur principale obligation était de

chanter les diverses parties de l'office depuis prime jusqu'à vêpres. Leur costume se composait d'une aube et d'une chape noire fermée. Il n'en était pas de même chez les Cisterciens de Buzay, de Melleray, de Blanche-Couronne, de Villeneuve, chez les bénédictins de Vertou, de la Chaume et de Saint-Gildas-des-Bois. Les uns desséchaient les marais pour les transformer en prairies, les autres défrichaient les bois et les landes pour y planter la vigne. Tous se servaient de vicaires pour administrer les sacrements aux fidèles.

De tous ces monastères, dispersés sur le territoire du diocèse de Nantes, il n'en est pas un dont la situation fut comparable à celle de la collégiale de Sainte-Marie de Pornic ; je n'excepte même pas les bénédictins de Saint-Martin de Vertou, bien qu'ils fussent placés dans la riante vallée de la Sèvre. Pour trouver un établissement digne d'entrer en comparaison, il fallait jeter les yeux sur la rive opposée, dans le diocèse voisin, et considérer l'abbaye de Notre-Dame de la Blanche, érigée dans l'île de Noirmoutier, près de ce magnifique bois de la Chaise, qui excite l'admiration de tant de voyageurs. Voilà le digne pendant du monastère de notre côte.

Qu'elle devait être belle et animée, cette baie de Bourgneuf, quand elle avait sa couronne complète de flèches aigues surmontées de la croix, quand elle possédait deux ports de plus à Prigny et à Bourgneuf, et quand ses salines étaient en pleine activité !

Qu'on se la représente aux époques de sa grande prospérité, au XIII^e ou au XIV^e siècle, qui sont aussi deux époques de ferveur religieuse, alors que les Espagnols, les Anglais, les Flamands et les marchands bretons et normands venaient s'approvisionner de sel, alors que des centaines de navires sillonnaient ses eaux dans tous les sens !

Qu'on se représente tous ces prieurés alignés sur ses rivages, le plus souvent groupés par deux ou trois, tous ces clochers qui retentissaient au Clion, aux Moustiers, à Bour-

gneuf, à Bouin et à Noirmoutier, à l'heure où les sonneries appelaient en chœur les fidèles à la prière, ce concert de chants religieux qui s'élevait à la fois de tous ces sanctuaires vers le ciel, et on aura une idée du panorama émouvant qui se déroulait constamment sous les yeux des chanoines de Sainte-Marie.

Les bâtiments de l'abbaye étaient situés dans l'emplacement du presbytère actuel. Ils étaient rattachés à l'église conventuelle par les galeries d'un cloître du XIII^e siècle, qui passait pour l'un des plus beaux de la province. Dans le mur du presbytère, au sud, on en voit un vestige qui accuse que ses arcades étaient en ogives. C'est tout ce que nous pouvons en dire, personne n'ayant pris soin d'en conserver la description.

Nous savons mieux ce qu'était l'église, dont la destruction ne remonte qu'à vingt-cinq ans. Cet édifice appartenait au style roman, mais sa construction n'avait jamais été terminée : un lambris remplaçait la voûte. Le chœur avait trente-huit pieds de long, et la nef, accompagnée d'un bas côté, avait soixante-neuf pieds. Les murs, sans aucun ornement, reposaient sur cinq arcades en plein cintre. Le clocher, en forme de tour carrée massive, était percé de quatre ouvertures de même style et surmontait l'entrée principale à l'ouest.

La porte la plus curieuse, placée au midi, était ornée de modillons romans (qu'on conserve pour les utiliser dans la reconstruction du presbytère) et précédée d'un porche ou chapiteau semblable à ceux qu'on rencontre encore dans beaucoup d'églises de Bretagne. C'est là que se tenait, à l'issue de la grand'messe, l'assemblée des chefs de famille et anciens marguilliers formant le corps délibérant de la paroisse.

Les boiseries du chœur n'avaient aucun cachet artistique, et l'autel était surmonté de l'un de ces affreux retables du modèle qu'on voyait partout avant la renaissance du gothique, et qui n'étaient qu'un assemblage païen de

colonnes et d'entablements fort peu à sa place dans les édifices du moyen âge. Le goût moderne nous a heureusement débarrassés du mobilier trop prétentieux des contemporains de Louis XV, et nous ne voyons plus de statues grotesques exposées aux regards.

Quelque imparfaite qu'elle fût, l'église de Sainte-Marie tenait au cœur des paroissiens et leur était chère autant qu'aurait pu l'être l'église la mieux décorée. L'habitude efface à nos yeux bien des imperfections. Pour ces populations simples et croyantes de la côte, elle rappelait la foi robuste et enthousiaste des aïeux, elle constituait un lien vivant entre le passé et le présent et redonnait un corps à leurs souvenirs de famille, privilèges que n'ont pas les édifices neufs, malgré toutes leurs splendeurs.

Heureuses les populations parmi lesquelles l'architecture a été assez puissante pour créer des œuvres dignes d'être restaurées ou achevées !

Le diocèse de Nantes ne jouit pas de cette faveur ; aussi, le nombre des églises anciennes qui ont été condamnées à disparaître est innombrable. Le chef-lieu lui-même ne peut montrer que des édifices neufs ; sa cathédrale elle-même devra son achèvement aux efforts de notre siècle.

Il n'est plus à Sainte-Marie qu'une construction qui parle au voyageur de son passé : ce sont les débris de la tour à moitié écroulée qui se voit en face du presbytère. Ces ruines sont celles de la fuie dans laquelle se rassemblaient les pigeons du monastère. Elevés par leurs bienfaiteurs au rang seigneurial, les religieux avaient pu, eux aussi, ajouter à leur cloître cet appendice féodal non moins précieux que le moulin et le four banal. Les petites cases qui sont pratiquées dans les parois intérieures du colombier, depuis le bas jusqu'au haut, servaient de nids aux couples. C'est là qu'on allait prendre, au moyen d'une échelle tournante fixée au milieu, les jeunes pigeons bons à manger.

Ce mode de construction était également connu des

Romains, mais il avait chez eux une destination bien différente. Ils en faisaient un tombeau de famille et plaçaient les urnes funéraires de leurs chers défunts dans les petites cellules. Plusieurs architectes, notamment le célèbre Garnier, ont été si bien trompés par les apparences qu'ils ont pu, au premier abord, prendre la fuie de Sainte-Marie de Pornic pour un monument antique et croire à une imitation du tombeau de Cecilia Metella. Notre fuie a moins de prétentions. Cherchez à sa base, dans les premières assises, vous verrez la date de 1556, année de sa reconstruction ⁽¹⁾.

Il est une autre antiquité qui mérite non moins l'attention, quoique mutilée : c'est une pierre tombale relevée jadis dans le cimetière et appuyée maintenant contre le mur extérieur de l'église, en attendant qu'une place honorable lui soit faite à l'intérieur. On ignore dans le pays le nom du personnage dont l'image est sculptée en ronde bosse sur la surface, mais on sait qu'il est contemporain des commencements de l'abbaye. Les habitants disent en la montrant : « *C'est la tombe du croisé !* »

Cette pierre était autrefois dans la chapelle latérale édifiée sous l'invocation de saint Nicolas et de saint Jacques, chapelle située à droite de l'église, qui avait été reconstruite en 1640 et qui fut détruite en 1776, parce que sa restauration eût été trop coûteuse. Depuis lors, elle est restée sans abri, exposée aux injures du temps, des passants et des ennemis de l'histoire. Les mutilations ont emporté la date qu'elle portait, les derniers caractères gothiques ne retracent plus que le nom du croisé :

*Cy gict monseur Vuillaume des Breteschcs, chevalier, qui
décéda octobr*

Evidemment c'est bien là la tombe d'un contemporain des

(1) L'écusson voisin de la date représente une croix semée de cloches.

croisades, et M. le curé peut en placer les débris dans son église, sans crainte de la déparer.

Le château des Bretesches était en Saint-Viaud. Le seigneur Guillaume, qui l'avait quitté pour suivre saint Louis, s'était trouvé en péril pendant la traversée : il avait invoqué saint Nicolas, le patron des navigateurs, et, à son retour, il avait payé sa dette de reconnaissance en lui élevant un autel.

Nous avons fait quelques recherches sur ce vieux chevalier, et nous avons trouvé qu'il possédait de grands biens dans le pays de Raiz. Une charte de 1288 atteste qu'il donna aux religieux de l'abbaye de Villeneuve (Le Bignon) un four banal et les droits seigneuriaux qui lui appartenaient à Saint-Philbert-de-Grandlieu (1).

Guillaume des Bretesches aurait donc pu reposer sous les voûtes de l'église abbatiale de Villeneuve dont il était le bienfaiteur, près des sires de Machecoul ses suzerains ; il a préféré le sanctuaire de Sainte-Marie, avec l'espérance sans doute d'y dormir plus sûrement en paix.

L'indifférence humaine a bouleversé tous ses calculs. Ses cendres ont été dispersées, et la pierre qui les recouvrait sera bientôt elle-même méconnaissable, si d'énergiques protestations ne s'élèvent pas en sa faveur.

Elle était pourtant belle la figure du vieux guerrier, couchée dans ce cimetière de village depuis six siècles. Les passants s'arrêtaient volontiers à la contempler. N'est-ce pas le cas de rappeler ici les vers mélancoliques qu'elle inspirait à M. Joseph Rousse, lorsque sa muse, avide d'émotions, allait de clochers en clochers réveiller les souvenirs du pays de Raiz :

(1) Arch. départ. H 86.

Dans un vieux cimelière, où fleurit la ciguë,
Près du temple est couchée une antique statue.
C'est un guerrier qui dort, les deux mains sur son cœur.
Son sommeil est serein et le naïf sculpteur
A gravé sur ses traits une calme espérance,
Et la foi simple et vive unie à la vaillance.

Un débris de son casque est près du chevalier,
Son glaive est à sa gauche avec son bouclier,
Où, témoin glorieux, une croix se dessine
Et dit qu'il combattit aux champs de Palestine.
Sous le porche roman du vieux temple, le soir,
Quand la lune est au ciel, parfois je vais m'asseoir,
Et tandis que la mer gémit, chante ou murmure,
Voyant du chevalier la tranquille figure
Et l'admirant couché les deux mains sur son cœur,
Je pense : Heureux celui qui meurt dans le Seigneur ⁽¹⁾.

Quatre châteaux s'élevaient sur le territoire de Sainte-Marie, c'étaient : le Sableau ⁽²⁾, l'Angle, le Bois-Macé et la Tocnais. Aucun des seigneurs de ces manoirs n'a laissé dans le chœur de l'église la trace d'une pierre tumulaire notable. Tous se sont contentés d'une sépulture commune sous les dalles du sanctuaire.

A l'intérieur de l'église plusieurs objets, rares dans les paroisses rurales, frappaient les regards. Une crosse d'argent de six pieds de long, placée au-dessus du maître-autel, rappelait aux paroissiens que leur premier pasteur était investi d'une haute autorité, qu'il marchait de pair avec les évêques. Sa juridiction s'étendait, en effet, sur treize maisons religieuses vivant sous sa dépendance. On les nommait : Saint-Thomas

(1) POÉSIES BRETONNES. Paris, 1882. 1 vol. in-16, f° 62, pièce intitulée : *Le Tombeau du Croisé*.

(2) Le château du Sableau était devant la plage des Sablons. En 1775 il appartenait au prince de Condé. M. Dubois a trouvé des substructions très épaisses sur son emplacement.

et Sainte-Anne de Pornic, Notre-Dame de la Plaine, Saint-Nicolas de Guermiton, Sainte-Apolline de Cheix, Saint-Pierre du Clion, Saint-Vincent de Remouillé, Notre-Dame d'Aigné (en Montoir), Saint-Gildas de Haute-Perche (Chauvé), Sainte-Anne de Rohard (Savenay), Saint-Laurent de Bourgneuf, Saint-Michel de Chevesché, Sainte-Madeleine de Pilon (Port-Saint-Père), Saint-Martin de Chauvé ⁽¹⁾.

A la place du tabernacle se trouvait une statue de la Vierge, qui ne ressemblait à aucune autre.

Une cavité, creusée dans sa poitrine et ouverte largement dans le dos en forme de losange, permettait de déposer en elle le ciboire ou custode contenant le Saint-Sacrement, et, pour que personne ne pût se méprendre sur sa destination, un œil rond, pareil à ceux des ostensoirs, existait sur la face antérieure pour annoncer aux fidèles qu'ils lui devaient une révérence particulière.

Cette statue n'est point détruite : on peut la voir en avant de la chapelle latérale de gauche, qui lui est destinée, sa physionomie seule a changé. Les anciens marguilliers avaient cru l'embellir en la faisant revêtir plusieurs fois des couleurs les plus diverses ; ils avaient même dissimulé, sous une couche de plâtre, ce qui faisait son originalité ; les traits de la figure avaient pris un air disgracieux sous le pinceau grossier qui avait voulu les accentuer ; enfin, le démon qu'elle foule aux pieds était dans une posture peu décente.

M. l'abbé Gergaud, curé actuel de la paroisse, sagement préoccupé de mettre le mobilier de son église en harmonie avec la gracieuse décoration de l'édifice dû à sa persévérance, ne pouvait pourtant pas penser à la reléguer dans un coin, si laide qu'elle fût ; il savait trop bien que sa conduite lui eût attiré le blâme de tous ses paroissiens. Leur statue leur est

(1) Arch. départ. H 77-80.

aussi chère que Notre-Dame de Fourvières aux Lyonnais. Il prit le parti de la confier au bon goût d'un artiste nantais qui, en lui rendant l'aspect des œuvres correctes, a remis au jour sa conformation primitive.

Les archéologues regretteront que les doigts de la main, au lieu d'indiquer simplement le tabernacle, tiennent maintenant une branche de lys, addition qui n'était pas dans l'original, et que le corps du démon soit tronqué. Ils auraient raison, s'il s'agissait d'un objet de curiosité destiné à un musée, mais ici le cas est différent. La statue est destinée à occuper une place d'honneur dans un édifice moderne et à recevoir surtout les hommages de la piété. Imprudent serait celui qui proposerait de la changer contre une autre, il encourrait la réprobation universelle.

— Connaissez-vous la Vierge de Sainte-Marie ? disais-je un jour à une jeune fille originaire de la côte de Pornic. — *Je crois bien*, me dit-elle, *elle a fait des miracles*. — Lesquels ? — Je n'ai pu le savoir.

C'est donc un objet sacré au premier chef ; si elle en était séparée, la population se croirait exposée aux plus grands malheurs. Quand, pour une raison quelconque, pendant des réparations, la statue se trouvait descendue de son siège habituel, s'il arrivait quelque accident dans la paroisse, on s'empressait de la remettre au plus vite où la coutume ancienne l'avait placée. La Vierge a choisi elle-même son séjour, dit-on, une main impie seule oserait l'en détronner.

Dans l'état où elle est aujourd'hui, il est bien difficile de dire si elle appartient au XIV^e siècle plutôt qu'au XV^e ; elle a perdu le cachet de son époque ; cependant, en considérant uniquement la destination spéciale qui lui fut donnée, il est possible d'arriver à lui assigner un âge. On sait, d'une part, qu'au temps de la fondation de l'abbaye, la custode se plaçait dans un meuble du chœur et jamais sur l'autel. L'usage des tabernacles ne s'est introduit qu'au XIV^e siècle. De l'autre, l'idée de rappeler la maternité de la Vierge, en

ouvrant un sacraire dans le corps de sa statue, ne peut appartenir à l'art de la Renaissance ; c'est une invention naïve et charnelle qui ne pouvait germer que dans le cerveau tout à la fois mystique et réaliste des générations du moyen âge.

D'après ces inductions, l'artiste qui a conçu la structure de Notre-Dame de Pornic serait du XIV^e siècle. Dans tous les cas, il est certain qu'elle a servi de tabernacle au moins pendant trois siècles, et c'est déjà une belle antiquité qui mérite considération. Deux témoignages empruntés aux titres de la fabrique ne laissent aucun doute à cet égard.

Voici le premier : c'est un concordat de 1554 dans lequel les religieux, fixant les charges qui leur incombent, s'engagent à entretenir une lampe ardente devant l'image de Notre-Dame « auquel est le sacraire. » Le second est la déposition insérée dans une enquête de 1678. Le septuagénaire Picaud vient déclarer que, toutes les fois qu'il est allé faire ses prières à l'église de Sainte-Marie, « il a vu les vicaires de la paroisse prendre le saint sacrement *dans l'image de la sainte Vierge* qui est au dos et au-dessus dudit autel, pour le porter et administrer aux paroissiens. »

On ne peut pas demander d'attestation plus positive.

Au point de vue de l'art, comme au point de vue religieux, la statue de Sainte-Marie de Pornic est donc un monument précieux et tout à fait rare, qui n'a peut-être pas son pareil en France ; c'est un type qui ne paraît pas avoir été reproduit à plusieurs exemplaires. En fait d'analogues, j'ai entendu citer une représentation de sainte Anne dans le corps de laquelle on voit la sainte Vierge portant elle-même l'Enfant Jésus. Je n'ai pas retenu le nom de la province à laquelle elle appartenait, mais j'inclinerais fortement à croire que l'invention est d'un méridional ou d'un Espagnol.

Après la description de la statue de Notre-Dame et de la tombe du croisé, je suis forcé de m'arrêter : ces deux objets étaient les seules curiosités à mentionner dans le mobilier.

Ni la chaire, ni les stalles du chœur ne ressemblaient, même de loin, à ces riches sculptures de chêne qu'on admire généralement dans les vieilles abbayes. Il ne paraît pas que les chanoines de Pornic aient jamais reçu une dotation assez forte de domaines et de rentes pour pouvoir décorer pompeusement leur chœur. Après avoir dépensé de grosses sommes pour édifier leur cloître, ils s'étaient trouvés sans ressources pour faire les voûtes de l'église. Leur temporel primitif, à peine suffisant pour subvenir à l'entretien du personnel des pères et des novices, au lieu de s'accroître peu à peu par une affluence de dons et une bonne administration, fut au contraire amoindri de bonne heure par la mauvaise volonté des descendants de leurs bienfaiteurs.

A la faveur des troubles occasionnés par la guerre de Cent Ans, les débiteurs de l'abbaye s'emparèrent des domaines dont ils n'étaient que les tenanciers ⁽¹⁾. On le sait, parce que Charles Davaugon, dixième abbé connu, fut chargé de procéder contre les usurpateurs en 1464. Au siècle suivant, la situation n'était pas meilleure. Lorsque l'abbé Jean Heaulme vint, en 1554, faire sa déclaration pour l'assiette des décimes, il annonça que le patrimoine de l'abbaye ne fut jamais affermé plus de 400 livres tournois, que depuis trente ans aucune enchère supérieure ne s'est rencontrée. Il ajouta que désormais le revenu serait moindre encore, attendu que la mer avait submergé deux cent quarante aires de marais salants et plus de cinq journaux de pré. Les rentiers débiteurs de l'abbaye, dit-il, montrent peu d'empressement à s'acquitter et les chanoines n'ont pas de procureur fiscal qui puisse les poursuivre. L'entretien d'un siège de justice, avec sénéchal et assesseurs, les aurait ruinés.

Pour comble de malheur, les titres justificatifs des aumônes

⁽¹⁾ Arch. départ. H 77-80.

avaient été perdus ou détruits pendant les dernières guerres ; les ennemis de la France relevaient toujours la tête et, quand ils recommençaient leurs entreprises, l'abbaye, par suite de la proximité de la côte, était exposée à leurs insultes ou à leurs déprédations. En 1554, Sainte-Marie était une véritable place de guerre. Non seulement les chanoines entretenaient un arsenal composé de quatre arquebuses à crocs et d'arquebuses à points, d'arbalètes et de bâtons, avec leurs munitions, mais encore ils donnaient asile à tous les gentilshommes envoyés par le gouverneur de Bretagne pour surveiller la côte, organiser la défense et passer les revues. A chaque alarme, leurs dortoirs se remplissaient de gens de guerre, improvisés ou enrégimentés, qui venaient de quatre et cinq lieues, parfois au nombre de cent cinquante, et vivaient sur la mense des chanoines. Il fallait bien les héberger pour être sûr d'avoir leur assistance à chaque menace.

Tel était le sort de la plupart des abbayes de tout ordre. Pendant le moyen âge et jusqu'à une époque très récente, les voyageurs et les gens de guerre n'ont pas connu d'autres hôtelleries que celles que leur offraient les religieux.

Au XVI^e siècle, le personnel se composait de six prêtres, d'un novice et de deux jeunes clercs. L'abbé résidait et gouvernait lui-même la communauté. Le Roi n'y introduisit la commende, l'un des plus tristes abus du pouvoir personnel, qu'en 1601, en nommant l'abbé Gaspart du Gay. Les mœurs admettaient alors qu'un ecclésiastique pouvait posséder plusieurs bénéfices, réguliers ou séculiers, en toucher les revenus et se faire remplacer, dans l'exercice de chaque charge, par un prieur ou un vice-gérant, qui devenait pour ainsi dire son fermier. Quand il habitait très loin de ses bénéfices, il arrivait que de grandes négligences se commettaient. C'est ce que nous avons la tristesse de constater ici : dès que l'abbé ne fut plus astreint à la résidence, l'entretien des bâtiments fut abandonné, la régularité des offices cessa, les chanoines se dispersèrent, les toitures s'effondrèrent, la maison prit

l'aspect d'une ruine ouverte à tout venant, et les habitants se désaffectionnèrent de leur collégiale. Les vicaires perpétuels, chargés des fonctions paroissiales dans la nef de l'église, devant un autel érigé sous l'invocation de saint Jean, s'étaient déjà fortement émancipés au siècle précédent pendant les troubles de la Ligue. Quand ils virent les religieux hors du pays, ils s'habituerent bien vite à se considérer comme les maîtres de la paroisse et les héritiers légitimes de ceux qui abdiquaient. Ils rompirent donc toutes les barrières et s'installèrent dans ce chœur où les chanoines avaient chanté l'office pendant trois siècles.

L'abbaye fut mise littéralement au pillage : on emporta les fenêtres, les portes, les gonds et toutes les ferrures, les ardoises et les plus belles pierres pour construire d'autres logements. On fondit les deux cloches, et le bois, qui servit dans cette circonstance, fut pris dans les charpentes. Le carrelage du four, l'échelle du colombier, tout fut emporté.

Le chanoine Pierre Busnel ne soupçonnait pas cette situation quand il vint de Geneston à Pornic, avec le titre de prieur claustral, pour y rétablir la conventualité (1674). Il avait poursuivi la collation de ce bénéfice jusqu'en Cour de Rome, et il arrivait avec la ferme résolution d'en prendre possession. Grande fut sa déception en présence des ruines amoncelées. Il crut qu'avec le secours du Présidial de Nantes et du Parlement de Rennes il parviendrait, à coups d'assignations, d'enquêtes et d'arrêts, à rétablir ce que le temps avait renversé ; il ne réussit qu'à irriter tout le monde contre lui et fut forcé d'abandonner son poste malgré le concordat conclu avec son abbé Balthazar de Rousselet, de Château-Renaud. Les prêtres séculiers, qu'il avait installés pour chanter l'office, ne tinrent pas longtemps la place après son départ et le chœur redevint silencieux. Quand le XVIII^e siècle s'ouvrit, le personnel desservant se trouvait réduit au seul vicaire perpétuel.

Pendant toute la durée du XVIII^e siècle, la paroisse eut à

souffrir de l'extinction de la collégiale et de l'indifférence des abbés commendataires qui, presque tous, résidaient trop loin pour entendre les plaintes que soulevait le changement des mœurs ecclésiastiques. Jean-Baptiste Lanux était chanoine de Tulle, l'abbé de Querversio était chanoine officiel de Nantes, l'abbé du Pargo, le dernier, était vicaire général du diocèse de Rennes. Des 7.000 livres de revenu que valait l'abbaye, les paroissiens ne retiraient aucun profit, si ce n'est quelques aumônes, 80 livres environ, pour les pauvres.

La portion congrue de 300 livres, que beaucoup d'abbayes payaient au vicaire perpétuel, n'était même pas à la charge de l'abbé de Sainte-Marie. Grâce aux générosités des paroissiens, celui de Sainte-Marie, qui prit le nom de recteur après le départ des chanoines, vivait au bord de la mer, dans un presbytère entouré d'un vaste pourpris, sur la récolte de quatorze boisselées de terre, avec l'appoint de divers traits de dîmes qu'il prélevait sur trente-sept boisselées disséminées dans plusieurs quartiers et de quelques offrandes en nature. La fabrique elle-même avait un temporel qui se composait de neuf boisselées trente-huit sillons, de 29 livres en rentes foncières, de rentes en nature s'élevant à un quarteau deux boisseaux de froment et un demi-boisseau de seigle, sans compter la moitié des offrandes qui se déposaient sur l'autel de Saint-Nicolas. En 1790, le compte se soldait ainsi : recettes, 287 livres ; dépenses, 168 livres. Le nombre des anniversaires fondés était de trente-sept. Avec un patrimoine si modeste, il n'était pas possible d'entretenir plusieurs prêtres.

Ailleurs, on voyait beaucoup de chapellenies et de légats bien rentés qui faisaient vivre un certain nombre de prêtres de chœur, dont le concours était précieux pour le curé et les fidèles. A Sainte-Marie, cette ressource n'existait pas. La seule fondation était celle de la messe du dimanche matin, établie, en 1614, par l'abbé Jean Guichard, au moyen d'une rente de 135 livres, et encore n'était-elle pas régulièrement

desservie. En 1783 le titulaire, nommé l'abbé Conain, n'avait pas été remplacé, bien qu'il fût parti depuis longtemps pour les missions de la Chine.

Au milieu d'une population aussi deshéritée, la foi, loin de se maintenir, ne pouvait que décroître et s'éteindre. On le remarquait en 1759 : « *Il n'est pas étonnant*, dit un contemporain, *qu'au milieu d'un tel abandon, il ne se fasse des hérétiques* ⁽¹⁾. »

Le recteur, affligé de son impuissance, indiquait un remède dans ses brevets : il émettait le vœu de voir un desservant auxiliaire à la chapelle de la Madeleine située au nord, au milieu des landes du Tablier, dans le canton le plus retiré de la paroisse ; mais bien des obstacles s'y opposaient.

D'abord l'édifice était en ruines et on ne lui connaissait pas de dotation. Cette ancienne chapelle, attenante à une léproserie, n'était plus desservie depuis l'époque éloignée où la lèpre avait disparu du pays. En 1664, la pierre d'autel avait été enlevée et transportée dans la chapelle du Bois-Macé, et, aujourd'hui, c'est à peine si on retrouverait son emplacement. Dans un temps où les chemins n'étaient pas entretenus, il eût fallu, au contraire, que la Madeleine fût transformée en chapelle de secours ⁽²⁾.

« Car, disait le dernier curé, aller à la messe, à vêpres et » au catéchisme par pluie, verglas, neige, glace et mauvaises » routes, à une grande lieue de distance, c'est une chose » pitoyable qui crie au ciel pour avoir du secours ⁽³⁾. La » chapelle du Tabier, rétablie et desservie, donnerait une » nouvelle vie au canton des Landes qui est dans un état de » langueur. On verrait des maisons s'élever et l'agriculture

(1) Arch. départ. L suppl.

(2) M. Dubois, propriétaire à Sainte-Marie, a acheté les ruines de la chapelle du Tabier pour les sauver. Il faut l'en féliciter.

(3) Arch. départ. L suppl.

» prendre faveur, car, faute de chapelle et de messe, rien
» n'encourage à bâtir loin de l'église. »

Le service religieux était bien autrement organisé au moyen âge.

Auprès de l'anse qu'on nomme le *Porteau*, les seigneurs du Plessis-Grimaud avaient fondé un prieuré qui était sous le gouvernement des religieux de Blanche-Couronne ⁽¹⁾. C'était une habitude courante, au XIII^e siècle, de placer une chapelle et une maison hospitalière sur tous les passages fréquentés, près des rivières, le long des routes, sur les côtes, partout enfin où les voyageurs pouvaient aborder et réclamer un secours. Le malade y trouvait un lit, et le pèlerin fatigué la nourriture dont il avait besoin. Au Porteau, cette institution avait sa raison d'être. Tous les échanges de la paroisse de Sainte-Marie avec l'île de Noirmoutier se faisaient déjà par là à une époque reculée : les insulaires y apportaient leurs engrais et les habitants de la terre ferme leurs fagots et leurs vins.

Il y a bien longtemps que la vigne fleurit sur les bords de la baie de Bourgneuf. Dans les dons faits à l'abbaye de Buzay, au XII^e siècle, on voit que cette culture tenait une place sérieuse dans le pays. Raoul de Cheméré céda aux Cisterciens, dit un vieux titre, ses droits de copropriété sur des vignes, des terres, des vassaux et sur un pressoir, plus ses tonneaux et ses ustensiles de vendange, et l'évêque Maurice de Blason ratifia la cession. Malgré l'éloignement de leur monastère, les moines conservèrent leur clos de Sainte-Marie, en raison, sans doute, de l'excellence de ses récoltes.

Dans un contrat de 1405, leurs tenanciers s'engagent à entretenir à Sainte-Marie une maison et une cuve, à loger les vendangeurs et à payer une rente de 3 sous, à la seule

(1) Arch. départ. H 10.

condition d'avoir la rape et le gros vin de la récolte. La plantation de la vigne réussit toujours sur la côte. Depuis 1860, bien des clos nouveaux se sont créés, mais leur nombre n'augmente plus depuis que les étrangers recherchent ces terrains pour construire des chalets.

Une transformation complète s'est opérée dans le pays, depuis 1855 surtout. A l'exemple de M. Papot qui commença à construire pour les baigneurs, les habitants ont utilisé leurs terrains de la même manière. Là où les moutons paissaient une herbe maigre, ils ont fait grandir des massifs de verdure qui réjouissent l'œil du passant. Le bourg, qui comptait à peine douze maisons de laboureurs et de marins, il y a cent ans, en renferme maintenant plus de cinquante, et les marchands n'y manquent plus. Il est facile de s'y approvisionner sans aller jusqu'à Pornic.

Ne sont-ce pas là des gages de prospérité pour l'avenir ? Evidemment oui. Tous les étrangers qui sont venus passer une saison à Sainte-Marie y reviendront. Ceux qui ont vu s'élever successivement la nef et le chœur qui composent la gracieuse église, que nous devons au talent de M. Boismen, l'éminent architecte diocésain, voudront la revoir quand elle aura tous ses ornements intérieurs, car ils ont tous contribué, par leur générosité, à la perfection du monument. Malgré l'harmonie de ses belles lignes, l'heureuse proportion de sa hauteur avec sa largeur, l'édifice ne satisfait pas encore complètement l'œil du visiteur. La nudité de ses murs appelle des boiseries ; quelques peintures à fresque sont nécessaires pour donner du relief aux autels ; des bancs, une chaire et des stalles sont indispensables. Une église gothique ne peut être complète sans tous ces accessoires ; elle ne peut, du moins, produire ses grands effets, qu'à la condition de posséder tout ce qui rappelle l'harmonie, l'ordre et la vie surnaturelle. C'est une scène sur laquelle s'accomplit tous les jours un grand drame. Il faut donc que l'ensemble des vitraux et du mobilier, sans la distraire, réchauffe l'âme

d'une tiède atmosphère, l'éclaire d'un jour tempéré, en un mot la prépare aux impressions qu'elle vient recueillir.

Liste des abbés de Sainte-Marie.

1. André, vers 1170.
 2. G.
 3. Aigobert.
 4. Geoffroy.
 5. Guillaume.
 7. Pierre Moisan.
 8. Pierre Sauvaing.
 9. Olivier Sauvaing.
 10. Charles Davaugon.
 11. Olivier Appert.
 12. Jacques Corbeau.
 13. Jean Heaulme.
 14. Jean Hubert.
 15. Guillaume Giroust.
 16. Gaspard du Gay.
 17. Guillaume Pineau.
 18. Robert de Conigan.
 19. Albert de Rousselet, de Château-Renault.
 20. Balthazar » »
 21. Henri » »
 22. Louis Orceau.
 23. Christophe Menier.
 24. J.-B. de Lanux, chanoine de Tulle.
 25. Berthou de Kerversio, chantre, official de Nantes.
 26. N. du Pargo, vicaire général de Rennes.
-

Seigneurs de la Tocnais.

Boterel ou Botereau, Olivier (1429).

Boterel (Hilaire).

Bougrenet (Pierre de), ép. d'Anne Boterel (1563).

» » ép. de Perrine Borgnet (1590).

» (René de), ép. de Jacq. Le Borgne (1668).

» (Joseph de), ép. d'Ant. Raimbaud (1681).

» (Joseph-Pierre), ép. de Gabrielle de Ruays (1714).

» (Jacques-Pierre), 1732.

Seigneurs du Bois-Macé.

Thebaud de la Roullière (1429).

Jeanne » (1526).

Goheau (Marguerite).

Goheau (Louis), 1614.

» (Yves), ép. de Louise de Saffré, vend la seigneurie en 1648 à

Boisorhant (René de), ép. de Françoise Bourgogne.

» (René de), ép. d'Anne Flustre (1680).

Chevigné du Bois-Chollet (1775).

Seigneurs de l'Angle.

Perdrix (Guillaume de la), 1616.

» (Mathurin de la), ép. de Gabrielle Charbonneau (1651).
Rolland (Georges), ép. de Marie Drouet (1700).

LÉON MAITRE.

FONDATAIONS PIEUSES A NANTES

1549-1691

Sainte-Croix. — Les Jacobins. — La chapelle de Miséricorde. —
Le Sanitat.

TITRES ÉGARÉS

RETROUVÉS ET MIS AU JOUR

PAR LE M^{IS} DE GRANGES DE SURGÈRES

Vice-Président de la Société archéologique de Nantes et de la Loire-Inférieure.

Les pièces que nous publions ici ne nous paraissent pas réclamer de longs préambules. Personne n'ignore, en effet, l'intérêt qui s'attache aux anciens titres de fondations dans les églises paroissiales, ainsi que dans les maisons religieuses ou hospitalières d'une cité. L'historien et le chroniqueur y puisent maints renseignements cherchés vainement ailleurs; le canoniste et l'hagiographe y peuvent trouver plus d'une précieuse donnée. et le simple curieux ne laisse pas d'y rencontrer lui-même bien des détails dignes de retenir son attention. Enfin, rien ne révèle avec plus de force la foi vive et ardente de nos pères, ainsi que le souffle de puissante charité dont leurs œuvres étaient inspirées.

Disons cependant quelques mots sur le recueil qui contient ces titres et mettons brièvement en relief leur importance.

Ce recueil manuscrit, cahier petit in-folio, recouvert d'une reliure molle en parchemin, et intitulé - incomplètement d'ailleurs, — *Titres de fondations aux Jacobins et au Sanitat*, a été formé, au XVII^e siècle, par la réunion de copies notariées ou expéditions, les unes sur parchemin, les autres sur papier timbré, assemblées pêle-mêle, en dépit de l'ordre chronologique et sans souci de la distinction de leur origine. Les hasards d'une vente publique l'ont fait tomber entre nos mains, à Paris, il y a environ deux ans.

Il n'est certes pas besoin de l'examiner longuement pour se convaincre que toutes les ampliations notariées qu'il contient ont dû être réunies pour un membre de la famille de Charette, car toutes les fondations qu'elles relatent ont été faites par quelque représentant de cette famille, sont tombées à leur charge ou devenues leur apanage par succession ou autrement.

Ainsi, par exemple, les obligations de la fondation faite à Sainte Croix, en 1549, par Guillaume Symon, sieur de la Pillardière et de la Folliette, notaire à Nantes, incombèrent à Jacques Charette de Montbert, par suite d'un acte de transaction de 1589, dont la copie est conservée aux Archives départementales, ainsi qu'on le verra dans la note que nous avons placée à la suite de notre acte original ⁽¹⁾.

Quant aux fondations faites en faveur de la maison conventuelle des Jacobins, ou Dominicains, établis à Nantes, près du Château, depuis 1228, toutes, à l'exception d'une seule, émanent directement de membres de cette famille. Les Charette étaient véritablement les bienfaiteurs de ces humbles frères prêcheurs, leurs voisins; leurs libéralités envers ces religieux sont nombreuses et importantes : les Archives départementales en font foi. Aussi, avaient-ils dans la chapelle de Notre-Dame de Pitié située « du du cousté dextre en allant au coeur » de l'église de ce couvent, leur enfeu spécial « en particulliere prohibition à tous aultres » ⁽²⁾,

(1) Voyez note 41, p. 2.

(2) Voyez ci-après l'acte du 14 juin 1613.

et Madame la Présidente de Montbert, la veuve de Jacques Charette, pouvait-elle, dans l'acte du 17 janvier 1685, appeler cette chapelle « sa chapelle de Notre-Dame de Pytié ⁽¹⁾ ».

Quant à cette « damoiseile Marie Bouillon », la signataire de l'importante fondation de 1678, nous ne savons vraiment comment la rattacher à la famille de Charette. Et cependant pour que l'acte qu'elle a signé se trouve dans ce recueil, il faut, de nécessité, que d'une façon ou d'une autre, les clauses qu'il contient aient regardé cette famille, que concernent toutes les autres pièces du recueil.

L'acte lui-même ne fournit aucun renseignement à cet égard. Pour en obtenir quelques uns, nous avons voulu savoir si cette demoiselle, d'une si grande générosité envers les Jacobins, n'avait point fait quelque autre fondation, où nous pourrions trouver ses liens de parenté, mais l'*Inventaire des Archives du département de la Loire-Inférieure*, si consciencieusement rédigé par l'archiviste, M. Léon Maître ne cite même pas une fois le nom de mademoiselle Marie Bouillon. Nous avons alors, aidé par l'obligeant archiviste de la ville de Nantes, M. de la Nicollière-Teijeiro, recherché ses actes de naissance et de décès dans les registres de la paroisse de Sainte-Croix, où elle habitait en 1678 ; nous avons aussi cherché ces actes dans les paroisses avoisinantes, et, bien que nous ayons poursuivi nos recherches pendant une période presque centenaire, non seulement nous n'avons rencontré nulle part d'acte concernant Marie Bouillon, mais, — chose curieuse — nous n'avons même pas lu une seule fois ce nom de Bouillon.

Il nous sera donc impossible de dire comment cet acte de fondation est devenu la propriété de la famille de Charette.

Pour la fondation faite à la chapelle de Miséricorde, par Jean Regnier, en 1672, la chose nous sera plus facile. Elle vint à la charge des Charette par la famille de Montullé, laquelle était

(1). En 1710, la présidente de Montbert faisait encore aux Jacobins un constitut de 83 livres de rentes. (Voyez l'*Inventaire des Archives départementales*.)

alliée à la famille Regnier. Un François de Montullé avait, en effet, épousé Marie Regnier, la sœur de Jean Regnier (1).

Au reste, à défaut d'autres données, les actes de notre recueil concernant l'hôpital du Sanitat nous renseigneraient suffisamment sur ce dernier point, puisque Jeanne de Montullé, la veuve de Jacques Charette de Montbert, y prend les titres et qualité d'héritière en partie de feu Jean Regnier.

Nous croyons donc avoir surabondamment démontré que notre registre a dû être formé pour la famille de Charette, et, hâtons-nous de le dire, le fait n'est pas indifférent au point de vue de notre histoire locale, car cette maison, honorablement représentée encore aujourd'hui dans notre ville, est foncièrement nantaise et ses membres y ont rempli à de très nombreuses reprises, les plus importantes fonctions. « Le nom de Charette, « écrivent les auteurs du *Livre doré de l'Hôtel de ville de* « *Nantes*, le nom de Charette, popularisé par le général ven- « déen, est celui d'une famille essentiellement nantaise et entiè- « rement associée à notre histoire municipale et judiciaire. Sept « maires de Nantes, des échevins, des prévôts, des sénéchaux, « de nombreux députés aux États de Bretagne, prouvent que « cette maison, qui paraît à la réformation de Fêgréac, en 1440, « est honorablement liée aux fastes de la ville (2). »

Nous disions au commencement de cette notice que l'intérêt de ces actes de fondations n'échappait à personne ; il nous paraît inutile d'insister sur ce point.

Nous ne détaillerons donc point tous ces actes, qu'on chercherait en vain dans nos dépôts publics, à l'exception de deux ou trois des moins importants, et nous ne nous mettrons pas en peine de démontrer quel précieux appoint ils apportent à l'histoire religieuse et hospitalière de notre ville. Nous demanderons

(1) Nous connaissons une fondation faite à Nort par François de Montullé et Marie Regnier, son épouse, en 1652. (Archives départementales, G. 529.)

(2) Le livre doré de l'Hôtel de ville de Nantes avec les armoiries et les jetons des maires, par Alexandre Perthuis et S. de la Nicollière-Teijeiro. Nantes, imprimerie Jules Grinsard, 1873, 2 vol. in-4°. Cf., p. 212.

cependant à insister sur la fondation faite à la chapelle de Miséricorde, la pièce capitale, le titre le plus précieux de notre recueil.

L'histoire de cette chapelle, de l'origine de cette chapelle, aujourd'hui détruite, sise autrefois en la paroisse de Saint-Similien, près de l'emplacement occupé actuellement par le cimetière de Miséricorde, forme un des chapitres les plus curieux de l'histoire de Nantes. La légende pieuse « de cette bête féroce » de forme extraordinaire que l'on croit cependant tenir un peu du crocodile, » — comme la définit le recteur de Saint-Similien, Lebreton de Gaubert, ⁽¹⁾ — qui se trouvait dans la forêt occupant, jadis la partie nord des environs de la cité des Namnetes et qui dévora pendant deux ou trois ans un grand nombre de personnes; de cette bête monstrueuse, enfin, vaincue par l'intervention toute puissante de la Vierge Mère, en l'honneur de laquelle fut alors élevée cette chapelle, a vivement frappé tous ceux qui se sont occupés des origines de cette cité.

Et cependant on sait peu de choses, on a relativement peu de titres et de documents concernant cette chapelle. Plusieurs fondations ont dû y être faites, on n'en connaît que quelques-unes et encore ne les connaît-on que d'une manière incomplète. L'importante fondation faite par Jean Regnier, en 1672, que nous reproduisons ci-après, n'est connue que par une courte analyse. « L'acte de fondation est perdu, » écrivait avec douleur, en 1880, feu M. l'abbé Gallard, qui s'était spécialisé par ses recherches sur la paroisse Saint-Similien et sur la chapelle de Miséricorde, qui en dépendait ⁽²⁾.

⁽¹⁾ Manuel, ou livre contenant différentes prières, instructions, la vie et les litanies de Saint Similien : avec des Notes historiques sur l'église de ce saint et la station solennelle de la chapelle de Notre Dame-de-Miséricorde; dédiés aux paroissiens de Saint-Similien de Nantes par V. (vénérable) et D. (Discret) Messire René Lebreton de Gaubert. Nantes, chez Vatar fils aîné, 1773. In-12 de 232 p. et 2 f.

⁽²⁾ Notre-Dame de Saint-Similien. Extrait de l'histoire de la paroisse Saint Similien de Nantes (par l'abbé Gallard). Nantes, imprimerie de l'Ouest, 1880. In-12, cf., p. 112.

Ce n'est donc pas sans une légitime satisfaction que nous publions aujourd'hui la teneur intégrale de ce titre, que l'on avait tout lieu de croire perdu sans retour.

Puisse la mise au jour de cet acte appeler d'une façon plus spéciale l'attention des chercheurs sur cette partie de notre ville et sur cette ancienne et vénérée chapelle ! Ce coin de notre histoire locale a-t-il été, en effet, complètement fouillé ? A-t-on fait tout ce qu'il fallait pour être fixé complètement, par exemple, sur la villa gallo-romaine signalée, dès 1806, à Miséricorde, par l'inspecteur voyer de la ville, Fournier ?... Et cependant, de nos jours encore, les fossoyeurs, en creusant les tombes du cimetière de Miséricorde, ramènent fréquemment avec la terre des débris gallo-romains assez significatifs. N'y aurait-il pas là de curieuses recherches à faire ?

Quoiqu'il en puisse être, nous voulons borner ici ces considérations, et nous exprimons, en terminant, l'espoir que cet ensemble de pièces plaira à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de notre ville.

Elle est exacte et belle cette pensée que contient l'épigraphe choisie par Brun, en 1765, pour ses *Antiquités et anecdotes de Nantes* : « *Noscere patriam civis est.* »

§ I. — Paroisse Sainte-Croix.

1549, 10 novembre. — Fondation par Guillaume Symon, sieur de la Pillardière et de la Folliette, notaire royal à Nantes, d'une messe de *Requiem*, le mardi de chaque semaine, à l'autel de la Madeleine, moyennant une rente annuelle de 30 livres, monnaie de Bretagne.

A l'issue de la messe dominicale, ce jour de dimanche dixiesme jour de novembre, l'an mil cinq cens quarente neuff, dicté et célébrée en l'église parochiale de Sainte Croix dud. Nantes, par devant nous notaires royaux jurez et establiz en la comté et seneschaussée dudict Nantes, se sont comparus et representez en la chappelle de Sainct Martin, contigue à la dicté eglise Sainte

Croix, missire *Jehan Cormeraye*, vicaire soubz curé de ladiete eglise Sainete Croix, nobles gens, missire *Françoys Gabard*, docteur en droicts, s^r de la Maillardière, Maistre *Gilles Spadinc*, s^r de la Nycolliere, *Pierre Gyraud*, s^r de Clermont, *Jehan Allaire*, *Mathurin Viuien*, *Jacques Gourdet*, maistre *Pierre Bodin*, *Estienne Bouscher*, maistre *Bertrand Lebret*, *Yues Pigeaud*, *Guillaume Gourdet*, *Robert Delahaye*, *Jehan Lemercier*, *Guillaume Gaultier*, *Germain Maufaye*, *Guillaume de Bouguenaye*, *Jehan Luce*, *Pierre Rocheron*, *Geoffroy Goguet*, *Jehan Boyleau*, *Pierre Biseul*, *Pierre Prost*, les tous parroysiens de la dictie parroysse, *Raymond Genesie*, *Christofle Allys* et *Yuon Coupperaye*, à present procureurs fabricqueurs et paroyssiens de l'eglize parochiale de Sainete Croix et plusieurs aultres parroysiens et habitans de la dictie parroysse, ensemble congregez et assemblez en forme de corps politique, representans la plus saine et mairte partye des parroysiens d'icelle parroysse. Sur la remonstrance faicte par syre *Pierre Bernard*, s^r de la Houdiniere ausdictz parroysiens et habitans d'icelle parroysse, comme maistre *Guillaume Symon*, s^r de la Pillardiere et de la Folliette, notaire royal et procureur juré en la court de Nantes et l'un des dictz parroysiens, detenu de longueur de malladie long temps et sain toutteffoiz d'entendement, voullant disposer de sa conscience et des biens que Dieu luy a prestez, auoyt delibéré et ordonné, moyennant le bon voulloir desdits curé et parroysiens de la dictie parroysse, erriger et dotter en ice.le parroysse, à l'autier de la Magdelaine, une messe de *Requiem* à notte, a diacre et soubz diacre, à jamays au temps aduenir, à chaineun jour de mardy, par les prebtres du cooeur de la dictie eglise presens et aduenir, queulx seront tenuz y assister assemblement *in albis*, à la dictie messe du commencement jue à la fin, à commencer le dict seruice le jour de la vigille de Noel prochain venant; et seront lesd. prebtres qui celebreront lad. messe, chaineun en son endroiet ou celui qui fera le diacre à lad. messe, tenuz de faire prier pour l'âme dud. *Symon* et ses pere et mere, parans et amys trespassez; et à l'issue d'icelle messe, seront lesd. prebtres tenuz aller *in albis*, sur la tombe et sepulture dudict

Symon, dire le saulme de *de profundis* et aultres oraisons acoustumées. Oultre,ournyront les dicts parroyssiens de deux cierges allumez sur ledict aultier, durant ladiete messe, avec et tous aornemens d'eglise requis et necessaires pour faire ledict service. *Item*, a ledict *Symon* deliberé d'ordonner, fonder et dotter, à jamais en l'aduenir et à perpetuité, en la dictie eglise, ung cierge de cire compectante et honneste, quel sera allumé pour seruir, chaineun an, au temps aduenir et à perpetuité, dempuis la vigille de la feste du sacre, tant de jour que de nuict, au deuant la saincte et sacrée hostie, — *corpus domini* — reposante en ladiete eglise, toutes les octaues apres et jusqu'ad ce que la dictie saincte hostie soyt remise au sacraire de la dictie eglise. En oultre, incontinant apres le salut dict, chaineun soir desdicts jours, en la dictie eglise, estre dict et chanté par lesd. prebstres du cueur d'icelle *Libera me Domine*, l'oraison de *De profundis*, *Fidelium* et aultres oraisons acoustumées, audeuant du dict aultier de la Magdelaine et en l'endroiet ou sera la sepulture dud. *Symon*, durant lad. vigille, jours et octaues dud. Sainet Sacrement, en commemoration de ses parans, bienfaictours et amys trespassez et, apres le dict *Libera* et oraisons estre dietes et paracheuées, soyt baillé, chaineun desdicts jours, ausd. prebstres dudict cueur deux pains blanes de quatre deniers pièce et deux potz de vin d'Orléans ou Anjou et du creu de hors pays, bons et compectants, par les procureurs et fabriqueurs de ladiete eglise. Et, pour la dotation et fundation perpetuelle desquelles choses, led. *Symon* auoyt baillé, ceddé, quieté, délaissé et transporté ausdicts parroyssiens et fabrique d'icelle parroisse le nombre de trente liures monnoye de Bretaigne de annuelle et perpetuelle rante, pour estre, iceluy nombre de trente liures monnoye de rente, baillé et distribué par les mains des fabriqueurs et procureurs d'icelle parroisse, par chaineun dict an, de la forme et maniere qui ensuist : Sçauoir, ausdicts vicair et prebstres du cueur de la dictie eglise, pour le service et entretenement de lad. messe o notte, suffrages et oraisons, quinze liures tournois ; auxd. recteur et vicaires, pour l'assurance dudict service, douze

sous dicte monnoye de rente ; au secretain de ladicte eglise, pour ses pains et vacations de attaindre les aornemens, allumer les cierges, sonner ladicte messe et faire aultres seruices requis vingt sous tournoy chaineun diet an. Et le parsur dud. nombre de trente liures monnoye de Bretagne de rente, les dietes choses cy dessus fournyes et entretenues et acomplies, vieult et ordonne lediet *Symon* qu'il tourne au profit et utilité desdicts parroysiens et fabrique d'icelle parroysse, pour la seureté de faire les acquets et fournir lesdicts denyers ausdicts seruiteurs cy deuant nommez par chaineun diet an en l'aduenir. Et pour estre aux prieres et oraisons desd. parroysiens et habitans d'icelle parroysse et pour seureté et assurance perpetuelle de ce que dessus, le diet *Symon* diet et déclare voulloir bailler et obliger du poyement et continuation d'iceluy nombre de trente liures monnoye de rente une maison en laquelle il est demourant à present, contenant deux corps de logis joignant l'un l'autre, avec leurs appartenances et deppendances, situés en ceste dicte ville de Nantes, l'un d'iceulx haboutant, par le deuant, à la rue de la Poyssonnerye de ceste dicte ville et l'autre, par le derriere, à la rue et paué qui conduist à la leterie de la dicte ville, au Bouffay dudiet Nantes, des deux boulds, d'un cousté maison appartenante à la veuffve et heritiers *Mathurin Bernard* et à noble homme missire *Allain de la Bouexière*, sgr dudiet lieu, garde naturel de ses enfans du mariaige d'il et damoyselle *Françoise Spadinc*, sa compaygne, d'une et aultres partyes. Et generalmente sur l'obligation et ypothecque de tous et chaineuns ses biens meubles, heritaiges presans et futurs queulxconques, chaineune partye d'iceulx a ce specificquement ypothecquez et obligez et sans diuision en quelque fief, lieu, terres et jurisdiction qu'ils soient sys et situez, au choys et election desd. parroysiens, qui se pourront prendre sur les biens dudiet *Symon*, pour le seruice et continuation de la dicte rente, en tel lieu et endroiet que bon leurs semblera, neantmoins especiale ypothecque cy dessus assigne sur la dicte maison. Laquelle remonstrance ouye et apres lesdicts nommez et chaineun cy dessus ensemble congregez et

assemblez en forme de corps pollitique et representans la plus saine et maire partye desd. parroyssiens et habitans d'icelle parroyssse, auoir ouy et entaudu ce que dessus, ont d'un commun assentement accepté et acceptent lesdicts dotation et foundation de la forme deuant dicté ; lediet Symon fournissant à ses offres et promesses et non aultrement ; et, à ce faire tenir et acomplir se sont obligez lesd. parroyssiens en forme de corps pollitique sur tous et chaincuns les biens de la dicté fabrique. Et suyuant lequel voulloir et consentement des dicts parroyssiens et habitans, après, nous dicts notaires soubzcripts, nous estre en présence dudict *Bernard* et mesme desdits *Christofle Allys* et *Raymond Geneste*, à present procureurs fabricqueurs de ladicte parroyssse de Saincte Croix, ou dict jour transportez au loger et maison dudict maistre *Guillaume Symon*, en ceste dicté ville, cy deuant bournée et describe, lequel apres s'estre submys il, ses biens, par son serment, au pouuoir distroiet, jurisdiction, coerction, seigneuries et obeissance de notre dicté Cour et y auoir, pour il et ses dicts hoirs, prorogé jurisdiction à y estre troietez, poursuivis et convenus, comme par leur propre barre et jurisdiction ordinaire, sans aucune exception et que luy a esté leu et au long donné entendre le voulloir et consentement desd. vicaires, parroyssiens et habitans de ladicte parroyssse de Saincte Croix, a, en presence de *Margarite Gerard*, sa femme et compaignie espouse, promys et s'est obligé, promect et s'oblige, par son serment et sur l'obligation et ypotheque diuinement et expressement de la dicté maison, o ses cave, ediffice et superfice, appartenances et despendances queulxconques, sytués es parroysses de Saint Saturnyn et Saincte Croix, en ceste ville de Nantes et generalmente de tous et chaincuns leurs aultres biens meubles et aultres héritaiges, presens et futurs, chaincune partie d'iceulx obliger pour le tout, au choix et election desdicts parroyssiens, sans que la specialité desroge à la generallité, poyer, seruir et continuer, par chaineun diet an, en l'aduenir, ausdits parroyssiens, procureurs et fabricqueurs, qui seront pour l'aduenir et à la fabrique d'icelle parroyssse ; lesdicts *Geneste* et *Allys*, à pre-

sent procureurs et fabricqueurs et nous notaires soubzsignez, pour lesdicts parroysiens, acceptans ledict nombre de trente liures monnoye de Bretagne, de annuelle et perpetuelle rente, par les termes et feste de Noel et Sainct Jehan Baptiste prochaine venante, par ce que le dict service sera commencé estre fait et dict à ladicte feste de Noel prochaine venante et continuer à l'aduenir, de la forme deuant dicté. Et, en deffault de poyement par chaineun terme, a le dict Symon voullu et consenty que lesdicts parroysiens, procureurs et fabricqueurs d'icelle parroysse et chaineun puissent faire procéder à execution sur ses biens meubles et heritaiges et de ses hoirs ou detempteurs d'icelle maison et de ses aultres heritaiges, en deffault dudict poyement et iceulx faire vendre et explecter somairement, comme gaiges tous jugez et suffizamment gardez et o jugement de cour et de ce jour d'heure en aultre et sans aultre moyen ne mistère (*sic*) de justice et mesme d'en pouuoir demander et auoir assiepte, à faulte que la dicté rente ne seroyt bien et deuement payée et continuée. Et oultre que au deffault de poyement et par chaineun dict terme, lesdicts procureurs et fabricqueurs d'icelle parroysse, qui seront pour l'aduenir, pourront faire proceder par voye d'arrest, neantmoins la coustume de ce pays, tant sur les louaiges des detempteurs de la dicté maison, que sur les fructs et leuées de ses aultres héritaiges ou iceulx héritaiges faire meptre en cryées et saisyes, en faire vante et ce sans aultre decret de juge, moyen ne mistère de justice, tant pour areraiges ou de ce que en restera et sera deu, que mises ensuys et qui en suiront à cause de ce.

Diet et conuenu entre les dictes parties, que lesd. *Symon*, ses hoirs ou cause ayant, se pourront lors et esfoiz que bon leur semblera, franchir et liberer dud. nombre de trente liures monnoye de Bretagne de rente, payant et baillant ausdicts parroysiens et fabricque de ladicte parroysse de Sainte Croix, par chaineun douze deniers monnoye de rente, vingt sous dicté monnoye, avec les areraiges d'iceluy nombre de rente, s'auchun sont dus lors dudict franchissement, mises des contracts preal-

lablement poyés et aultres mises raisonnables s'aulehunes sont, le tout par ung seul et unique poyement. Oultre, a promys et s'est obligé lediet *Symon*, sur l'obligation et ypothecque de tous chaincuns ses biens meubles et heritaiges, présans et futurs queulxconques, faire ausdiets parroysiens fabriqueurs et habitans d'icelle parroysse bon, loyal et vallable deffaus, garantaige et jouissance dudiet nombre de trente liures de rente, à jamais par heritaiges et au temps aduenir, nonobstant droiet, usement ou coustume de pays à ce contraires ou desrogatoires. Et tout ce que dessus, ont les dietes partyes et chaineune, pour ce que à elle touche et est leurs faiet, promys et juré, par leurs sermens et sur l'obligation de leurs biens predicts, tenir, fournir et aecomplir, sans jamais reuocation en faire, ne en contreuenir par plègement, opposition, auen, arrestz, ne aultrement, en aulchune manière. A quoy elles ont expressement renoncé et renoncent et nous, de leur assentement et à leurs requestes, les y auons par le jugement de nostre diete cour, jugez, condempnez, les y jugeons et condempnons. En tesmoing de ce, nous auons faiet meptre et apposer le scel estably aux contracts de notre diete cour à cests presentes, qui ont été octroyées et consenties en la diete chappelle de Sainct Martin et mesmes en la maison dudiet *Symon*, les diets jour et an.

Signé : *Richard* (*Presens fui*) et *Mouraud* (*Passe*), notaires royaux.

En marge est écrit : Maistre M. *Richard* passe et le registre vers moi *Mouraud*. Receu pour le présent contrat, registre et minute deux fois mis au net XL st. (sous tournois.)

Receu pour mes vacations du présent acte et avoir signé le registre et grosse dix soulz tournois. (*Parchemin*).

1675, 5 mars. -- Reçu par la fabrique de Ste Croix à Jacques Charette, Sgr de Montebert, de la somme de 36 livres tournois, montant de la fondation contenue dans l'acte qui précède.

Ce jour cinquième de mars mil six cent soixante et quinze, après midy, par nostre cour de Nantes, avec soumission et pro-

rogation de jurisdiction y jurée, a esté presant noble homme *Rolland Guiton*, aduocat en la cour, premier fabricqueur l'au dernier de la paroisse de Sainte Croix de Nantes, demeurant dite paroisse, lequel a receu contant et réellement devant nous, au louis d'argent ayant cours, de haut et puissant seigneur Messire *Jacques Charette*, seigneur de *Montebert* ¹ et autres lieux Conseiller du Roy et son premier président en la chambre des Comptes de Bretagne, demeurant à son hostel, ruë du chasteau, paroisse de Sainct Denis, sur ce presant et acceptant, la somme de trante six liures Tournois, pour une année eschuë à la feste de Noël dernier, de pareil nombre de rante, deuë chacun an, par ledit seigneur de *Montebert*, à la fabrique de Sainte Croix du dit Nantes, sur un logier au dit seigneur appartenant, scituë ruë du chasteau ², au terme de l'acte de cet effect, qui est aux

(1) Jacques Charette, fils d'écuyer René Charette, sieur de la Bretonnière et de Charlotte de Cornulier, né à Nantes le 23 octobre 1637, baptisé en l'église paroissiale de Saint-Denis, le 15 novembre suivant, eut pour parrain Jacques Raoul de la Guibourgère, alors évêque de Saintes.

(2) On a vu dans l'acte de fondation de 1549 que le sieur Symon avait, pour sûreté du paiement de la rente de 30 livres de Bretagne (ce qui équivalait à 36 livres tournois), hypothéqué une maison sise près du Bouffay. Un acte du 11 juin 1589, conservé aux Archives départementales de la Loire-Inférieure (Arch. eccl. Serie G. 467 — Liasse) portant transaction entre le général de Sainte-Croix et les successeurs de feu le dit sieur Symon, nous apprend que cette hypothèque fut, à cette date, transportée sur une autre maison rue du château. Au dos de cet acte, on lit ces lignes, qui donnent de l'affaire un résumé intéressant et clair et montrent comment cette fondation était tombée dans la famille de Charette : « Le dit Guillaume Symon « aiant fondé, le 10 novembre 1549, une messe de *Requiem*, chantée à diacre « et soudiacre, tous les mardis de l'année, à l'autel de la Madelaine en Sainte- « Croix de Nantes, avec un cierge ardent placé au chœur de la dite église, « devant le Saint-Sacrement pendant l'Octave du Sacre, pour tout q'ou il « assigna 30 livres monie ou 36 livres tournois à la fabrique de rente « annuelle sur l'hypothèque spéciale d'une sienne maison près le Bouffay, « laquelle ayant été dans la suite vendue par la veuve et enfans de François « Simon, fils du fondateur, sans charger l'acquéreur de paier ladite rente, « les paroissiens s'opposèrent à l'appropriement, ce qui donna occasion à la

archiues de la dite paroisse, de laquelle dite somme de trante six liures, pour la dite année escheuë, le dit sieur *Guiton* se tient contant et en quite le dit sieur, sauve préjudice de l'année courante.

Fait à Nantes, en l'hostel du dit seigneur de Montebert, sous son seing et du dit sieur *Guiton*, les dits jour et an. Ainsy signé au registre : *Jacques Charette*, *Rolland Guiton* fabriqueur, *Mocguard*, notaire royal et *Delalande*, notaire royal qui a le dit registre. (*Cop. not. pap.* Un double de cette quittance se trouve aux Archives départementales. *Archives ecclésiastiques, série G. 467. — (Liasse).*)

1689, 3 janvier. — Franchissement par dame Jeanne de Montulé, veuve de Jacques Charette, de la rente fondée en 1549.

Le troisiemes jour de Januier mil six cens quatre vingts neuf, auant midy, par la cour de Nantes, avec submission et prorogation de jurisdiction y jurée par sermant, ont comparus noble homme *Bonnauenture Demarques*, sieur de la Canterye, aduocat

« présente transaction, par laquelle ladite veuve reporte ladite rente sur une
« autre maison, ruë du château à elle appartenant alors et depuis venue à
« Mrs Charette de Montebert. dont la veuve du 1^{er} président de la chambre
« des comptes de ce nom fit le franchissement à la paroisse en 1688 (par
« l'acte imprimé ci-après qui ne fut rédigé que le 3 janvier 1689), et dont
« les deniers furent touchés par M. de Valleton, Prévôt de Nantes, créancier
« de la paroisse, à l'occasion de l'emprunt lors de la réédification de
« l'église. »

Dans le même dépôt, même liasse se trouve un exploit du 2 juillet 1597, par le sergent royal, à la demoiselle Gourlet, dame de la Folliette, Vve de Francois Simon, en demande d'arrérages de la rente constituée par l'acte de 1549.

Ajoutons, pour compléter ces renseignements, que la maison de la rue du Château, sur laquelle fut transportée l'hypothèque, par l'acte du 11 juin 1589, existe encore aujourd'hui. Elle forme le n° 10 de la rue Basse-du-Château et est encore connue sous le nom d'Hôtel de Montebert. Occupée il y a quelques années par un fabricant d'ornements d'église, elle a servi depuis d'entrepôt de chiffons. Quelle déchéance !

en la Cour, maistres *Claude Geslin*, sieur de la Geslinière, procureur au prezidial et prouosté de Nantes et *Guillaume Lemoyne*, sieur de la Jarrye, l'an presant, procureurs fabricqueurs de la paroisse de Sainte Croix de cette ville de Nantes, y demeurans, lesquels, en consequence de l'acte du chapitre et deliberation capitulaire des parroissiens de la dicte paroisse, du vingt six décembre dernier, raporté par *Lejay* et notaires royaux, sur le papier des chapitres et deliberations de la dicte paroisse, ont receu contant et reellement de dame *Janne de Montullé*, veufvue de deffunct missire *Jacques Charette*, viuant cheualier, seigneur de Montebert et autres plasses, conseiller du roy, premier prezidant en sa chambre des comptes de Bretagne, demeurante à son hostel, audiet Nantes, rue du Chasteau, paroisse de Saint Denis, sur ce presante, la somme de sept cens vingt liures de principal, en especes de lous d'argeant et autres monnoyes ayant cours, jusques à la concurance, pour le franchissemant et admortissemant enthier et perpetuel du nombre de trente six liures tournois de rante, contenue en l'acte de fondation faicte par deffunct maistre *Guillaume Symon*, viuant sieur de la Pillardiére, pour le fond, dottation et entretien d'une messe de *Requiem* à haulte voix, à diacre et soubzdiacre, à l'hostel de la Madelaine, tous les jours de mardy de chascune sepmaine et autres prières et oraisons y contenues en la dicte esglize parroichiale de Sainte Croix ; icelle fondation raportée par *Mouraud et Richard* passez, le dix de novembre mil cinq cens quarante neuf, représentée par lesdicts sieurs fabricqueurs, par lequel il apert que la dicte rante est franchissable, toutes fois et quantes, à raison du denier vingt ; de la quelle dicte somme de sept cens vingt liures de principal, les dicts sieurs fabricqueurs se sont contantés et en ont quitté et quittent la dicte dame *de Montebert*, laquelle a encore payé à maistre *Gilbert Vatin*, aussy procureur ausdicts prezidial et prouosté dudiet Nantes, l'an dernier fabricqueur de la dicte paroisse de Ste Croix, sur ce presant, la somme de trante six liures tournois, aussy en lous d'argeant ayant cours, pour une année de la

dicté rante eschue à la feste de Nouel dernière passée, de laquelle somme de traute six liures le dict *Vatrin* s'est pareillement contenté et a quitté et quitte la dicté dame *de Montebert* et promis acquitter vers ses consorts, l'an dernier fabricqueurs de la dicté parroisse de Saincte Croix, au moyen desquels paymans le dict nombre de trente six liures de rante foncière demeure franchy et admorty en principal et arrerages de rante, et ont les diets sieurs *Demarques*, *Geslin* et *Lemoyne* rendu et desliuré presantement une grosse sur parchemin dudict acte de fondation, signee des dits *Mouraud* et *Richard*, comme sollue et payée, franchye et admortye, vers les lesdits fabricqueurs et parroissiens de ladiete parroisse de Saincte Croix, en principal et arrérages de rante, generallemant et enthieremant, sans nulle ny aucune reseruation, promettans, lesdits sieurs fabricqueurs en charge, de faire servir et dire les messes, services, prières, oraisons et autres charges, clauses et conditions speciffyées par la dicté fondation, en l'eglize parroichiale de Saincte Croix, à jamais à perpétuité, suivant et conformemant à la dite fondation, promis, juré, renoncé, obligé, condempné, etc. Faict et passé audit Nantes, estude de *Lebreton*, notaire royal, soubz les seings desdites parties; ainsy signé au registre : *Janne de Montullé*, *B. Demarques*, *C. Geslin*, *Guillaume Lemoyne*, *Vatrin*, *Verger*, no^{re} royal et *Lebreton*, n^{re} royal registrateur. Signé : *Verger* et *Lebreton*. (*Cop. not. pap.*)

§ II. — **Couvent des Jacobins.**

1613, 11 juin. — Fondation par René Charette et Renée de la Bouexière, sa femme, de trois messes basses, en la chapelle de Notre-Dame de Pitié, moyennant une rente annuelle de 50 livres tournois.

Devant nous notaires tabellions royaulx hereditaires jurez de la cour de Nantes soubz signez, ont esté presans Escuier *René*

Charette ⁽¹⁾, naguères seneschal et maire dudict Nantes et damoizelle *Renée de la Bouexiere*, sieur et dame de la Bretonniere, la Guydonniere et a la dicte damoizelle deubmant à sa requeste autorisée de son dict mary, demourant audict Nantes, paroisse Sainte Radegonde, lesquelz apres s'estre deubmant submis à nostre cour dudict Nantes et y auoir pour eulx, leurs hoirs et successeurs, prorogé de jurisdiction, sans en pouuoir décliner ny excepter, ne voullant estre ingratz du bien temporel quil a plu à Dieu, pere de misericorde, duquel procede tout bien, leur donner en ceste mortelle vie, cognoissant que des dictz biens ils ne sont que dispensateurs, desquels il fault rendre compte deuant sa sacrée diuinité et majesté, desirant de tout leur cœur faire chose laquelle soiet à l'honneur souverain de la sacro sainte trinité, esperant paruenir à la gloire perdurable et pour demourer en la memoire et bonne souuenance et auoir part aux saintes prieres qui se feront à l'aduenir par les prieurs religieux et couuent des freres prescheurs Jacobins de Nantes et en celles qui se font journellement en toute l'eglize catholique, apostolique et romaine, ont de leur bonne et pure vollonté, fondé, dotté et legué à l'eglise dudict couuent des Jacobins de Nantes, troys messes à basse voix, à estre dictes et celebrées, à jamais et perpetuitté, en l'honneur de ladicte sacro sainte trinité, scauoir, une au jour de lundy de l'office du saint espriet, jusques au decès du dict sieur et après son decex de l'office de *Requiem*, une aultre au jour de mercredy de l'office de Nostre Dame et l'aultre au jour de vendredy de l'office de la passion de Nostre Seigneur Jesus Christ de chacune sepmaine de l'an, à l'aduenir, à l'heure de huict à neuf heures du matin, par les Religieux du dict couuent, pour prier Dieu pour les dictz sieurs et damoizelle, leurs deffunets peres et meres et aultres leurs pa-

(1) René Charette était fils de Jean et de Jeanne de Ruais. Il avait épousé : 1^o Anne Martin ; 2^o Renée de la Bouexière. Il fut maire de la ville de Nantes de 1611 à 1613, et fut inhumé aux Jacobins, dans l'enfeu de sa famille, le 26 mars 1621.

rans et amy, tant viuants que trepassez et, à la fin de chacune dicelles, sera par le religieux qui la dira et celebrera dict le psalme de *De profundis* et l'oraison *Fidelium* et le tout en la chapelle de nostre dame de pitié, qui est vis à vis de la chappelle de Nostre Dame, du cousté dextre en allant au coeur de la dicte eglise, dans laquelle chappelle, les dictz sieur et damoizelle feront clore et accommoder à leur disposition, lors que bon leur semblera et y feront ung enfeu qui sera pour eulx et les leurs en partieulliere prohibition à tous aultres, s'il plaist au prieur et religieux dudict couuent le permettre. Et pour ce faire leur donnent lesdictz sieur et damoiselle de la Bretonniere la somme de cinquante Liures Tournois, chacun an de rante, payable par main sur tous leurs biens et meubles et herittagers, presans et futurs et speciallement sur une maison leur appartenant sytuée derrière l'eglize des Carmes, paroisse de Sainte Croix, bournée d'ung cousté, au maistre (le nom de baptême est resté en blanc) *Paris, Pierre de la Haye*, venelle entre deux, d'autre cousté, au sieur *Anthoine Bariller*, payable au terme de Saint Jan Batiste, par une main et ung seul payement, sans diuision de personnes et biens, ce que les dictz Prieur et Religieux dudict couuent auroient accordé et accepté, en leur chappitre chapitrant et chappitre tenant pour cest effect, apres le son de leur cloche capitulaire, ou entre aultres estoient presans, frères *Nicollas Richard*, docteur en theologie et prieur, *Guillaume Durand*, *Jacques Longuespée*, aussy docteur en theologie, *Jacques Ragot*, souprieur, *Francoys Masson*, *Charles Thibaud*, bacheliers, *Pierre Masson* et *Louis Binard*, prebtres, les tous religieux et profectz dudict couuent, representans la plus grande, mair et saine partye de tous les religieux d'icelluy et faisant pour eulx et leurs successeurs, prieurs, religieux dudict couuent et ont promis garantir eux tous ladicte chappelle et enfeu sans que personne y puisse estre enterré que les dictz sieurs et damoizelle et les leurs et promettent aussy faire celebrer lesdictz seruices de troyes messes aux jours et offices cy dessus declarez, en leur payant chacun an ladicte somme de cinquante liures tournois, audict terme de

Sainct Jan baptiste de chacun an, à commencer à dire la première messe, lundy prochain et continuer à l'aduenir auxdictz jours et heures et le premier payement au terme de Sainct Jan Baptiste prochain, en ung an prochain venant à continuer à l'aduenir, chacun an, ainsy quilz eschoieront ; et seront tenuz lesdictz religieux auparavant commencer les dictes messes faire sonner une cloche dudiet couuent, pour aduertir lesdictz sieurs et damoizelle et les leurs d'assister ausdictes messes, si bon leur semble, laquelle chappelle contiendra en longueur environ vingt ung pied et de largeur douze pieds environ et en icelle pourront lesdictz sieur et damoizelle de la Bretonniere ou les leurs, à leurs despans, faire appozer leurs armoyries en telz endroitz de la chappelle que bon leur semblera et en la muraille d'icelluy engrauer une table d'airain ou sera rapporté sommairement l'effect des presantes conuentions *ad perpetuam rei memoriam*. Et à faire fournir ad ce que dessus, les dictes partyes l'ont ainsy de chacune part voullu et consanty, promis et juré tenir par leur foy et sermant et les dictz prieur et Religieux par leurs saintes ordres, sur l'hippotecque et obligation de tous et chacuns les biens et reuenus du diet couuent, sans jamais aller ny faire au contraire en aulcune maniere, à quoy elles ont, de chacune part, renoncé, mesme la dicte damoizelle, au droict Villeian, à l'espittre *Diui Adriani* et aultres droictz introduictz en faueur des femmes, luy desclaré que s'est à dire qui est que femme ne peult s'obliger pour aultruy ni mesme pour son mari, sans l'expresse renontiation, aultrement en pourroit estre relleuée, ce quelle a dict bien entendre, et lesdits prieur et religieux, aux droicts canonicques et eclesiasticques quilz pourroient alleguer, empeschants l'exécution des presantes ; partant y ont esté par nous notaires soubz signez, de leur consentement, avecque le jugement de nostre dicte court, jugées et condempnées, les y jugeons et condempnons, tesmoing le scel y estably. Faict et consenty audiet couuent, au chappitre dudiet lieu, conuenu entre partyes que lesdictz prieur et damoizelle pourront neantmoins, eux ou leurs herittiers, apres leur decex, bailler aultre hippotecque special ausd. religieux, si

bon semble à iceulx prieur et damoizelle et leurs herittiers, apres leur decés, sans que ladicte rente se puisse franchir pour quelque cause que ce soit, par ce que les dits prieur et religieux ne pourront aussy discontinuer à faire lesdictz seruices, aultrement sera la dicte rente employée à faire pareils services en aultres eglizes que les dictz sieurs et damoizelle ou les leurs aduiseront. Consenty comme deuant soubz les seings desd. partyes, le quatorziesme, jour de juing mil six cent treze apres midy. Ainsy signé au registre, *René Charete* ; *Renée de la Bouessiere* ; *Richard* prieur ; *Durand* docteur ; *Longuespée* docteur ; *f. I. Ragon*, souprieur ; *frere François Masson* bachelier ; *Thibault* bachelier ; *Banard* ; *f. Masson* ; *Ionneaux*, notaire royal et *Guihard*, notaire royal, qui a le dict registre. (*Cop. not. pap.* — Un double de cet acte aux Archives départementales, Série H. 304.)

1619, 28 mai. — Seconde fondation, par le même, d'une messe de *Requiem* moyennant une rente annuelle de 70 livres tournois.

Comme ainsy soiet que dès le quatorziesme de juing mil six cens treze, escuyer *René Charete* et damoizelle *Renée de la Bouexiere*, sa compagne, sieur et dame de la Bretonniere et d'Aigrefeille, auroient fondé, en l'église des Jacobins de Nantes, troys messes à basse voix, à estre dictes et celebrees à jamais à perpétuité, en l'honneur de Dieu, sçauoir, une au jour de lundy de l'office du Sainct espriet, une le mercredy de l'office de nostre Dame et une aultre au jour de vendredy de l'office de la Saincte passion de nostre Seigneur Jesus Christ, de chacune sepmaine de l'an, par les religieux dudit couuent, pour prier Dieu pour les ames desdits sieur et dame *de la Bretonniere* fondateurs, leurs deffunetz pere et mere et autres parans et amys trepassez, en outre, à la charge qu'à la fin de chacune d'icelle, il seroit par les religieux qui diront et celebrent lesdites messes, dict ung *De profundis* ou l'oraison *Fidelium*, le tout en la chappelle de Nostre dame de pitié, du costé dextre, en allant au cœur de ladite eglise, auquel enfeu ne pourront estre enterrez aultres que lesdits sieurs *de la Bretonniere* et compagne et les leurs yssus d'eulx et

hoirs principaux dudit sieur *de la Bretonnière*, ains demoureroit iceluy enffeu prohibitif à tous autres du vouloir et consantement desd. prier et religieux dud. couvent. En faueur de quoy, auroient lesdits sieur et dame *de la Bretonniere* donné audits couvent et religieux la somme de cinquante liures, chacun an, de rante, payable par main, sur tous leurs biens meubles et herittaiges, presans et futurs, et spetiallement sur une maison appartenante audit sieur *de la Bretonnière*, sytuée en la rue des Carmes, paroisse de Sainte croix, ainsy qu'elle est plus amplemant contenue et declarée par ledit acte de fondation, sans que ladite rante se puisse franchir pour quelque cause que ce soit. De ce jour, par nostre court de Nantes, avecque deue submission de personnes et biens et prorogation de juridiction y juree par sermant par les parties cy apres, pour elles et les leurs, sans en pouvoir decliner ny excepter, en droit a esté presant ledit sieur *de la Bretonniere*, demourant audit Nantes, paroisse de Sainte Radegonde, tant en son nom, que comme procureur de deffunctes damoizelles *Anne Martin*, sa premiere femme, et damoizelle *Renée de la Bouexiere*, sa seconde femme et compagne, d'une part, et humbles religieux et deuots orateurs, les priers et religieux du couvent des Jacobins de Nantes, estant congregez et assemblez en leur chappitre et entre aultres *Nicollas Richard*, docteur en theologie, prier dudit couvent, *Jacques Longuespée*, aussy docteur en ladite faculté de téologie, *Jacques Ragot*, soubz prier, *Louys Binard*, *Dominicque Robert*, *Iuon Puinaud*, *Pierre Rigouays*, *Guillaume Chaslet* et *Bernard Becot*, faisans iceulx prier et religieux, tant pour eulx, que pour leurs successeurs, prier et religieux dudit couvent, d'autre; lequel sieur *de la Bretonniere* et ou dict nom, augmentant sa deuotion et conformement à l'intention et vollonté de ladite deffuncte damoizelle *Anne Martin*, sa premiere femme, laquelle ledit sieur *de la Bretonniere* auroit desiré accomplir, ayant faict bastir et constougre ladicte chappelle cy dessus suyuant la promesse qu'il luy auroiet faicte et depuis à damoizelle *Renée de la Bouexiere*, sa seconde femme et compagne et qui de ce l'auroient chacunes d'elles prié et chargé

sur sa conscience, lors de leurs deces, en presance de plussieures personnes, a fondé à perpetuité, chacun de tous les aultres jours de l'an, oultre ceux cy dessus mentionnez, en la fondation de l'année mil six cens treze, en la dicte eglise des Jacobins, en la dicte chapelle de Nostre Dame de pitié, ung *De profundis* et l'oraison *Fidelium*, parce que la messe à basse voix du Sainct esprit, qui se debuoit dire le lundy par la premiere fondation, se dira le dimanche à basse voix et le lundy celle de *Requiem*, le lendemain de la feste des morts et le quatriesme de juillet mil six cens sept, que decebda damoizelle *Anne Martin*, sa premiere femme et le mercredy sixiesme de decembre mil six cens dix sept, que decebda damoizelle *Renée de la Bouexiere*, seconde femme dudit sieur *de la Bretonniere*, ou le jour qu'il decebdera, au lieu des basses messes cy dessus fondees ausdits jours, se diront aultant de grandes messes de *Requiem* et, à la fin de chacune d'icelles, *Libera me domine*, *De profundis* et l'oraison *Fidelium*, sur leur tombeau et enfeu le plus deuottement que faire ce pourra, pour estre dictes et celebrees par les dits religieux dudit couuent et lesdites grandes messes seruyes de diacre et soubz-diacre, le tout pour prier Dieu pour leurs ames et de leurs parans et amys trespassez et le jour de la feste de Noel, les troys messes, à basse voix ausy, se diront à l'intention des fondateurs et toutes lesdites messes cy dessus entre les dix et onze heures. Et fourniront à dire lesdites messes lesdits religieux, sçauoir, au jour que se diront les dites messes à basse voix, d'ung cierge seullement et, aux jours que se diront les grandes messes, deux cierges, et pour le dict effect, oultre la somme de cinquante liures mentionnez en la fondation de l'an mil six cens treze, ledit sieur *de la Bretonniere* et audict nom a donné la somme de soixante et dix liures, chacun an de rante, qui est, pour les deux fondations, la somme de six vingtz liures tournois de rante, chacun an, payable à la feste de Noel et Sainct Jan, par moitié, pour estre la dicte somme de six vingtz liures de rante, prinse et payée, sçauoir, sur les biens dudit sieur *de la Bretonniere*, la somme de cinquante liures et sur les biens des dites damoizelles *Martin* et *la Bouexiere*,

la somme de soixante et dix liures par moitié. Ce que ledit sieur *de la Bretonniere* auroict ainsy egallé et departy pour bonnes considérations, quoyque chacune d'icelles damoizelles *de la Bouexiere* et *Martin* eussent voullu et desiré payer chacune une moitié de ladicte fondation, mesmes de ce que cousteroit la construction de ladicte chappelle, des frays de laquelle construction ledit sieur *de la Bretonniere* veult et entend leur succession demeurer dechargée, parce que ne pourront estre enterrez en ladicte chappelle et enfeu aultres que lesdits sieurs *de la Bretonniere*, ses enfans et leurs hoirs principaux. A quoy faire et audiet nom ledit sieur *de la Bretonniere* a obligé tous et chacuns ses biens presans et futurs, mesmes ceux desdites damoizelles à la continuation et payement de ladite rante de six vingtz liures par chacun an et spetiallemant outre la maison mentionnée en la premiere fondation la mestayrie de la Barbriere, deppendant de la maison de la Bretonniere, sytuée en la paroisse de Vigneu, sans que la rante se puisse franchir, pour quelque cause que ce soit, sauf que ledit sieur *de la Bretonniere*, ses enfans et heritiers, pourront donner aultre hipotecque cy apres, si bon leur semble, soit sur les biens dudit sieur *de la Bretonniere*, ou sur les biens desdites damoizelles, quoy que soiet, à la proportion que chacu est foudé au payement de ladite rante, parceque aussy lesdits prieur et religieux ne pourront discontinuer à faire lesdits seruices cy dessus, aultremant sera ladicte rante employée à faire lesdits seruices en aultres eglizes que lesdits sieur et ses enfans et heritiers aduiseront. Et sera en la volonté dudit sieur *de la Bretonniere*, enfans et ses heritiers, de faire engrauer une table d'airain au dedans de ladicte chappelle et enfeu et en icelle la teneur de la presante fondation *ad perpetuam rei memoriam* et au dessus ses armes et desdites damoizelles, ses femmes, le tout sans desroger aux aultres poinctz et conditions de la premiere fondation. Et, à faire et fournir le contenu aux presantes, lesdites parties l'ont ainsy voullu et consanty, promis et juré tenir par leur foi et sermant et les dits prieur et religieux par leurs saintes ordres, sur l'hipotecque et obligation de tous et chacuns leurs

biens et reuenus dudit couuent, sans aller ny venir à jamais au contraire, à quoy elles ont, de chacune part, renoncé, mesmes ledit sieur *de la Bretonniere*, audit nom de procureur desdites damoizelles *de la Bouexiere* et *Martin*, suiuant le pouuoir luy donné par elles au droiet velleian, à l'espitre *Diui Adriani* et aultres droietz faictz et introduictz en faueur des femmes, leur déclaré et faict entendre lors desdits veux respectiffz et deuotion à faire et consantir la dicte fondation et auroiet les enfans desdits sieur *de la Bretonniere*, *Martin* et *de la Bouexiere* et hoirs principaux dudit sieur *de la Bretonniere* et de ses enfans, soit de faire continuer lesdits seruices bien et deubmant et pour ledit effect interposer l'auctorité de Monsieur le Senechal ou de Monsieur son lieutenant et de Monsieur le procureur du roy à Nantes, parce que ledit sieur *de la Bretonniere* dabondant, autant que besoin est, et lesdits prieur et religieux et couuent, tant pour eux que pour leurs successeurs, prieurs et religieux, pour l'effect des presantes, se sont submis et ont prorogé de juridiction à la cour de Nantes, pour y estre conuenuz, traictez et poursuiuz, comme par leurs propres barre et juridiction, sans en pouuoir decliner et excepter, pour quelque cause que ce soit, renonçant lesdits prieur et religieux à leurs priuillaiges, faictz et introduictz pour et en faueur des ecclesiastiques. Partant, ont esté lesdites parties cy dessus, par nous notaires soubz signez, de leurs consantemant, avecque le jugement de nostre dicte cour, jugez et condempnez, les y jugeons et condempnons, tesmoing le seel y estably. Faict et consanty, audiet couuent et chappitre dudit lieu, le vingt quatriesme jour de may mil six cens dix neuff, apres midy, soubz les seings desdites parties et de nous notaires soubz signans. Ainsy signé au registre, *René Charete* ; *Richard* prieur ; *Longuespée* docteur ; *f. J. Ragot* ; *Binard* ; *f. Yves Primaud* ; *f. D. Robert* ; *Caris Charles Rigouaist* ; *f. le Becot* ; *Chauveau*, notaire royal et *P. Guihard*, notaire royal, qui a led. registre.

Signé, *Guihard*.

(*Cop. not. parch.* — Un double aux Archives départementales de la Loire-Inférieure.)

1678, 2 octobre. — Fondation par damoizelle Marie Bouillon, d'une messe haute, tous les lundis, moyennant la somme une fois payée de 1600 livres tournois.

Daultant que damoizelle *Marie Bouillon*, demeurant en ceste ville de Nantes, Grande rüe, paroisse de Sainte Croix, considérant autant quelle le peult faire, les graces quelle a reçues et reçoit journellement de l'adorable main du Tout Puissant, auroit, pour temoignage et recognoissance, et aussy pour prier Dieu pour le repos de son âme et de ses parents et amis trespassez, formé dessein de fonder et leguer, en l'église conuentuelle des reverends peres Jacobins dudict Nantes, où elle a une deuotion particuliere, une messe haulte, tous les lundis de l'année, quy sera ordinairement du Saint Sacrement et, en cas que ce jour la, il y ayt feste double, elle sera du jour, un salut d'exposition du saint sacrement pendant vespres ou complies, selon le temps, auquel seront chantées l'hymne *Pange lingua* et l'antienne *Sub tuom* (sic) avec les oraisons du saint sacrement et de la vierge, et ensuit *De profundis* et *Fidelium* et le *Stabat*, apres complies, dans la chapelle de Nostre dame de pitié, quy est dans la dicte eglise, à commencer demain prochain, tenant lundi troisieme du present mois et continuer de la maniere à perpetuité, et qu'elle auroit déclaré aux Reuerands peres, prieur, procureur et religieux Jacobins dudit Nantes et iceux priez d'accepter la dite fondation, offrant leur paier, une fois payee, la somme de seize cens livres tournois, sur quoy lesdits Reuerands Peres, prieur, procureur et religieux Jacobins dudit Nantes s'estant assemblez capitulairement, auroient arresté l'acceptation de la dite fondation. Et pour ce, deuant nous notaires roiaux de la cour de Nantes soussignez, avec submission et prorogation de jurisdiction à la cour dudit lieu, sans en pouuoir decliner ni excepter par les parties ey après, pour quelques causes que ce soit et puissent estre, ont comparus les dits Reuerands pères, prieur, procureur et Religieux Jacobins dudit Nantes, représentés es personnes de Frere *Jan Hory*, humble prieur, frere

Estienne Lory souprieur, frere *Gabriel Guerry*, frere *Julien Guillou*, professeur en theologie, frere *Yves Cosson*, professeur en theologie, frere *Isaac Duplessix*, procureur, frere *Michel Le Marchand*, frere *Francois Billecoq*, frere *Rodolphe Gendrot*, frere *Jacques du Boishardy*, frere *Jan Hyacinthe Lebel*, frere *Pierre Martin*, frere *Jan Rosselin*, frere *Jacques Le Vaillant*, frere *George Simon*, sacriste, frere *Claude Lapostolle* et frere *Jan Vanderhorst*, faisant la plus saine partye des dits religieux, d'une part et ladite demoiselle *Bouillon*, d'autre part, entre lesquels le nom de Dieu tout premier invocqué, a esté accordé et arresté ce qui ensuit : Quy est que lesdits Reuerands peres, prier, procureur et religieux Jacobins dudit Nantes ont promis, promettent et s'obligent, pour eux et leurs successeurs, prier procureur et religieux de leur couuent, de dire et cellebrer à jamais à l'aduenir, dans leur eglise, une messe haute, tous les lundis de l'année, quy sera ordinairement du saint sacrement, et en cas que ce jour là il y aist feste double, elle sera du jour, un salut d'exposition du saint sacrement, pendant vespres ou complies, selon le temps, auquel seront chantées l'hymne *Pange lingua* et l'autienne *Sub tuum* avec les oraisons du saint sacrement et de la vierge et ensuite *De profundis* et *Fidelium* et le *Stabat*, apres complies, dans la chapelle de Nostre dame de pitié, quy est dans la dite eglise, le tout à l'intention de ladite damoiselle *Bouillon* et de ses parents et amis trepassés, à commencer demain lundi prochain troisieme du present mois, à perpetuité, sans qu'ils puissent s'en dispenser, au moien de quoy, la dite damoiselle *Bouillon* a presentement comptant et reellement, deuant nous dits notaires, payé ausdits prier, procureur et Religieux Jacobins dudit Nantes ladite somme de seize cens liures tournois, quy l'ont eüe en paiement de louis d'argent et autres monnoies aiant cours, suuant le dit du Roy, nostre sire, jusques à la concurance de la dite somme, dont ils en quittent ladite damoiselle *Bouillon*. Tout ce que deuant a esté par les dites parties ainsy voullu et consenty, promis, juré tenir, sans y contreuenir, sçauoir ladite demoiselle *Bouillon*, sur tous ses biens presents et futurs, et en tend que besoin a renoncé

u droit Villeian, à l'espître *Diui adriani*, à l'autantique, si qu'à *Mulier* et à tous autres droits, faits et introduits en faueur de son sexe, luy donné à entendre par nous dits notaires au long et quelle a dit bien entendre, et les dits prieur, procureur et Religieux Jacobins de Nantes, sur le temporel de leur dit couuent, partant de leurs consentements et requestes y ont esté par nous dits notaires, jugés et condamnés du jugement et condamnation de nostre ditte cour. Et pour omologuer les presentes par tout ou estre deuera, ils ont nommés et constitués leurs procureurs généraux et spéciaux, sçauoir, la dite damoiselle *Bouillon*, maitre (le nom est resté en blanc) et les dits prieur, procureur et Religieux Jacobins dudit Nantes, maistre (le nom est resté en blanc), avec tout pouuoir pertinand quand à ce.

Fait et passé audit couuent desdits Reuerands peres, prieur et Religieux Jacobins de Nantes, pour leur respect, et en la demeure de la dite damoiselle *Bouillon*, pour son respect, sous les seings desdites parties, le deuxiesme jour d'octobre, mil six cens soixante dix huit, apres midi. Ainsy signé en l'original frere *Jan : Hory*, humble prieur ; f. *Estienne Lory*, souprieur ; frere *Gabriel Guerry* ; frere *Julien Guillou*, professeur en theologie ; f. *Ives Cosson*, professeur en theologie ; frere *Isaac Duplesseix*, procureur ; f. *Michel Lemarchand* ; f. *François Billecoq* ; f. *Rodolphe Gendrot* ; f. *Jacques du Boishardy* ; f. *Jean hyac. Lebel* ; f. *Pierre Martin* ; f. *Jan Rosselin* ; f. *Jacques Levaillant* ; f. *George Simon*, sacriste ; fr. *Claude Lapostolle* ; fr. *Jan Vanderhorst* ; *Marie Bouillon* ; *Lejay*, notaire royal et *Ducoin*, notaire royal, quy a le dit original. Signé : *Lejay* et *Ducoin*, notaires royaux. (*Cop. not. sur pet. pap.*)

1685, 17 janvier. — Concession par madame la Présidente de Montebert pour abattre la balustrade de tuff au qui enclos sa chapelle de N^e D^e de Pité, dans l'église des Jacobins.

Le dix septiesme de jauuier mil six cens quatre vingts cinq, auant midy, deuant les notaires royaux de la cour de Nantes

soubsignés, avecq submission et prorogation de jurisdiction y jurée par sermant, a comparu dame *Janne de Montullé*, veufue de deffunt messire *Jacques Charete*, viuant Chevalier, seigneur de Montebert, la Guidoire, la Bretonnière et aultres lieux, conseiller du Roy, premier presidant en la chambre des comptes de Bre-taigne, tutrix de leurs enfans, demeurante à son hostel au dit Nantes, rue du chasteau, paroisse de Sainct Denys, la quelle es dits noms et quallités, en l'honneur de Dieu, pour l'ambellisse-mant de son temple et à sa plus grandre (*sic*) gloire, a permis et permet, par ses presantes, que les humbles et deuots Religieux Jacobins de cette ville de Nantes fassent abastre et desmolir, quand bon leur semblera, la balustrade de tuffeau, quy est à clore sa chapelle de Nostre Dame de Pityé, dans leur Eglize, par ce que lesdits Religieux seront obligés d'en faire faire inces-samment une aultre de bois de chesne ou de noyer, de pareille longueur et largeur, que celle de tuffeau, portant les armes en trois endroits dudit feu seigneur, premier presidant, son mary, laquelle permission et consantement a esté par les Reuerants pères *Charles Guihart* prieur et *Francois Le Metaer*, procureur dudict conuant, sur ce presant, de la manniere acceptée aux sus dites conditions et promis l'executer et accomplir sans y contre-uenir, sans aucuement desroger, preiudicier ny faire nouation aux actes faits entre les autheurs dudict feu Seigneur, premier presidant et les dits Religieux au subject de la ditte chapelle et fondation y speciffyée.

Fait et passé audit Nantes, en la demeure de la ditte dame premiere presidante, soubs son seing et desdits prieur et procu-reur du dit conuant les dits jour et an. Ainsy signé au registre : *Janne de Montulé*; fr. *Charles Guihart*, humble prieur, fr. *Fran-cois Le Metaer*, faisant pour le procureur, *Petit*, notaire royal et *Lebreton*, notaire royal registrateur.

Signé : *Petit* et *Lebreton* n^{res} royaux.

(Cop. not. pap.)

§ III. — Chapelle de Miséricorde.

1672, 15 mars. — Fondation par Jean Regnier, écuyer, d'un salut dans la chapelle de Notre-Dame de Miséricorde, autel de la Vierge, en la paroisse de Saint-Similien, *aliàs*, Saint-Sembin.

Sur ce que Escuier *Jan Regnyer*⁽¹⁾, conseiller du Roy, auditeur et secretaire en sa chambre des Comptes de Bretagne, prieur commandataire du prieuré de Saincte croix en Sainet Martin et la Madeleine en bois, auroit déclaré à Messieurs les Recteur et prestres de chœur de l'eglize pariochialle de Sainet Similien, *allias* Sainet Sembin, de Nantes, qu'il est dans le desseign de fonder et leguer à jamais à perpetuité, dans la chappelle Nostre Dame de misericorde, asise en la paroisse de Sainet Sembin, à l'autel de la vierge, un salut pour estre chanté par ledit sieur Recteur et prestres de chœur et sacriste dudit Sainet Sembin, tous les jours de l'octaue de Pasque de chacun an, à l'heure de six heures du soir ou enuiron, composé de la prose, suffrage et oraison de chaque jour dudit octaue, comme ils eschoiront, ainsi qu'il se dit en l'eglize cathedrale de Sainet Pierre de cette ville de Nantes, sans neantmoins estre chanté autrement que de leur plain chant acoustumé, l'antienne *Salve regina*, verset et oraison, en suite à haulte voix, et appres un *De profundis* avec un *Resquiescant* (sic) *in pace* à haulte voix et, à la fin, la Salutation angelique repetée par trois fois, aussy à haulte voix, pendant lequel salut, il y aura deux cierges de cir blanche alumez sur ledit autel quils fourniront à leurs frais ; et outre, seront obligez de dire ou faire dire une messe à basse voix à l'intention dudit fondateur, tous les ans, le lundy dudit octaue de Pasque, enuiron

(1) Jean Regnyer, sieur de la Souchais, maire de Nantes de 1673 à 1675.

les huit heures du matin et encor, à la fin dudit octaue, une autre messe aussy à basse voix, chacun dit an et de se fournir d'ornemens et autres choses necessaires à cet effect et le dit sacriste deura faire tirer les cloches de ladite eglise pariochaille (sic) de Saint Sembin, environ les cinq heures et demye du soir de chacun jour dudit octaue, pour assembler les prebtres dans ladite eglise, affin d'aller tous ensemble en surplis, chanter ledit salut, comme aussy, de sonner en ariuant la cloche de ladite chapelle de Misericorde, pour appeller les prebtres audit Salut, et, à la fin, la faire tirer trois fois pendant qu'on chantera l'*Aue Maria* et d'y assister en surplis, ainsy que les prebtres de chœur, parce qu'il aura pareille distribution qu'eulx et qu'il sera loisible audit sieur fondateur de faire afficher, si bon luy semble, une petite plaque de cuiure, en laquelle seront descritz les termes de ladite fondation ; pour dot et salaire duquel service et fondation ledit sieur *Regnyer* auroit offert la somme de quinze liures par chacun an de rante fonciere, de quoy les dits sieur recteur et prebtres ayant donné aduis ausdits parroissiens, ils auroient par leur chapitre et assemblée capitulaire du treziesme du présent mois, pour l'honneur et gloire de Dieu, accepté ladite fondation, ainsy que les sieurs recteur et prebtres de chœur et sacriste et nommé ledit sieur recteur et les fabriqueurs à present en charge, pour en passer l'acte avec ledit sieur *Regnier*. A ces causes, ont comparu deuant les notaires gardenottes du roy, en sa cour de Nantes soubz signez, avec submission et prorogation de jurisdiction y jurée, le dit sieur *Regnyer*, demeurant en cette ville de Nantes, paroisse de Nostre Dame, d'une part, et noble et venerable et discret missire *Julien Gendron*, prebtre recteur deladite paroisse de St Sembin, vicaire general de Monseigneur l'euesque de Nantes et venerables et discretz missires *Jan Guillou*, *Jan Moruan*, *Jan Arnault*, *Pierre Loquet* et *Pierre Regnaud*, prebtres du chœur et ledit *Regnault*, sacriste de la dite eglise de Saint Sembin et honorables personnes *Jan Leduc* et *Daniel Dulion*, fabriqueurs l'an présent de la dite paroisse de St Sembin, à ce nomez avec ledit sieur recteur par le general desdits parroissiens, par ledit chapitre cy

dessus datté, aparu et par eux retenu, d'autre part, entre lesquels a esté faict et accordé l'acte quy ensuult, par lequel ledit sieur *Regnier*, percistant en son intention, a fondé et legué en ladite chapelle de miséricorde, audit autel de la vierge, le salut et service cy devant speciffiez. que ledit sieur recteur, prebtres de chœur et sacristes, pour eulx et leurs successeurs aus dites charges, à jamais à l'aduenir, promettent et seront tenuz de dire et celebrer pontuellement, suivant et conformement aux clauses et conditions cy dessus declarées et designées, à fournir de tous luminaires et ornemens requis à leurs frais, à commencer au jour de Pasques prochaine venante et continuer à jamais à l'aduenir dans un an, comme ils eschoiront, sans pouuoir delaisser ny retrancher ledit service pour quelque cause que ce soit, à quoy ladite fabrique et paroissiens de St Sembin demeurent tenus et obligez d'auoir l'œil à faire observer et executer de poinet ladite fondation, selon l'intention dudit sieur fondateur et d'y obliger les prebtres de chœur et sacristes de ladite eglise, lors de leurs receptions par cy-apres. Ladite fondation faite et accordée moyennant ladite somme de quinze liures de rente fonciere annuelle et perpetuelle offerte par ledit sieur *Regnier* pour salaire dudit service, laquelle somme il et ses successeurs demeurent obligez payer annuellement es mains des fabriqueurs deladite paroisse de St Sembin lors en charge, au premier jour de juillet de chacun an, à commencer le premier payement au premier jour de juillet prochain et de la manière continuer par lesdits termes d'an un an, comme ils eschoiront, à perpetuité, de laquelle somme il demeurera quarante solz au profits de ladite fabrique et le surplus quy est treze livres pour lesdits service ; laquelle dite somme de quinze livres de rente ledit sieur *Regnier* a des à presant assignée et affectée sur ung logis luy appartenant, sittué à la fosse dudit Nantes, paroisse de Saint-Nicollas, au derriere d'un autre logis appartenant au sieur *Verrin*, marchand, demeurant en la rue de la Casserie et cy devant au sieur *Regnier*, dans lequel logis affecté à ladite rente, demeure l'appelé *Aguesse*, affermé deux cent cinquante livres par an, parce qu'en cas de vente dudit logis par ledit sieur

Regnier ou ses heritiers, il leur sera loisible de porter ladite rente sur ung autre fond, bon et vallable, situé soubz trois lieües de cette ville de Nantes.

Tout ce que deuant a esté ainsy et de la maniere accordé, voullu et consenty, promis et juré tenir par les dites parties ous-dits noms et quallitez, sans y contrevenir ; à ce faire se sont obligez, chacun en ce que le faiet touche, sur tous leurs biens, rantes et revenus et ceux de la dite fabrique, pour, en cas de deffault, estre executez, saisis et vandus, suivant les ordonnances royaux, dont et partant y ont esté jugez et condamnez du jugement et autorité de nostre dite cour.

Faict et passé audit Nantes, en la sacristie de l'église du dit S. Sembin, le quinziesme jour de mars, mil six cent soixante et douze et ont signé ainsy. Signé au registre, *J. Gendron*; *J. Guillou*, pbre du chœur ; *J. Morvan*, pbre ; *Arnaud*, pbre du chœur ; *P. Locquet*, pbre du chœur ; *P. Regnaud*, pbre sacriste ; *Jan Leduc* ; *Dulion* ; *J. Regnier* ; *J. Bretesché*, no^{re} royal et *Petit*, no^{re} royal quy a led. registre. Signé : *J. Bretesché* et *Petit*.

(Cop. not. parch.)

1673, 15 juin. — Quittance d'une annuité de la rente fondée par l'acte qui précède.

Comme l'un des fabricqueurs l'an dernier de la paroisse de Sainet Simillien, j'ay receu de Mons. *Regnier* la somme de quinze liures, pour une année de la fondation par luy faite à la chapelle de Nostre Dame de Miséricorde, en la de paroisse de Saint Similien, pour le sallut chanté en la dite chapelle, par Messieurs les recteur et prebtres de ladite paroisse, le soir du jour de Pasques et pendant l'octaue ladite année finie à ladite octaue de pasques derniere, dont je quite ledit s^r *Regnier* et promet l'acquitter vers lesdits s^r recteur et prebtres. A Nantes, ce quinziesme juin mil six cens soixante et traize. Signé : *Bretonneau*.

(Pièce originale sur papier.)

1675, 11 juillet. — Autre quittance.

Nous soubz signez, procureurs fabricqueurs de l'église de Saint Simillien de Nantes, confessons auoir ce jour receu de Monsieur *Regnier*, maire de la Ville dudit Nantes, la somme de quinze liures, pour une année de la fondation par luy faite du sallut pendant l'octaue et la feste de Pasque, à la chapelle de Nostre Dame de Misericorde, despendante de ladite eglise de Saint Simillien, desquelles quinze liures nous quitons ledit sieur *Regnier* et promettons l'acquiter vers tous.

Fait au dit Nantes, ce jour unziesme juillet mil six cent soixante quinze.

Signé : *Guillard* et *Sargent*.

(*Orig. pap.*)

1680, 19 novembre. — Autre quittance.

Je soubsigne et confesse, comme un des fabricqueurs de la paroisse de St Similien, auoir receu de Monsieur *Regnier*, l'un des antiens maires de Nantes, la somme de quinze liures, pour la fondation qu'il auroit faict, pour le salut célébré dans la chapelle de Nostre Dame de Misericorde, pendant l'octaue de Pasques derniere, dont je le quitte.

Fait ce 19^{me} novembre 1680.

Signé : *A. Fouchard*.

(*Orig. pap.*)

§ IV. — Hopital du Sanitat.

1685, 30 juin. — Quittance par la direction de l'hopital à Jeanne de Montullé veuve de Jacques Charette de Montebert, de la somme de 2000 livres léguée audit hopital par Jean Regnier.

Le trantiesme Jour de Juin mil six cens quatre vingts cinq, apres midy, deuant nous Notaires Royaux de la Cour de Nantes

1885. — 2^e SEM.

soubz signez, avecq submission et prorogation de Jurisdiction y jurée, ont comparu Monsieur M^e *Pierre Guyot*, sieur de la Poiteuinière, conseiller du roy, Juge magistrat au siege presidial de Nantes et honorable homme *Pierre Viau*, marchand audit Nantes, député de Messieurs les autres directeurs des pauvres renfermez de l'hospital general du Sanitat de cette ville de Nantes, demeurant en cette ville de Nantes, sçavoir, ledit sieur de *la Poiteuinière*, grande rue paroisse de Saint Saturnin, lesquels ont reconnu et confessé avoir, tant ce jour que cy devant, eu et reçu de dame *Janne de Montullé*, veufue de messire *Jacques Charette*, vivant Cheuallier, Seigneur de Montebert et autres lieux, conseiller du roy et premier presidant en la chambre de ses comptes en Bretagne, faisant tant pour elle que pour le Seigneur de *Montullé*, conseiller au parlement de Paris et pour la dame de *Langan*, ses frère et sœur, heritiers de feu escuyer *Jan Regnyer*, conseiller du roy et auditeur en la chambre de ses comptes en Bretagne, presant et acceptant, la somme de deux mille liures, par ledit feu sieur *Regnyer* leguée à ladite direction des pauvres renfermez, par son testament et ordonnances de dernière volonté du neufliesme jour de may mil six cens quatre vingts un ; de laquelle somme lesdits sieurs *Guyot* et *Viau* se tiennent constants et en quittent la dite dame de *Montebert* ; et, en cas que la dite direction et Sanital des pauvres renfermez cesseroit et ne subsisteroit plus, en ce cas, sera ladite somme de deux mil liures deliurée aux pauvres de l'hostel Dieu de ceste ville, suivant l'intention dudit feu sieur *Regnier*. Et, pour plus grande assurance de ce, ont lesdits sieurs *Guyot* et *Viau*, et ou susdits noms, promis d'employer ladite somme de deux mil liures à la construction d'une maison qu'ils font bastir de neuf, en la rue de la Casserye de cette ville, dont l'emplacement a esté donné à ladite direction par les sieurs et dame *Despinoze*, laquelle maison ils ont affectée et hipotéquée spécialement pour la sureté du fond de ladite somme de deux mille liures à restitution d'icelle, en cas, comme dit est, que ledit hospital general du Sanitat cesseroit et à cette fin seront lesdits sieurs directeurs tenus de faire

declaration, dans les quittances des payemens qu'ils feront aux artizans quy construisent ladite maison, qu'il y en a la somme de deux mil liures, prouenant du don fait à ladite direction par le feu sieur *Regnier*, sans touttefois que la specialité desroge à la generalité des autres biens de ladite direction; ce quy a esté ainsy voullu et consenty. Et, à ce faire et iour, y ont lesdits sieurs *Guyot* et *Viau* obligez et affectez tous et chacuns les biens meubles et immeubles, rantes et revenus de ladite direction, presant et aduenir, dont et partant y ont lesdites parties esté jugées et condamnez du jugement et condamnation de nostredite cour. Fait et passé audit Nantes, en la demeurence de ladite dame de *Montebert*, rue du Chasteau, paroisse de Saint Denis, lesdits jour et an. De laquelle somme de deux mil liures, il en est demeuré quinze cens liures entre les mains dudit *Viau*, les cinq cens liures ayant esté cy deuant payé aux artizans qui construisent la susdite maison.

Ainsy signé au registre : *Guyot ; Viau ; dame de Montullé ; Bretesche*, n^{re} royal et *Petit*, n^{re} royal quy a ledit Registre.

Signé : *Bretesché et Petit*.

(*Cop. not. pap.*)

1691, 17 avril. — Donation par la même audit hospital d'une maison, sise à Nantes, pour afranchissement d'une rente de cent onze livres, 2 sols, 2 deniers, fondée par Jean Regnier.

D'autant que feu escuyer *Jan Regnier*, vivant conseiller du roy, secretaire et auditeur en sa chambre des comptes de Bretagne, auroit par son testament et ordonnance de dernière volonté du mil six cent soixante . . . , ordonné qu'il seroit pris sur tous ses biens un fond qui peult produire de rente annuelle la somme de cent onze Livres, deux solz, deux deniers, laquelle dicte somme de cent onze livres deux solz deux deniers de rente, le dict feu sieur *Regnier* vouloit estre employée pour l'apprentissage d'un jeune garçon ou fille, comme il est plus am-

plement porté au dict testament, laquelle clause de testament dame *Janne de Montulé*, veufve du deffunct messire *Jacques Charette*, vivant Chevalier, seigneur de Monthebert, conseiller du roy, premier président en sa chambre des Comptes de Bretagne, heritiere en partye du dict feu sieur *Regnier*, voullant exécuter et accomplir en la meilleure et plus seure manière qu'il se peult, et considerant, que dans la suite des temps, il se pourroit faire que le dict fond et rente pouroit estre dissipé et perdu, s'il n'estoit à quelque lieu certain et la vollonté du dict feu sieur *Regnier* demeurer inexecutée et voyant d'ailleurs la dicte dame *de Monthebert* que dans l'hospital general de cette ville, estably au sanitat de la fosse de Nantes, on recoit des garçons et des filles, pour estre instruitz dans la crainte de Dieu, et y apprendre toutes sortes de mestiers, pour gagner leurs vyes, elle a proposé à messieurs les Directeurs du dict hospital général de voulloir accepter un logis situé à la fosse de Nantes, paroisse de Saint-Nicolas, vallant de revenu la dicte somme de cent onze livres, deux solz, deux deniers et plus, pour tenir lieu de fond, pour satisfaire aux intentions du dict feu sieur *Regnier*; ce que les dictz sieurs directeurs ont accepté par delliberation du bureau du neufviesme jour du presens mois et an et se sont chargez pour eux et leurs successeurs, à jamais, soubz les clauses et conditions seulement quy seront marquées au presant acte. Pour ces causes, devant les notaires royaux de la cour de Nantes soubzsignez, avecq submission et prorogation de jurisdiction y jurée par serment, ce dix septiesme jour d'april mil six cent quatre vingt onze, apres midy, ont comparus ladicte dame *de Monthebert*, demeurant à sa maison, au dict Nantes, rue du chasteau, parroisse de S^t Denys, d'une part, et escuyer *Jan Charette*, seigneur de la chapelle Gascherye et monsieur maistre *Pierre Guyot*, sieur de la Poiteviniere, conseiller du roy, doyen de messieurs les conseillers du presidial de Nantes, deputez de la dicte direction du dict hospital general par la susdicte conclusion du bureau du dict jour neufviesme des dictz presant moys et an, demeurant en cette ville de Nantes, au paroisses de S^t Vin-

cent et S^t Denys, d'autre part ; entre lesquelles parties et esdictz noms et quallitez a esté faict l'acte quy ensuit, par lequel ladite dame *de Montebert* et oudict nom a donné, ceddé, quitté, delaisé, et de faict, par ces presentes, donne, cede, quitte et delaisse, par fond et assiepte, ausdicts sieurs directeurs, acceptans pour la dicte direction du dict hospital general, à jamais au temps aduenir, scauoir, en la dicte maison sittiée au bas de la dicte fosse de Nantes, rue de la Herroniere, composée de salle basse, cave au dessoubz, deux chambres haultes, un grenier au dessus, et autres appartenances et despendances, comme en jouist à present *Henry Auger*, maistre de vaisseau, generalmente et enthierement, sans reservation, bournée par le hault, un logement seruant de maguasin, appartenant aux heritieres du feu sieur *Valleton*, d'autre bout, par le bas, autre logis appartenant au sieur *Ouafert* et ses enfans, d'un costé, par le derriere à (le nom est en blanc) et par le deuant, la dicte rue de la Heronniere, conduisant à l'eschelle Maschet, pour les dictz sieurs directeurs et hospital general entrer en jouissance à la feste de S^t Jan Baptiste prochaine, et en jouir et disposer comme de leurs autres biens rentes et revenus, à jamais, à perpetuitté, parce que la dicte dame *de Monthebert* et les siens pourront aussy à jamais, à perpetuitté, nommer de deux ans en deux ans, à commencer de la feste de S^t Jan Baptiste prochaine en deux ans, un jeune garçon, ou une jeune fille de l'age de dix ans au moins, pour estre, iceux garçon ou fille, receus par les dictz sieurs directeurs dans le dict hospital general, noris, habillez et instruictz, tant dans la religion catholique, apostolicque et romaine, que dans un mestier convenable à leur estat, jusques à ce qu'ilz le scachent parfaictement, tout ainsy que les autres enfans quy y sont admis, et, outre ce, les dictz sieurs directeurs feront chanter un *Libera*, dans la chapelle dudict hospital, par les petitz enfans, tous les premiers jours de dimanche des douze moys de l'année, à l'issue de la messe le matin, à l'intention et pour le repos de l'âme dudict feu sieur *Regnier* et celles de ses parans et amys trepasses ; et sera le nom dudict sieur *Regnier* escript sur les

registres de la dicte maison, parmy ceux des bienfaiteurs, et mesme pour la dicte dame de *Montebert* faire afficher, si elle veult, une plaque d'airain, au chœur de ladicte chapelle de la dicte maison, qui portera l'inscription en abrégé du presant acte, pour servir de memoire à la posterité. Et, en cas que le dict hospital général ne subsisteroit, la dicte dame de *Monthebert*, pour elle et les siens, reserue de disposer dudict don et de le transporter en tel autre endroict qu'ilz voiront bon estre. Tout quoy a esté ainsy et de la maniere accordé, voullu et consenty par les dictes parties, promis, juré tenir faire et accomplir respectivement les unes aux autres, chascune en ce que le faict touche, sans jamais y contrevenir. Partant de leurs consentemens et requestes, nous dictz notaires, les avons jugez et condempnez par le jugement et condempnation de nostre dicte cour. Faict et passé au dict Nantes, en la demeurence de la dicte dame de *Monthebert*, soubz les seings desdictes parties. De plus, promet la dicte dame de *Monthebert* de faire agreer et ratiffier les presentes à monsieur de *Montullé*, conseiller au Parlement de Paris et à madame de *Montullé*, sa sœur, veufue de deffunct messire . . . du *Boisbaudry*, vivant seigneur de Langan, aduocat general au parlement de Bretagne, aussy heritiers dudict deffunct sieur *Regnier*, et a fournir acte de ratiffication vallable dans deux moys prochains venans; et, en cas qu'ilz ne les voudroient ratiffier, elles demeureront nulles et sans effect, sans que la dicte dame de *Monthebert* soit subjecte à aucuns damages et interestz. Les ditz jour et an, ainsy signé au registre, *Janne de Montulé*, *Jan Charette*, *Guyot*, *Verger*, notaire royal et *Lebreton*, no^{re} royal registrateur. — Signé : Verger et Lebreton. (*Cop. not. pap.*)

1691, 6 juin. — Ratification de l'acte qui précède par Jacques de Montullé.

Pardeuant les conseillers notaires gardenottes du roy en son chastelet de Paris soubzsignez, fut presant messire *Jan Joseph de Montulé*, conseiller du roy en sa cour de Parlement et commissaire aux requestes du pallais, demeurant rue de la Harpe,

paroisse de Sainct Severin, heritier en partye de feu *Jan Regnier*, vivant escuyer, conseiller du roy, secretaire et auditeur en sa chambre des comptes de Bretagne, lequel ayant pris communication du contrat passé entre dame *Janne de Montullé*, veufue de messire *Jacques Charette*, vivant cheualier, seigneur de Monthebert, conseiller du roy en ses conseils, premier presidant en sa chambre des comptes de Bretagne, d'une part, et les sieurs administrateurs de l'hospital general estably au Sanitat de la fosse de Nantes, d'autre part, par *Verger* et *Lebreton*, notaires royaux audict Nantes, le dix sept apuril dernier, portant donation et delaissement faict par la dicte dame *de Montebert*, aussy heritiere en partye dudict feu sieur *Regnier*, au profilt dudict hospital general de Nantes, d'un logis sittié à la fosse dudict Nantes, paroisse de St Nicolas, vallant de reuenu par an la somme de cent onze livres, deux solz, deux deniers, pour satisfaire au testament et ordonnance de derniere vollonté du dict deffunct sieur *Regnier*, duquel contract de donation coppye est cy dessus et des autres parts transcripte, a ledict sieur *de Montullé* déclaré auoir eu et a le dict contract de donation et delaissement pour bien agréable, le ratiffye, confirme et approuve, veult, consent et accorde, en tant qu'à luy est, comme héritier en partye dudict feu sieur *Regnier*, qu'il sorte son effect et soit exécuté selon sa forme et teneur, promettant etc., obligeant etc., renonsant, etc... Faict et passé en la demeure du dict sieur *de Montulé* sus declarée, l'an mil six cens quatre vingtz onze, le sixiesme juin, et a signé. ainsy signé *J: de Montulé, Lesecq, Delaunay* et *Baglan*.

Collationné sur la dicte ratification cy dessus demeurée annexée à la minute de l'acte de donation des autres partz escripte quy est veue *Lebreton*, l'un des notaires soubz signez. Signé : *Verger* et *Lebreton*.

(Cop. not. pap.)

1691, 2 juillet. — Déclaration par la même de la ratification du même acte par Monsieur de Montullé, conseiller au Parlement de Paris et Marie-Anne de Montullé, veuve de Gilles de Boisbaudry.

Et depuis, ce jour deux de juillet, mil six cens quatre vingt onze, auant midy, a comparu deuant les notaires royaux de la Cour de Nantes soubzsignez, la dicte dame *Janne de Montulé*, dame douairière de Monthebert, dénommée en l'acte de traicté cy dessus, datté du dix sept d'april dernier, laquelle a déclaré que son intention a toujours esté de passer le dict acte, tant pour elle que pour Monsieur de *Montullé*, conseiller au parlement de Paris, et dame *Marye-Anne de Montullé*, veufue de deffunct messire *Gilles du Boisbaudry*, viuant seigneur de Langan, conseiller du roy et son aduocat general au parlement de Bretagne, aussy heritiere dudict feu sieur *Regnier*, leur oncle, ausquelz elle se seroit obligée de le faire agréer et ratiffier ; et, de faict, ledict seigneur de *Montulé* l'auoit approuué et ratiffyé, par acte passé au Chastelet de Paris deuant *Lesecq, Delaunay et Baglan*, conseillers notaires gardenottes du roy, le sixiesme jour de juin dernier, que ladicte dame de *Monthebert* a présentement apparu et retenu, pour y auoir recours, lorsque besoin sera, et a signé en son hostel audict Nantes, rue du Chasteau, paroysses de St Denis, lesdictz jour et an ; ainsy signé au registre, *Janne de Montulé, Verger*, notaire royal et *Lebreton*, notaire royal qui a le registre. Signé : *Verger et Lebreton*.

(*Cop. not. pap.*)

1691, 24 juillet. — Ratification de l'acte du 17 avril 1691 par Marie Anne de Montullé, veuve de Gilles de Boisbaudry, douairière de Langan.

L'an mil six cens quatre vingtz unze, le vingt quatriesme jour du mois de juillet, auant midy, par deuant nous, notaires royaux héréditaires à Rennes soubzsignez, fut presante en sa personne, ladicte dame *Marye Anne de Montulé*, dame douairière de

Langan, cy dessus nommée, demeurante audiet Rennes à sa maison, rue du four du Chapitre, paroisse de St Estienne, laquelle, apres auoir elle mesme pris lecture des actes dont les copyes sont des autres partz, tant qu'elle a dict les bien scauoir et entendre et de la diete lecture se contanter, elle les a vollontairement loué, ratiffyé et confirmé, veult, consent et entend qu'ilz ayent leur force et vertu, et sortent leur plein et entier effect, circonstances et despeudances, tout ainsy et de la maniere que sy elle auoit esté presante lors de la passation d'iceux, et ainsy elle l'a voulu. A ce faire nous l'auons jugée par l'autorité de nostre cour de Rennes, à laquelle elle s'est soubmise. Faict au dict Rennes, à nos estudes et à la diete dame signé ; ainsy signé, *Marianne de Montulé, Boutin*, notaire royal et *Berthelot*, notaire royal. Collationné sur la diete ratiffication cy dessus demeurée annexee à la minute de l'acte de donation des autres partz escripte, quy est veue *Lebreton*, l'un des notaires soubz signez et la présante coppye deliurée à la diete dame *de Monthebert* y desnommée, ce premier jour d'aoust mil six cens quatre vingt unze. Signé, *Vergé et Lebreton*.
(Cop. not. pap.)

LE M^{is} DE GRANGES DE SURGÈRES.

UNE VISITE A CHAMPTOCEAUX

3 JUIN 1885.

Les excursions archéologiques exercent une heureuse influence sur les Sociétés, qui devraient souvent avoir recours à ce genre d'exploration. Elles resserrent les liens qui unissent entre eux les membres, donnent une nouvelle impulsion aux travaux, développent le goût des antiquités et permettent d'apprécier avec connaissance de cause les lieux et les monuments visités.

Malheureusement, la Société de Nantes et du département de la Loire-Inférieure a trop rarement recours à ces voyages d'agrément. Le sol du vieux comté nantais est pourtant riche en ruines de toutes sortes, et laisse une grande latitude dans le choix des points à déterminer comme but d'une excursion. La dernière dont il nous souvienne eut lieu, il y a quelque vingt ans, à Saint-Philbert-de-Grand-Lieu, au tombeau de ce saint abbé, à l'époque où la nouvelle église se construisait pour remplacer l'ancienne.

Voulant, non sans motifs, renouer cette excellente tradition, le président actuel eut la bonne idée d'organiser un petit voyage à Champtoceaux, aujourd'hui du département de Maine-et-Loire, mais jadis du diocèse de Nantes.

Le 3 juin, 1885, seize membres de la Société, répondant à l'appel de leur président, M. de Bremond d'Ars, se trouvèrent réunis à la gare de Nantes, vers huit heures et demie du matin. C'étaient MM. de Surgères, vice-président, qui prépare avec soin et persévérance l'iconographie bretonne ; Régis de l'Estour-

beillon, secrétaire général, inspecteur de la Société française, secrétaire de la *Revue historique de l'Ouest*; Henri Lemeignan, bibliophile érudit, vice-président de la Société des Bibliophiles bretons; Léon Maître, archiviste du département, le successeur désigné de M. Bizeul dans l'exploration des gisements gallo-romains; Aleide Leroux, archéologue, poète élégant et gracieux à ses heures; baron des Jamonnières, collectionneur de faïences et d'estampes; baron Bertrand-Geslin, fils d'un géologue distingué, dont la magnifique collection enrichit notre Musée d'histoire naturelle, fondé par son aïeul, le maire de Nantes, auquel la ville est redevable de l'Ecole de dessin et du Musée des tableaux; docteur Anizon; Poirier; Alexandre Perthuis, possesseur d'une magnifique série de jetons des maires de Nantes et des Etats de Bretagne, de plaquettes rares et d'armes du moyen âge; S. de la Nicollière-Teijeiro, l'un des quatre survivants des fondateurs de la Société en 1845; Ludovic Cormerais; René Blanchard; Jules Montfort, architecte, dessinateur habile, qui n'avait point oublié son appareil photographique, et enfin Henri Lapeyrade, secrétaire du comité.

Un rapide résumé de l'histoire du lieu choisi comme but d'exploration trouve naturellement ici sa place, pendant que les touristes prennent leurs billets *aller et retour* et se serrent amicalement la main en se donnant le bonjour.

« Champtoceaux, bourg de France (Maine-et-Loire), chef-lieu de canton, arrondissement et à 47 kil. N.-O. de Cholet, sur un coteau de la rive gauche de la Loire; pop. aggl. 375 hab., pop. totale 1559 h. Vignobles blanches très étendus, mais médiocres; chanvre, lin; commerce de bestiaux.

« Ce bourg était autrefois une petite ville assez importante, défendue par un château fort. Elle fut successivement prise par Henri II, roi d'Angleterre, en 1173; par saint Louis, en 1230; par Jean, duc de Normandie, en 1341; enfin, le duc de Bretagne, en 1420, s'en empara et fit détruire la ville, le château et les fortifications.

« On peut suivre sous les broussailles et dans les taillis les murs

de l'ancienne enceinte. A l'extrémité d'une espèce de parc, un chemin étroit tracé sur un roc taillé à pic conduit à travers les ronces au sommet d'une masse informe de débris de murs et de tours effondrées, ruines du château, autrefois séparé de la place par un large fossé et par une double enceinte, dont les fondations épaisses couvrent les flancs du monticule. Ce lieu a vu jadis de terribles combats, et le peuple l'appelle encore le *Champ de bataille*. »

Tel est l'article du *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, de Pierre Larousse. Malgré sa concision et certaines inexactitudes, suites inévitables de l'abondance des matières traitées par l'auteur, il est néanmoins de nature à piquer la curiosité d'archéologues en quête de documents, à la piste de vieilles constructions, avides des choses du passé, amateurs ou collectionneurs de tout ce qui se rattache à l'histoire.

Aussi nous allons essayer d'esquisser à grands traits les faits les plus saillants des annales de cette localité qu'on pourrait nommer *une ville morte* de la Loire, qui mérite en effet d'avoir été choisie comme but d'une exploration à laquelle elle a des titres tout particuliers, et qui faisait autrefois partie de l'évêché de Nantes.

Champtoceaux, ou mieux Chateauceaux, est un lieu qui, par son assiette exceptionnelle, dut être de tout temps remarqué et habité. Peut-être les premiers terrassiers qui élevèrent des remparts sur ses flancs abruptes et sauvages touchèrent-ils de leurs pioches une de ces curieuses cavernes à ossements remontant aux temps préhistoriques ? ..

Les Gaulois y résidèrent certainement. La partie supérieure d'un lampion, portant une bobèche, et conservée dans le cabinet du propriétaire actuel, ne laisse aucun doute à cet égard. Ce point, situé sur la frontière des Namnetes, des Andegavi et des Teifales, fut peut-être alors le théâtre de grands événements, comme ceux qui s'y passèrent à l'époque féodale.

Un joli denier en argent, de l'empereur Tibère, même prove-

nance, vient attester à son tour que les Romains surent également apprécier une position aussi remarquable.

Nous voici maintenant en pleine période mérovingienne, et c'est Grégoire de Tours, le père de notre histoire, que nous citons.

Il rapporte que l'un des officiers du roi Clotaire I^{er}, le duc Austrapius, quitta la cour vers les années 556 à 561, et entra dans le clergé, *apud Sellence castrum*, au diocèse de Poitiers, où il fut ordonné évêque, avec promesse de la future succession de Pientius, qui gouvernait alors l'Église poitevine. Clotaire précéda dans la tombe cet évêque, à la mort duquel Charibert, celui de ses fils auquel échut le Poitou, désigna Pasantius pour occuper le siège épiscopal, malgré les vives réclamations d'Austrapius. L'ancien duc retourna en qualité d'évêque dans son *castrum*. Là il dut faire face à la rébellion des Teifales (habitants de Tiffauges) et fut mortellement blessé d'un coup de lance.

Continuant notre citation empruntée à l'auteur érudit de la *Géographie de la Gaule au VI^e siècle* ⁽¹⁾, nous voyons qu'au début de l'année 768, « la reine Bertrade passe à Orléans, d'où, s'embarquant sur la Loire, elle va *usque ad Sellus castrum super fluvium ipsius Ligeris*. Pépin vient, peu de temps après, s'y reposer près d'elle, et il y reçoit les ambassadeurs d'Almanzor, calife de Bagdad. Tous ces faits, ajoute notre auteur, sont également rapportés, bien qu'avec moins de détails, par tout un groupe d'annales franques, dont les *Annates* dites d'Eginhard offrent la rédaction la plus élevée, et qui ne nomment le *castrum Sellus* qu'une seule fois, à l'occasion de la fête de Pâques de l'année 768, célébrée par le roi Pépin, disent-ils, *in castro quod dicitur Sels*. »

Telle est donc la forme primitive de ce nom, assez souvent défigurée dans les chartes du moyen âge par celle de *Castrum*

(1) *Géographie de la Gaule au VI^e siècle*, par Auguste Longnon. Paris, Hachette, 1878; article SELLENSE CASTRUM, pp. 572-576.

celsum. Elle persiste cependant, comme nous le voyons dans la ratification du don de l'église de Chateauceaux à l'abbaye de Marmoutiers par l'archevêque de Tours en 1144, qui s'adresse « *dictis filiis Amalrico et Theobaldo Crispini, clero et populo Castri Celsiacensi* »⁽¹⁾. Bien plus rapprochés de nous, Le Baud et d'Argentré disent, sans aucune autre explication, qu'en 1224, Pierre Mauclore fit le siège du château de Collières⁽²⁾. M. Longnon est donc parfaitement dans le vrai, lorsqu'il écrit : « On ne pourra désormais reconnaître dans la seconde partie du nom de Chateauceaux qu'un vocable gaulois dont le sens n'est pas encore défini. »

Vers la fin du X^e siècle, le comte évêque de Nantes, Guerech, mort en 987, revenant d'une expédition dans le pays de Mauges, rencontra un certain Renaud, surnommé le Thurringien (Turringien) qui chassait les ours, les sangliers et les cerfs, avec ses chiens. L'ayant fait prisonnier, il le conduisit à Nantes, où il l'emprisonna, sous la menace formelle de ne jamais lui rendre la liberté. Mais l'intrépide chasseur transigea avec le comte en lui promettant la moitié du gibier qu'il prendrait, et obtint de construire à Chateauceaux une demeure pour s'y reposer : « ... Petivit ut, apud Castrum Celsum, domum sibi propter commoditatem Ligeris ad hospitandum facere, concederet. Qui vero minime ei credens omnino illum denegavit. Attamen post mortem Fulconis, filii Goffredi Grisonellæ, concessionem hanc firmam et omni presidio munitam perfecit »⁽³⁾.

Il y a bien loin de là à conclure, comme le fait M. Port, que ce Renaud fut le premier qui fortifia Champpteauceaux.

En 1224, nous dit Le Baud⁽⁴⁾, « assiégea le duc Pierre le chastel de *Celières*, et l'assailit. Mais Thibaut Crespin, seigneur

(1) D. Morice, *Pr.*, I, col. 590.

(2) D. Morice, *Pr.*, I, col. 108; *Chron. brioc.*, etc.

(3) D. Morice, *Pr.*, I, col. 33.

(4) Lebaud, *Histoire de Bretagne*, chap. 30.

d'icelui chastel lui résista, et le repugnat vertueusement, » c'est-à-dire avec courage. Le *Chronicon britannicum* nous apprend que ce fut le 21 septembre, veille de la Saint-Maurice, que Pierre Mauclerc entra dans le château de Cellières anéanti : « castrum Cellarum diversis machinarum apultibus maceratum. » D'Argentré emploie le même nom, et c'est la dernière fois que le vocable celtique, qu'il serait difficile de reconnaître si l'on n'y portait une certaine attention, paraît pour cette localité ⁽¹⁾.

Thibaut Crespin était un véritable détrousseur de grands chemins. Retranché dans son aire inaccessible, il avait ravagé toutes les terres environnantes et, depuis vingt-cinq ans, dépouillait les pauvres nautonniers de la Loire, « desnudaverat, » et les laissait pourrir dans ses cachots pour étouffer leurs plaintes. C'était donc un acte de justice et d'humanité. Aussi le roi Louis VIII donna au vainqueur du brigand, qui fut conduit en exil, Champpteauceaux, Montfaucon, avec toutes les terres de leurs dépendances, octobre 1224, sous condition de foi et hommage lige.

Cependant, la famille de l'ancien seigneur ne s'éteignit pas avec lui. En 1363, nous voyons un Thibaut Crespin qui, « tant en son nom que comme curateur de Jehan Crespin son frère, se reconnaît homme de foi lige, pour raison de sa rente de Loire et de tout son domaine du fief Hallier... ⁽²⁾. »

Chantoceaux resta ainsi dans le domaine de Charles de Blois et de ses enfants, jusqu'à ce qu'il fut acheté par Olivier de Clisson, avec la seigneurie de Montfaucon. Marguerite de Clisson, fille du connétable, le fit rentrer dans la famille des Penthhièvre en épousant le fils aîné de Charles de Blois.

Toutefois, vers 1390, la place eut encore à soutenir un assaut, car Jean IV la fit saisir sur le connétable, ce qui valut au duc de Bretagne la lettre suivante du roi Charles VI :

⁽¹⁾ *Chronicon britannicum*. D. Morice, Pr. I, col. 108.

⁽²⁾ Arch. départ., E., 245. Inventaire des titres de Champpteauceaux.

« De par le Roy.

« Très chier cousin, Nous avons seeu que vos gens ont pris naguères le chastel de Chasteauceaulx, que notre amé et féal connestable tenoit, et qui est de l'eritage de notre très chere tante la Royme de Sécille, et du roy Loys son filz, contre l'ordennance que faite avions sur les discors d'entre vous et notredit connestable. Pour laquelle metre à exécucion avons autresfoiz envoyé par plusieurs foiz à nos grans fraiz et despens, noz messages devers vous et devers lui, et aussi devers notre cousin le comte de Paintievre. Par la relacion desquelx noz messages quilz nous firent à leur retour, cuidions que vous et eulx deussiez estre briesvement en bon acort. Si vous faisons savoir que de la prise dudit Chasteauceaulx, sommes bien merveillez, et y avons pris très grant desplaisir pour les inconveniens qui de ce pourront ensuir, se pourveu n'y estoit. Considéré que par plusieurs foiz vous aions deffendu toute voye de fait, comme fait avons à notredit cousin de Pentievre, et à notredit connestable. Et pour y obvier et vous dire et exposer notre entencion et volauté sur cette matière, et pour l'entretienement de l'exécution de notre dite ordennance, avons ordonné envoyer noz messaiges solennelz par devers vous et devers nos dits cousin de Pentievre et connestable, qui prochainement seront devers vous et devers eulx à l'aide de Dieu. Si vous mandons bien expressement sur la foy et la loyauté que vous nous devez, et sur quanque vous vous povez meffaire envers nous, que entre eux ne procédez ne faites ou souffrez procéder, par vos gens par voye de fait contre notredit connestable, ne ses subgitz et amis, ne aussi contre notre cher cousin de Pentievre ne ses subgitz et amis; sachans que se vous faisiez riens au contraire nous y prandrions grant desplaisir. Et pareillement deffendons nous toute voye de fait à notre dit connestable et à notre dit cousin de Pentievre. Et comme notre très cher et très amé oncle, le due de Berry, nous ait monstré deux paires de lettres que vous lui avez envoyées, contenant que avant la prise dudit Chasteauceaulx, avez ordonné envoyer vers nous vos messages, c'est assavoir votre chancelier, Jehan d'Aigné

et Jehan de Tréal, chevaliers, Bernart de Keroneuf votre président, et maistre Robert Brochereul, votre senneschal de Rennes, pour nous dire aucunes choses de votre volenté; et que pour cause de ladite prise, et pour doubte d'aucuns dont voz dites lettres font mencion ne se sont voulu metre en chemin, et que nous leur voulussions ottroyer noz lettres de sauve garde, si qu'ilz y puissent venir plus seurement. Si vous faisons savoir que nous avons les dessus nommez pris en notre sauvegarde especial et protection en venant devers nous y demourer, et retournant devers vous, comme notre dit oncle nous a requis de par vous, et vous en envoions noz lettres ouvertes sur ce; et ce eserivons nous à notre dit cousin de Pentievre et à notre dit connestable.

« Donné à Meleun, le ⁱⁱⁱⁱe jour de décembre (millésime resté en blanc), signé : Charles et Marihac.

Et sur la suscription : A notre très cher cousin le duc de Bretagne. »

La copie est datée du château de l'Hermine, à Vannes, le 12 décembre 1390 (*).

La mort du duc Jean III, le 30 avril 1341, allait plonger le duché de Bretagne dans les horreurs d'une longue guerre civile. Par son importance, Champpteauceaux était une place enviée par les prétendants. Jean de Montfort s'en saisit immédiatement, en fit augmenter les défenses et la confia à des soldats éprouvés. Lorsque le roi envoya le duc de Normandie au secours de Charles de Blois, il réunit ses troupes à Angers. « Et y avoit en ceste armée quinze mille combattans de France et quatre mille Genevoys. Et fut l'armée mise aux champs en bel ordre. Et tirèrent droit à Nantes, par le costé de Poictou, joignant la rivière de Loire, et assiégèrent

(*) Arch. départ., série E., n° 104.

C'est probablement à cet événement que se rapporte la mention suivante de l'Inventaire analytique des archives anciennes de la mairie d'Angers, par M. C. Port, 1861, p. 179, CC. 3; frais du guet « pour cause de l'esmouvement de la prinse du chastel de Chastoceaux. »

la ville de Chantoceaux, qui est en l'héritage du duc de Bretagne. Ceux de la place, qui de par le comte de Montfort en avoient la garde, donnèrent moult affaire aux Francoys ; mais en la parfin ils la prindrent et y entrèrent, et y commit le duc de Normandie bonne garnison. ¹ »

Il est facile de comprendre ce que pouvait valoir une place qui « donnait moult affaire » à près de vingt mille hommes et comptait parmi ses tenanciers des chevaliers tels que Robert de Beaumanoir. Il existe, en effet, l'analyse d'un aveu rendu par ce vaillant le 17 septembre 1363, « par lequel il se recongnoist estre homme de foy, lige de force et d'ayde du seigneur de Chantoceaux, pour raison de ce qu'il tient en ladite terre de Chantoceaux, et qu'il doit le tiers d'un an et d'un jour de ligençe, et la tierce partye d'une paire d'éperons dorez, renduz par chacune veille de Noel ⁽²⁾. »

Rien de saillant à noter pour les premières années du XV^e siècle. Mais dans les mains de Marguerite de Clisson, comtesse de Penthievre, toujours guidée par sa haine contre les Montfort, la place dut être l'objet de soins tout particuliers destinés à augmenter encore la force de ses remparts.

Elle médita longuement un projet dont l'exécution devait, comme le lui avait prédit son père, aboutir à la ruine de sa maison.

Dans les premiers jours de février 1420, feignant une réconciliation, elle fit inviter Jean V, alors à Nantes, à venir la visiter. Le jeune prince, trop confiant, ne tint pas compte de plusieurs avertissements qui lui furent donnés. Il se rendit, avec son frère Richard, le maréchal de Bretagne et quelques seigneurs, à l'invitation de sa cousine qui, au pont de la Divatte, le fit arrêter et séquestrer dans ses châteaux de Poitou.

L'aventure est trop connue pour en reproduire les détails. Mais

(¹) Alaia Bouchart. le quart livre.

(²) Arch. départ., série E, 245. Inventaire des titres de Chantoceaux.

aussitôt la Bretagne, soulevée d'indignation à la voix de la duchesse, met sur pied une armée formidable qui vient assiéger Chantoceaux.

La place, nous dit Alain Bouchart, « fut battue moult asprement en plusieurs endroits. Et sans cesser de icelle battre et endommager, y fut le siège pendant plus de trois moys et plus. Et de jour en jour se augmentoit le nombre des gens de guerre du siège, et leur venoit de toutes parts vivres, finances et secours. Et estoient ceux qui estoient dedans la place en telle nécessité, que personne n'en eut seu sortir. Et estoient contrains de eux tenir aux caves basses, pour les grosses boules de fer et de pierre que l'on faisoit cheoir par engins sur leurs logis, qui tuoit et endommageoit tellement que à grant peine pouvoient-ils aller l'ung logis en l'autre, sans danger de mort ou d'estre navrez lourdement.

« Quand la contesse de Panthevre vit la persévérance et la continuation de ceste rigoureuse guerre, que la place estoit ainsi battue, et la mort de plusieurs hommes et femmes qui occis avoient esté dedans, et chacun jour y en tuoit l'on... », elle comprit que toute résistance était impossible, et qu'il fallait se rendre.

Elle fit prévenir son fils, qui amena le duc à l'armée assiégeante, le jeudi avant l'Ascencion 1420, suivant les uns ; le 7 juillet, suivant les autres. Il avait donc fallu trois mois à une armée nombreuse et agguérie, non pas pour prendre la place, mais pour l'amener à composition.

Et, continue notre chroniqueur, « la contesse, ses enfans et autres gens, estans dedans Chantoceaux, vuidèrent la place avecques leurs bagues et joyaux, et les laissa-t'on passer paisiblement ainsi que promis avoit esté, et n'y laissèrent vaillant ung fer d'esguillecte. »

Jean V voulut revoir le théâtre de ses souffrances et de ses angoisses, puis se retira immédiatement à Nantes. « Le surplus des Bretons, estans au siège, entrèrent dedans la place, laquelle ils abatirent et arasèrent, ensemble toutes les maisons, esglises

et plusieurs autres bons édifices, sans en rien laisser, tellement qu'il n'y demoura closture, logis ne habitation qui ne fust totalement ruiné jusques à la plaine terre !... »

L'aspect actuel du plateau confirme de tout point ces détails.

Depuis cette ruine complète, Chantoceaux n'a plus d'histoire, notons cependant deux ou trois faits :

En 1565, le roi Charles IX, venant visiter sa ville de Nantes, fut splendidement reçu à Champtoceaux par le connétable de Montmorency, qui en était le seigneur.

Les Ligueurs, qui s'y étaient fortifiés, sous le commandement de La Courbe du Bellay, y tinrent jusqu'à la fin ; et c'est de là, probablement, que partit le dernier coup de feu de la Ligue.

Une pièce des archives municipales de Nantes⁽¹⁾ nous apprend, en effet, que Jean Carris, envoyé par la Communauté de ville à Angers, pour y traiter différents points relatifs à l'entrée d'Henri IV à Nantes, et particulièrement pour obtenir des passeports, reçut quarante écus au soleil pour ces passeports, et « pour recompenser ung tambour, qui auroit esté blécé, revenant avec luy, par les soldartz de la garnison de Chantouceaulx. »

A neuf heures moins un quart, le sifflet strident de la locomotive donne le signal du départ. Un soleil splendide promet une journée magnifique aux excursionnistes placés dans les trois compartiments d'un wagon réservé, grâce à l'obligeance de M. Resal, ingénieur de la Compagnie, et l'un de nos confrères. A Sainte-Luce, les yeux cherchent les feuillages des grands arbres au milieu desquels se cache le petit manoir de Chassay, maison de plaisance des évêques de Nantes chantée par Fortunat, appartenant aujourd'hui à M. le comte de Bondy. Puis voici Thouaré et son château, Mauves avec ses coteaux escarpés, dont les rochers

(1) Arch. municip., série CC, n° 346.

pittoresques ont peut-être fourni des grottes aux populations primitives. « Ici, nous dit M. Maître, voilà le *clos Saint-Clément*; dans la coulée, le *chemin des Romains*, nom caractéristique; le *clos de Rome*, pavé de ruines romaines. » A neuf heures et demie nous laissons le train à Oudon, et, pendant que tranquillement nous longeons à la queue lēu leu, par un étroit sentier, la douve de la voie ferrée, pour atteindre la Loire, MM. Bertrand-Geslin et Maître vont prévenir le gardien de la tour de la visite au monument pour quatre heures.

Bientôt chacun prend place dans le bac, large toue plate dirigée par trois marins, dont une femme chargée du gouvernail, système mécanique peu compliqué, aux allures primitives, et remontant loin dans le cours des âges. L'un des matelots fait sur la rive l'office de cheval de halage pour remorquer l'embarcation, que, sans cette précaution, le courant entraînerait trop bas; l'autre, armé d'une gaffe, dirige l'esquiff tant bien que mal, lançant parfois à son copain, d'une voix dolente et monotone, l'avertissement : *En mer!* pour mollir sur la corde. Le bateau quitte la rive avec son chargement scientifique et littéraire; la voile se déploie, et l'ami Montfort, en véritable canotier expert, aide à la manœuvre en tirant la bouline, dont il explique, *marinièrement parlant*, le jeu et le rôle à ses confrères les *terriens*. La traversée s'effectue sans incidents notables; les archéologues débarquent en titubant sur les planches mal assurées établissant une communication passagère entre le bac et la terre ferme. Les laveuses ouvrent de grands yeux ébahis et laissent tomber leurs *badras* pour contempler cette invasion d'habits noirs.

M. Henri de la Touche, propriétaire de Champtoceaux, attendait les pèlerins. Les présentations ont lieu, et les visiteurs se mettent en marche, suivant les sinuosités de la route tracée sur le flanc est de la « montaignette, » pour atteindre le plateau.

Dans une anfractuosité, un châtaignier immense élève ses rameaux puissants, dont la cime verdoyante n'atteint pas la hauteur de l'escarpement. C'est là, nous dit M. de la Touche, l'escalier des Bretons, par lequel ceux-ci entrèrent dans la forteresse. Pen-

dant l'un des sièges nombreux qu'elle subit, vraisemblablement lorsque Jean de Montfort s'en empara, en 1341, aussitôt après la mort du duc Jean III, son frère, un religieux de Marmoutiers, attaché au prieuré de Champtoceaux, livra l'escalier aux assiégeants. En punition de sa félonie, raconte la légende, le moine vient errer la nuit sous l'arbre témoin de sa trahison ; et parfois le passant attardé aperçoit de loin le blanc fantôme de celui qu'un instant de faiblesse condamne à hanter éternellement le théâtre de son crime.

En montant toujours, les visiteurs découvrent les parties basses de la vieille enceinte de la ville de *Châteauceaux*, qu'une orthographe par trop fantaisiste a transformé en Champtoceaux. Çà et là apparaissent des pierres disposées en feuilles de fougères, des briques romaines, des pierres taillées provenant du petit ou moyen appareil, attestant la haute antiquité de ces remparts. Leur épaisseur dépasse parfois quatre mètres ; et ces assises, découronnées de leurs créneaux, bravent les efforts du temps, revêtues d'un large manteau de lierre et de plantes parasites.

Nous sommes sur le plateau. Devant nous, à gauche, s'étend le bourg moderne de Champtoceaux, avec ses constructions blanches et ses routes bien percées. A droite se profilent les fortifications de la ville, dont l'entrée est indiquée par un pont-levis jeté devant une porte en ogive, flanquée des soubassements de deux tours, datant au moins du XIV^e siècle.

Certes, elle devait avoir grand air, cette porte, lorsque, par ses lettres de 1350, le roi Jean en confia la garde « à ung nommé Alphonse, diet Peirès, de Hispania, à huit deniers de gaiges pour jour, en considération des services qu'il avoit faictz à Jehan, duc de Bretagne (1). »

Une simple grille en fer, moderne, remplace les lourds panneaux

(1) Arch. départ., E., 245, cass. 88. Inventaire des titres de Champtoceaux, délivrés au duc de Montmorency. L'analyse de ces lettres, qui figure à l'inventaire sous la cote XXX, est du 9 décembre 1350.

de chêne massif, bardés de fer, du moyen âge. Au delà, s'étend le parc, admirablement vallonné, dont les 37 hectares comprennent l'emplacement de la ville et du château. En longeant la muraille est, M. Montfort fait remarquer la construction formée de pierres posées à froid, le mortier versé par dessus s'infiltrant dans tous les joints, et la chaux, suivant l'ancienne méthode, éteinte sur le mur même qu'elle doit relier.

Non loin de là se voient les ruines du prieuré de Champtoceaux, fondé au milieu du XI^e siècle, sous le comte de Nantes Hoël, en faveur des religieux de Marmoutiers. A un certain point de vue, elles forment comme le premier plan d'un vase aux bords déchiquetés, du sein duquel surgit la nouvelle habitation, avec ses nombreux clochetons et ses oppositions de tuf et de briques, charmant coup d'œil, que reproduit le tableau de cette jolie demeure peint par Gustave Marquerie.

C'est dans ce prieuré que le malheureux Jean V, après avoir été promené par les Penthievre, à Clisson, à Palluau et autres forteresses, afin de faire perdre ses traces, ramené à Champtoceaux mourant de faim et de fatigue, fut reçu par les moines qui lui présentèrent une tranche de jambon, suivant les uns, un morceau de lard, suivant les autres.

Une porte ogivale est décorée d'un timbre sculpté, dont l'écusson martelé, surmonté d'une croasse et accosté de quatre quatre-feuilles, laisse entrevoir une croix. Dans les bâtiments, vœufs de leur toiture, se voient encore les restes de deux ou trois vastes cheminées du XVI^e siècle, aux moulures élégantes, sous le manteau desquelles se rangeaient aisément huit ou dix personnes. L'église, fortifiée au temps de la Ligue, porte les traces des meurtrières ouvertes à cette époque.

Plus heureux que Jean V et ses infortunés compagnons, les excursionnistes sont gracieusement accueillis dans les salons du moderne châtelain de Champtoceaux. Des fenêtres se déroule un panorama splendide formé par les îles de la Loire et les rives pittoresques de ce beau fleuve, dont les eaux scintillantes tracent un ruban argenté qui peut se suivre jusqu'à Montjean. Un

déjeuner élégamment servi, assaisonné de verve et d'entrain, dû à l'urbanité de M. et M^{me} de la Touche, permet à chacun de se reposer des fatigues de la traversée, et de faire appel aux connaissances historiques de notre amphitryon, qui raconte à ses auditeurs attentifs les scènes émouvantes que vit Champtoceaux.

Après le repas, l'excursion est reprise sous la conduite de notre hôte, dont la conversation intéresse au plus haut point en rappelant agréablement les faits et les souvenirs de son beau domaine, sur le lieu même où ils s'accomplirent. Lorsqu'en sortant de l'habitation moderne, le visiteur se dirige vers l'ouest, le tracé des murs de la ville apparaît au ras de terre ; et bientôt, les trois enceintes successives de douves larges et profondes ceignant les trois remparts de la forteresse viennent attester par leurs vestiges encore visibles et leurs vastes proportions la redoutable importance de ce château imprenable. Un épais tapis de verdure recouvre ces ruines amoncelées. Le lierre, les plantes les plus variées enchevêtrent leurs tiges feuillées et fleuries dans les interstices des pierres. Belle moisson pour nos amateurs de botanique, qui les recueillent avec soin et précaution, tout en admirant les effets d'ombre et de lumière que produisent les grands arbres au pied desquels un inextricable fouillis rappelle un instant l'aspect des forêts vierges d'Amérique. Çà et là un pilier éboulé, l'arête aiguë d'une pierre blanchie perce la mousse, comme pour indiquer l'ossature de l'immense squelette qui gît démembré depuis l'an 1420.

Ici, dans la douve de la première enceinte, un énorme fragment de la tour principale, tombé tout d'une pièce, atteste, par sa masse informe, la solidité de la construction et l'effort gigantesque qu'il fallut pour le renverser.

Là, c'est le mur des Sarrazins, c'est-à-dire des Romains, rappelant le *murum sarracenicum* de Saint-Léonard de Nantes. Voici l'escalier par lequel descendit un soldat, revêtu d'un costume de Jean V, qu'on dit avoir été tué en arrivant sur la rive, afin de dérouter les assiégeants et de les décourager.

Un long et étroit escalier, foulé sans doute par de nombreuses

générations ainsi que par les personnages marquants qui vinrent à Champtoceaux, donne accès au donjon, dont les piliers supportant le dernier pont-levis sont encore en place, laissant deviner la largeur des énormes fossés.

Comme elle devait être belle et fière de ses créneaux altiers, orgueilleuse de ses trois enceintes de remparts défendus par des douves infranchissables, la vieille forteresse, lorsque par ses lettres datées du 12 septembre 1365, « Loys, fils du roi France, duc d'Anjou, institue, établit et ordonne cappitaine et garde dudit chastel de Chantoceaux messire Guillaume Mauvygnet, pour ung an seulement, à vingt combattans, pour l'entretenement desquels et pour celui dudit Mauvygnet, à lui ordonne pour ledit temps deux mille francs d'or, à prendre sur les recettes de la rivière de Loire, audit Chantoceaux, et autres lieux portés par lesdites lettres (1). »

Là, sur ces arasements étagés, nous sommes à 80 mètres au-dessus du niveau de la Loire. Quelle altitude devaient donc atteindre les créneaux de la haute tour, dont un fragment, violemment arraché de son circuit, gît pantelant à nos côtés ? L'espace renfermé dans ce donjon mesure certainement plus du double de celui occupé par le château de Nantes, qui, pourtant, excitait l'admiration du roi Vert-Galant. Comment eût-il donc caractérisé cette magnifique position que les rois, les ducs, les plus riches seigneurs se disputaient à l'envi les uns des autres ?

La vue est admirable, l'horizon immense. A l'est, Ancenis, Saint-Florent, Montjean ; devant soi, au nord, la Loire et ses chalands, qui paraissent des nacelles ; la tour d'Oudon, qui semble perdue dans le fond de sa vallée ; Clermont, et, dans le lointain, Nantes, avec ses toits d'ardoises éclairés par le soleil, dont les chauds rayons accompagnent nos pas alourdis par la chaleur.

Ici, à la gauche du spectateur se voient *les champs de bataille*

(1) Arch. départ., série E, 245 ; inventaire des pièces délivrées au duc de Montmorency.

couverts de moissons et de verdure. C'était là que l'artillerie anglaise et bretonne faisait pleuvoir sur la ville et le château, à l'aide des massives bombardes, ces lourds boulets de pierre et de fer dont le poids énorme crevait les toitures et démolissait les murailles. De nombreux échantillons de ces projectiles sont groupés dans le parc.

Il faut s'arracher à ce spectacle et redescendre jeter un coup d'œil à la *tour du Diable* ou de la *Trahison*, le cachot de Jean V, l'escalier que descendit le malheureux prince, qui, effrayé de sa captivité, répétait un jour à sa cousine, se faisant un jeu de le tourmenter : *point ne me chau de ma seigneurie !...* Triste aveu auquel l'implacable et altière Marguerite de Clisson, ajoutant la raillerie à sa vengeance, répondait par ce verset du Magnificat : *Deposuit potentes de sede !!!...*

Un grand four de boulangerie a été récemment découvert. A côté, on en voit un second, beaucoup plus petit, dans lequel les nobles châtelaines, la vindicative Marguerite, faisaient cuire les gâteaux qu'elles pétrissaient de leurs nobles mains. Les visiteurs se réunissent dans les ruines de la chapelle, et l'ami Montfort qui, après avoir photographié avec bonheur divers points de vue, nous a rejoints, croque en une minute la troupe entière, pittoresquement groupée.

Un dernier adieu au château, où, par suite d'une chaleur intense, un léger rafraîchissement était des plus nécessaires ; puis nous redescendons par un chemin étroit et rapide qui conduit à la rive, devant l'ancien pont à péage. Une immense digue transversale barrant le fleuve amenait forcément les bateliers à ce point. Ces péages ou *trespas de Loyre* formaient un des plus riches revenus du domaine, et étaient sujets à beaucoup d'abus. Ainsi, Olivier de Clisson, ses gens et officiers « de la terre de Champtoceaux, au duché de Bretagne, prélevaient sur les marchandises passant par la rivière diverses sommes de deniers plus élevées qu'elles ne sont dues, notamment sur chaque muid de sel, de bled : dix sols tournois au lieu de cinq ; laquelle perception s'opère avec vexations, saisie de marchandises, voies de

fait et arrestations, au mépris de la sauvegarde du Roi et au grand préjudice des marchands et de la chose publique ⁽¹⁾. »

Un sergent fut chargé d'ajourner Clisson devant le Parlement. Il fut saisi, battu et obligé de s'enfuir au plus vite, pour ne pas être jeté dans les cachots.

Après l'abolition des péages (1631), un moulin à eau fut établi sur ce pont, qui, par la forme de ses deux arches en ogives, pourrait bien remonter au XIV^e siècle.

Notre visite à Champtoceaux était une véritable révélation. Le voyageur, de son wagon, aperçoit le site ; du bateau à vapeur, le touriste admire la position ; les Guides Joanne ou Nantais contiennent quelques lignes. Mais combien peu connaissent le gisement et l'intérêt de ces ruines !

Merci donc, au nom de l'histoire, à M. le président de la Société.

Merci, au nom de l'archéologie, à M. de la Touche, notre hôte d'un instant, notre complaisant cicerone.

Il y a là tous les éléments possibles de la reconstitution complète d'une place forte du moyen âge, dont le rôle fut des plus importants et des plus dramatiques. Le châtelain, du reste, est tout disposé à réunir les éléments de l'histoire du domaine dont il apprécie la valeur. Chaque jour il cherche à faire revivre ce passé historique auquel les grands noms de Pépin, Pierre Mauclerc, saint Louis, Clisson, Jean V, servent de date, en exhumant de ce vaste tombeau les restes qui attestent sa grandeur.

Le bae reçoit de nouveau sa cargaison d'archéologues, et, descendant le fleuve, porté par un courant presque insensible, les dépose en face d'Oudon. Ce beau monument du XV^e siècle, acquis par le département sous l'administration de M. le comte de Brosses, a été classé parmi les monuments historiques, par les

(1) Histoire de la Communauté des Marchands fréquentant la rivière de Loyre, par Mantellier. — Orléans, 1877, p. 75.

soins et l'initiative de notre regretté confrère Armand Guéraud, qui en avait fait une étude complète, devenue assez rare aujourd'hui. Il vient d'être l'objet d'une intelligente restauration.

Champtoceaux fut fatal aux sires d'Oudon. Geoffroi, grièvement blessé devant cette place, dans l'armée du comte d'Anjou, au XII^e siècle, ne survécut pas à ses blessures. Un autre de ses seigneurs, emprisonné avec Jean V, endura de telles privations et tant de misères, qu'il mourut peu après avoir recouvré sa liberté. Jean et Julien de Malestroit, frères, firent de leur château un atelier de fausse monnaie, qu'ils forçaient ensuite leurs vassaux d'accepter. Le roi François I^{er} les fit assiéger, prendre, juger et exécuter à Nantes.

M. Montfort établit son appareil devant la vieille tour et en prend une ou deux vues, tandis que d'autres visiteurs, intrépides et infatigables, gravissent, à l'aide d'échelles, les étages inférieurs, et montent jusque sur la plate-forme.

Mais tout a un terme, même les excursions archéologiques les plus instructives. Le train arrive à la station ; les excursionnistes y prennent place, échangeant entre eux les agréables impressions de cette journée charmante qui restera classée parmi celles dont on aime à conserver le gai souvenir.

S. DE LA NICOLLIÈRE-TEIJEIRO.

LA TERRE DE SION ET SES SEIGNEURS

Il est des bourgades et des noms qui aujourd'hui semblent d'assez peu d'importance, et qui, pendant un bon nombre de siècles, ont eu néanmoins leur histoire : tel nous a paru la localité de Sion, située à l'extrémité Nord de notre département, dans le canton de Derval.

L'histoire de Sion n'est autre que celle des familles seigneuriales qui se sont succédé dans la possession de la terre de ce nom ; à elles revient l'honneur d'avoir donné de l'éclat à Sion aux yeux de l'historien et de l'archéologue.

On sait qu'avant le X^e siècle, il est très difficile de distinguer la généalogie des familles ; les seigneurs n'avaient guère que leur nom propre ; mais à cette époque, ils prennent déjà le nom de leurs fiefs ou de leurs seigneuries. Dès le X^e siècle, on voit le nom des seigneurs de Sion figurer avec celui des grandes familles du pays, comme Châteaubriant, Rougé, etc. ; on le trouve dans toutes les grandes affaires du duché de Bretagne, à la cour, à l'ost, dans les guerres.

La riche et puissante famille de Sion paraît descendre des vicomtes de Donges, lesquels jouissaient d'une fortune immense ; elle était en même temps propriétaire de la terre de Frossay.

Le premier seigneur de Sion, dont le nom nous est connu, est Cavallon de Sion ; il signe comme témoin, en 1070, dans une donation faite en faveur de Marmoutiers par Guiheneuc d'Ancenis.

En 1144, Hervé était seigneur de Sion. Le *Dictionnaire d'Ogée*, à l'article *Redon*, insinue que le seigneur de Sion était puissant ou au moins redoutable pour ses voisins ; il dit qu'en 1144, le

seigneur de Villarblez, craignant les déprédations d'Hervé, seigneur de Syon, s'était mis sous la sauvegarde de l'abbaye de Redon, et, pour ce service, s'était engagé à lui payer une rente annuelle de 13 deniers.

En 1153, on trouve Alfred de Syon, témoin dans une donation faite à l'abbaye de Fontevault par Hoël, comte de Nantes ; il signe : *Alfredus de Syon prepositus Ecclesie Nannetensis*.

En l'année 1172, c'est Guillaume de Syon, témoin dans une donation faite à l'abbaye de Buzay par Harscoët de Raiz.

Dom Lobineau rapporte qu'en 1201, ce même Guillaume de Syon fit, de son propre fonds, une donation à l'abbaye de Buzay.

Auffroy de Syon, chevalier plus connu, possédait les terres de Syon, Domnèche et leurs dépendances, lesquelles étaient considérables. On croit que le château de Domnèche dans la forêt de ce nom n'était guère qu'un rendez-vous de chasse. Auffroy faisait sa résidence habituelle au château de Syon.

Ce qui recommande ce seigneur, ce sont ses fondations pieuses. Trois de ces fondations nous sont connues.

La première eut lieu en 1226, en faveur du monastère de la Roë, dans la forêt de Craon.

La deuxième fut faite, en 1248, en faveur du moine de Villepot, — dépendant de la Roë, — à la charge de desservir la chapelle de Brillingaud, dans la forêt de Domnèche, en Syon. Voici comment on raconte l'origine de cet établissement. Au XI^e siècle, un solitaire nommé Gorin avait une retraite au lieu nommé : *le Breil* ; ayant entendu parler de la vie exemplaire des moines de la Roë, il demanda à être admis parmi eux. Il leur abandonna l'ermitage que lui avaient donné Jean de Breil-Ingault, Boter-Bernard, Marquis et Gueznée, sa sœur ; ce don du solitaire fut fait en présence d'Albéric. On sait que les moines de la Roë avaient une prédilection pour les établissements situés dans les forêts ; presque toutes les forêts d'Anjou et de Bretagne peuvent le témoigner.

C'est en faveur de ce premier sanctuaire que Auffroy fit une fondation. Voici ce qu'en rapporte dom Lobineau :

« Aufredus de Syon, miles, etc... capellanix meæ juxta herbergamentum meum de Domnèche in feodomo quod dicitur ! herber Mariæ, dedi etc... quod ut ratum et stabile permaneat, sigilli mei et sigilli Ducani ejusdem loci feci, munimine roboravi, anno 1248. »

Louise, femme d'Auffroy, assura aussi audit moine un revenu annuel de 10 sous sur sa terre de la Chauvière, en Sion.

La troisième fondation d'Auffroy fut en faveur des moines de Béré, en 1248. M. Léon Maître dit que cette fondation eut lieu en 1226 ; ce serait alors la même année que celle du monastère de la Roë.

Cette fondation avait deux objets : le premier, d'ériger une chapelle *apud Syon*, auprès de Syon, vraisemblablement auprès du château de Syon ; le second, de donner une maison avec une vigne, au moine chargé de desservir la susdite chapelle. Voici l'acte de fondation tel qu'il a été copié sur les registres de Marmoutiers : « Aufredus de Syon dedit monachis majoris monasterii domum et vineam sacerdotis ; Prior vero de Béré unum de monachis suis presbyterum apud Syon, qui celebrabit in capellâ, quæ construitur in honorem Dei, beatæ Mariæ Virginis et sancti Jacobi. »

Cette chapelle devint l'église paroissiale après la destruction de l'antique chapelle du Breil, qui a dû être le berceau de l'église de Sion. D'après les termes de la donation, le Prieur de Béré y envoya un de ses moines, et les moines de Béré devinrent recteurs de Sion. Ils administrèrent d'abord la paroisse par eux-mêmes ; plus tard ils confièrent ce soin à des vicaires, dont quelques-uns furent fermiers du bénéfice de Sion. Le Concile de Trente ayant défendu aux moines de conserver des bénéfices à charge d'âmes, celui-ci fut vendu, en 1564, à Monsieur de Channe, sire du Bignon ; des prêtres séculiers administrèrent alors la paroisse en qualité de curés. Toutefois, l'abbé de Marmoutiers conserva longtemps le droit de présentation à la cure de Sion ; il en jouissait encore en l'année 1722.

Auffroy de Sion ne pourrait-il pas être regardé comme le père

de la paroisse de Sion, le fondateur du bourg, puisque c'est autour de cette chapelle qu'ont été bâties ses maisons. Cette fondation ne serait-elle pas le testament d'Auffroy, avant son départ pour la croisade avec saint Louis ? Le commencement du XIII^e siècle, c'est bien l'époque où les seigneurs faisaient à l'envi des fondations pieuses : églises, chapelles, prieurés, maladreries !

Nous nous permettons de dire, avec M. Léon Maître, que cette fondation ne peut être étrangère à la léproserie située tout près du bourg de Sion, à l'endroit appelé : *Maladrerie*. Ce savant ajoute : « Après la disparition des lépreux, les seigneurs en firent une maison noble avec un pressoir banal, où tous les sujets de la châtellenie étaient contraints de porter leurs pommes à cidre. »

L'héritier d'Auffroy fut Guillaume de Sion. Il était, croyons-nous, son frère ; il eut deux enfants : un garçon nommé Geffroy et une fille, dont le nom nous est resté inconnu.

Au commencement de janvier 1276, on trouve Geffroy de Sion, chevalier, avec les autres seigneurs bretons, qui acceptent les propositions du duc de Bretagne.

En 1294, il est à l'ost du duc de Bretagne. Le 19 août, les nobles de Bretagne s'étant réunis à Ploërmel, chacun des seigneurs fit la déclaration des hommes qu'il devait fournir à l'armée du duc, lequel avait embrassé le parti d'Édouard, roi d'Angleterre. Le seigneur de Sion signe avec les autres seigneurs du bailliage de Nantes et reconnaît devoir au duc le quart d'un chevalier d'ost pour ce qu'il tient dudit duc en Saint-Père-en-Raiz et 10 livres d'ost pour chaque mesure de terre pour son domaine de Frosseau ou Frossay.

Cette même année 1294, Geffroy fonda le prieuré de Guerminton en la paroisse de Frossay et le donna à l'abbaye de Sainte-Marie-de-Pornic.

Geffroy fut condamné par le duc de Bretagne dans un procès ; les rois de France, par plusieurs lettres patentes, avaient réglé que les appels des Bretons ne seraient reçus à la Cour qu'en cas de jugement injuste, et déni de justice, ou dans les cas qui regardaient directement la supériorité royale. Geffroy de Sion et

Rolland de Dinan en avaient appelé injustement au Parlement de Paris en 1326 ; ils avaient, par différentes chicanes, fait traîner leur affaire jusqu'en 1330. Cette même année, ils furent renvoyés devant leur due et furent condamnés à l'amende.

Geffroy ne laissa point d'enfants, ses deux nièces Jeanne et Anne héritèrent de ses biens.

Jeanne, dame de Syon, dut se marier deux fois ; en 1345, elle était mariée avec Armel de Châteaugiron, seigneur de Château-briant.

Et en l'année 1358 elle était veuve de Jean II, sire de Rieux ; elle mourut en 1360.

De ce dernier mariage naquit une fille, Jeanne de Rieux, laquelle se maria à un seigneur de Coulonces, en Normandie, et mourut jeune encore le 8 septembre 1395.

Anne de Syon devint héritière de la terre de ce nom en 1360 ; elle se maria avec Alain de Saffré, chevalier de renom, qui nous est connu par une donation qu'il fit en l'église de Saffré ; son fils Alain ratifia cette donation en 1394. En voici du reste les dispositions : « Allain de Saffré, seigneur de Syon, époux de Philippe de Laval, de Chaloyan et de Retz, fils d'Anne de Syon et d'Allain de Saffré ; le samedi après (*effacé*) 1394 ; comme autrefois M. Allain de Saffré, père de M. Allain de Saffré, chevalier pour le temps présent, seigneur de Saffré et de Syon, eût fondé une chapellenie de Sainte-Marguerite, annexée à l'église parochiale de Saffré et ordonné en y celle trois messes être dites, servies et célébrées en ladite chapelle, par chaque semaine comme dit est, es chapellenies... serviteurs d'icelle chapellenie et eut ledit M. Allain défunt, promis soi obliger au temps de sa vie, bailler et asseier en ses héritages, 20 livres de rente, héritages qui les pourront valoir par chacun an en perpétuel héritage, sachent tous, etc...

Avec Anne de Syon, ou plutôt avec Geffroy, se termine la série des seigneurs portant le nom de seigneurs de Sion, après quatre siècles d'existence dans l'histoire.

L'union des deux terres de Syon et de Saffré, selon le père du Paz, eut lieu par le mariage du seigneur de Saffré avec l'héri-

tière de Sion. Le château de Syon fut détruit à cette époque, les seigneurs du lieu fixèrent leur résidence à Saffré et en prirent le nom. Aussi, désormais, les noms de ces deux familles sont constamment confondus.

Saffré n'était, à cette époque, qu'une simple châellenie relevant de Fresnay en Plessé.

Allain de Saffré laissa comme héritière une fille du nom de Jeanne; elle était née en 1410, elle mourut le 28 octobre 1460.

Elle épousa Jehan Tournemine : il était second du nom et fils de Jehan Tournemine et d'Isabeau de Beaumanoir. Le nom de Tournemine est un sobriquet donné dans le XII^e siècle au comte Guillaume, de la famille des princes d'Anjou. Jehan Tournemine et Jeanne de Saffré s'intitulaient : sire et dame de Barratz ou Barrache, de Syon, de Saffray, de Bouloy, de la Hunaudaye. — La Hunaudaye est située dans la forêt de Lanmeur, près Lamballe.

Le fils de Jehan fut Gilles Tournemine, sire de la Hunaudaye, de Bouloy, de Syon, de Saffray; il était aussi seigneur de Frossay, de Brains, de Bouguenais, de Saint-Leger, de Saint-Aignan. Il épousa Marguerite de Belleville, dame de Fresnay en Plessé, de Ruffec etc.

En l'année 1449, nous voyons Gilles Tournemine avoir le commandement de l'armée bretonne en Normandie. Deux ans plus tard, en 1451, Gilles disputa la préséance aux États de Bretagne : il fit recevoir son opposition contre les seigneurs de Derval, de Quintin et de Malestroit, dont les terres venaient d'être érigées en baronnie par Pierre, duc de Bretagne.

Saffré, qui n'était qu'une simple châellenie, fut créée châellenie bannerrette en 1451.

La mort de Georges Tournemine arriva en 1474.

François Tournemine, son fils, eut pour curateur Pierre Tournemine, seigneur de Barratz. — En 1477, il s'intitulait : seigneur de la Hunaudaye, de Bouloy, de Syon, de Saffré. En 1494, il acquit la châellenie-bannerrette de Fresnay, supérieure à la châellenie-bannerrette de Saffré. Sa mort arriva le 3 février 1500.

C'est de son temps qu'eut lieu ce trop fameux procès des Tournemine de la Guerche. Un duel avait eu lieu sur la place du Bouffay de Nantes, le 20 décembre 1486, entre Robert de Beaumanoir et Pierre Tournemine ; ce dernier fut vaincu et mourut peu après. Dans la même année, Beaumanoir rechercha la veuve de Tournemine, Marie de Villiers, et le mariage eut lieu malgré les oppositions très vives des enfants de la douairière, Georges et Jean. Pour se venger, ils résolurent de tuer le seigneur de Beaumanoir, Jean Eder, leur beau-père. Pour réussir dans leur entreprise, ils feignirent de se réconcilier avec Eder, allèrent au Hommet, — le Hommet est en Normandie et Marie de Villiers était dame du Hommet ; — puis, à leur tour, ils invitèrent Eder et leur mère à venir à la Hunaudaye. Pendant plusieurs jours on s'y divertit : une partie de chasse au sanglier fut résolue. Mais bientôt le bâtard de la Hunaudaye, Georges, seigneur du Hommet, Jean, seigneur de Syon, et Jean Dubreil attaquèrent Eder par trahison, et lui donnèrent plusieurs coups mortels à travers le corps. En vain Eder cria et demanda confession, il fut achevé sur place. Son corps fut traîné sur le bord du chemin et resta là toute la nuit ; le lendemain les auteurs du crime avertirent eux-mêmes la justice de Lamballe. Après la levée du corps et le procès-verbal des juges, le seigneur de la Hunaudaye fit enterrer le corps dans l'abbaye de Saint-Aubin-des-Bois. Le bâtard de la Hunaudaye et du Breil se retirèrent aussitôt dans la cité de Lantreguier pour jouir du *droit de Minihiy* de Saint-Tugdual ; sur leurs déclarations, le lieutenant du prévôt de Tréguier accorda l'asile ; néanmoins, le bâtard ne se trouvant pas en sûreté passa la mer.

Le duc, instruit de cette lâche action, ordonna qu'on poursuivît les coupables. Après sa mort, Anne de Bretagne fit continuer les procédures. Georges Tournemine se défendit quelque temps, par son procureur, Rolland de Bréhand ; mais à la fin il se laissa contumacer, ses biens furent confisqués. Jean Tournemine, seigneur de Syon, eut probablement le même sort. On ne mit point en cause la dame douairière, quoiqu'elle eût témoigné plusieurs fois le regret de s'être remariée.

Le fils de François Tournemine fut Georges ; il lui succéda en 1501. Il était baron de Rays, sire de la Hunaudaye, de Bouloy, baron du Hommet, seigneur de la Béraudière, de La Hardaye, de Sion, de Saffré, de Fresnay.

Il eut une fille, Françoise Tournemine ; elle se maria avec Claude d'Annebault, maréchal de France.

Claude d'Annebault, sieur de Saint-Pierre, de la Hunaudaye, du Hommet, époux de Françoise Tournemine, fille et héritière principale et noble de Georges Tournemine, vendit, le 25 avril 1526, le lieu noble, château, pièce, terre, seigneurie et châtellenie, nommé Syon, etc., pour la somme de 6,000 livres, à noble et puissant Mathurin de la Chapelle, sieur de la Roche-Giffard, du Plessix, etc.

Ainsi, comme on le voit, la terre de Sion, pendant près de deux siècles, a appartenu aux seigneurs de Saffré, et est passée aux mains de la famille de la Chapelle de la Roche-Giffard, par acquisition du 25 avril 1526.

La famille de la Chapelle est originaire de la basse-Bretagne ; elle existait dès le XII^e siècle et habitait Sérent ou la Chapelle de Sérent à Molac, à 6 lieues de Vannes ; elle était propriétaire de la Roche-Giffard, qui n'était alors qu'un rendez-vous de chasse.

Mathurin de la Chapelle, qui fit l'acquisition de la terre de Sion, était seigneur de la Roche-Giffard. Désormais les deux noms de Sion et de la Roche-Giffard se trouveront souvent ensemble.

René de la Chapelle exerça une très malheureuse influence sur tout le pays de Sion et les environs. C'est avec la protection des grands que le protestantisme réussit à pénétrer dans la catholique Bretagne ; c'est la famille de la Chapelle qui implanta de très bonne heure l'hérésie de Calvin dans le pays de Sion ; elle était soutenue par les ducs de Rohan et les princes de Condé. L'histoire rapporte que le seigneur de la Roche-Giffard, quelques seigneurs de Sion et du voisinage s'unirent pour faire un corps d'église ; ils appelèrent un pasteur, s'emparèrent d'une chapelle de l'église pour faire leur prêche ; les habitants de la localité protestèrent, force fut aux protestants de choisir un autre local : ils

se servirent alors des maisons et dépendances de la Roche pour l'exercice de leur culte. Disons en passant que bien des auteurs ont confondu cette maison de la Roche, située dans le bourg même de Sion, avec la Roche-Giffard.

René de la Chapelle était marié avec Renée Thierry, dame de Pocé. Ils eurent deux enfants: Louis et Judith, laquelle fut baptisée en octobre 1569 ; elle avait pour parrain M. Bonaventure Chauvin, sieur de la Muce, et pour marraine Françoise Tournemine de la Hunaudaye.

René était propriétaire de Fougeray. — Fougeray était divisé en deux châtellenies principales: celle du château de Fougeray, siège du marquisat, et celle de Port-de-Roche, avec Launay-Bazoin, Cherhal, la Venourie et le Lovray. — C'est de la première dont René était propriétaire. Ainsi, le 12 mai 1567, noble homme Guillaume Perreau et Julienne Dutertre, son épouse, rendent aveu pour la terre de la Galotière à haut et puissant seigneur René de la Chapelle, chevalier, gentilhomme, pensionnaire du roi, seigneur de la Roche-Giffard, Fougeray, Sion, etc., et confessent de lui tenir la maison et la métairie de la Galotière, paroisse de Derval, feuillet de Luzanger.

René de la Chapelle était un enthousiaste protestant qui ne respectait guère les catholiques. L'histoire rapporte qu'en 1562, les émissaires du seigneur de la Roche-Giffard envahirent le couvent des Cordeliers de Saint-Martin situé dans la forêt de Teillaye. Les frères purent se sauver, à l'exception de deux, le P. Drouadoyne, gardien, homme vénérable, très exact observateur de sa règle et remarquable par son érudition, et le F. François Butault, laïque. Le premier fut cruellement massacré, le F. Butault fut jeté sur des charbons ardents, puis assassiné. Quelques années plus tard, d'autres religieux de Saint-François étant venu habiter Saint-Martin, les hérétiques recommencèrent leur œuvre d'iniquités. Le P. Jean Tissier, gardien, homme très recommandable par ses vertus, fut tué et son corps jeté dans le puits. Le martyrologe franciscain fait mémoire de ces trois saints martyrs au premier août.

René demeura obstiné dans sa religion jusqu'à sa mort ; en vain M. de Montpensier envoya-t-il une garnison, sous les ordres du capitaine Havardière, pour solliciter le sieur et la dame de la Roche d'aller à la messe ; au contraire, le seigneur de la Roche se rendit en cour pour se plaindre de la garnison qui avait été mise à la Roche par M. de Montpensier, sans ordre de Sa Majesté ; la garnison demeura 12 jours ; Madame, de son côté, resta constante.

René mourut le 16 décembre 1577 en protestant ; il fut enterré dans l'église du Temple de Fougeray.

Renée, sa femme, dame de Pocé, mourut quatre ans plus tard, en 1581 ; elle fut enterrée à Saint-Sulpice, près la Roche-Giffard.

Il ne faut pas conclure par ces lieux d'inhumation que René et Renée de la Chapelle soient morts catholiques ; les seigneurs de la religion réformée jouissaient encore du droit de se faire enterrer dans les enfoux des églises paroissiales dont ils étaient seigneurs.

Du reste, l'enregistrement de leur sépulture est fait de la main du ministre protestant de l'église de Sion, le célèbre Guinaud, dans l'ancien papier de Sion ; n'est-ce pas une preuve évidente que René et Renée de la Chapelle sont morts protestants ?

Le fils de René, Louis de la Chapelle, hérita de son bien ; en janvier 1581, il était marié avec une fille de la Touche-Moreau, Marguerite du Tillon. Louis de la Chapelle était ardent protestant, ainsi que sa femme.

Le 3 et le 7 avril 1583, des aveux lui furent rendus, par François de Castellan et Renée de Bellouan, son épouse, pour la terre et dépendances de la Fouaye en Sion.

Les Ligueurs s'étant emparés par ruse de son château de Fougeray, il voulut le reprendre et en fit le siège, mais il fut tué d'un coup d'arquebuse tiré des remparts. Sa mort arriva en 1595.

Il laissa plusieurs enfants : deux garçons, Samuel et Benjamin, et une fille, Renée, laquelle épousa René d'Avangour, seigneur de Saffré, et de Kergrois ; nous verrons, du reste, d'autres

alliances entre les familles de Saffré et celles de la Roche-Giffard, qui avaient donné toutes les deux dans le protestantisme.

Samuel de la Chapelle enleva l'héritière de Montbarot, Françoise de Marec, fille de René de Marec de Montbarot, gouverneur de Rennes de 1589 à 1598; il était protestant. Il fut tué à la chasse en 1625. Deux aveux rendus à sa mère et à sa veuve nous sont connus; en 1626, c'est un contrat en rachat du fief de Limesle en Luzanger entre le propriétaire de la Galotière et haute et puissante dame Françoise de Marec, douairière de la Roche-Giffard, Fougeray, Sion, etc., veuve de haut et puissant seigneur Samuel de la Chapelle et tutrice de ses enfants mineurs. Le 19 octobre 1633, c'est un aveu rendu par Marie de Carriou, veuve de Jehan de Castellan, mort le 29 mars 1633, et tutrice de leurs enfants, à fin de rachat pour la partie de leur terre de la Fouaye, dépendant de la châtellenie de Domnèche, relevant de Fougeray, à haute et puissante dame Marguerite du Tillon.

Henri de la Chapelle, fils de Samuel et de Françoise de Marec, fit ériger en marquisat les terres de la Roche-Giffard et de Fougeray en 1645 ou 46. Les aveux rendus avant cette époque ne lui donnent point le titre de marquis. Il s'était marié à Marguerite de Chambellan. Un historien rapporte qu'Henri de la Chapelle mourut en Hollande, où il s'était retiré pour cause de religion. Il est dit aussi dans l'acte de cession du monastère de Saint-Sauveur de Béré aux religieuses Ursulines, que cette vente eut lieu par l'entremise de l'abbé de la Chapelle-Glain, prêtre de l'Oratoire, et oncle du marquis de la Roche-Giffard, mort depuis peu en Hollande, où il s'était retiré comme calviniste. Un autre historien, au contraire, dit qu'il fut tué à la bataille du faubourg Saint-Antoine, le 2 juillet 1652. Quoi qu'il en soit de ces versions, il est certain qu'il ne vivait plus en 1655.

Il eut trois enfants : Henri, Marguerite et Henriette.

Son fils Henri II de la Chapelle prit possession de la forêt de Teillaye en 1651; il épousa, en l'année 1656, Marguerite de Machecoul, fille de Gabriel de Machecoul ou de la Lande et de

Renée d'Avaugour. Henri II de la Chapelle était la terreur du pays : on est stupéfait de l'atrocité de ses crimes. Pour n'en citer qu'un exemple, il envoya son châtelain, premier officier de sa maison, piller l'église de Sion et profaner les saintes Espèces renfermées dans le tabernacle. On en trouve la preuve dans un vieux registre de la paroisse de Saint-Sulpice : « Le huitième de janvier 1661, les sieur et dame de la Roche, accusez d'avoir bruslé ou faiet brusler la chapelle de Sainct-Léonard et le couvent de Sainct-Martin furent mis en arretz, leur chapelain convaincu du vol et emport du sainct Ciboire et du Sainct-Sacrement de Sion, fut bruslé vif. » C'est à lui évidemment qu'il faut attribuer ce fait raconté dans le *Dictionnaire de Bretagne* : « Le marquis de la Roche-Giffard, un jour de Fête-Dieu, se rendant au prêche des protestants, arrive auprès de l'église des catholiques, au moment de la procession de ces derniers. Il ordonne à son cocher de fouetter les chevaux et de passer à travers la procession des catholiques ; ceux-ci lui barrent le passage. Le cocher, sur les instances du marquis, continue de presser les chevaux ; les marguilliers et les prêtres, armés des pieds de croix, frappent à coups redoublés sur les chevaux et le postillon, lequel tombe mort sur le terrain. Forcé fut au marquis de rebrousser chemin. » Le *Dictionnaire de Bretagne* dit que ce fut Jean Duboy, vicaire, qui frappa le postillon, mais la tradition du pays est que les marguilliers et les prêtres eurent une égale part à cet accident.

En 1664, le marquisat de la Roche-Giffard et de Fougeray fut mis sous le séquestre, vendu aux requêtes du Palais à Paris et adjugé au maréchal de Créquy. Henri et sa femme quittèrent le pays, emportant des sommes considérables ; en 1672, ils étaient séparés de corps et de biens pour cause de religion. Henri, en 1679, rend aveu au roi pour la baronnie de la Roche en Nort ; Françoise de Marec, veuve de Samuel de la Chapelle, avait échangé cette terre avec Louis de Rohan contre la terre de la Chapelle de Sérent ; Jean-Baptiste de Cornulier l'acheta en 1686.

Henri II de la Chapelle avait deux sœurs ; après la vente

du marquisat de Fougeray et de la Roche-Giffard en 1664, Marguerite et Henriette vinrent se fixer au château de la Masserie, dans le bourg de Sion ; elles eurent pour apanage la châtellenie de Sion, laquelle fut irrévocablement séparée de Fougeray et de la Roche-Giffard, à l'exception des forges de la Hunaudière, des forêts de Domnèche et de Thiouzé, de la Cour de Limezle et des fiefs en dépendant. Dès 1665, Marguerite fit au roi la déclaration de la terre de Sion. Tous les aveux rendus dans la châtellenie de Sion depuis 1666 jusqu'en 1681 sont rendus à Marguerite de la Chapelle ; le dernier acte signé de sa main est du 4 mai 1683. En mourant, elle laissa sa succession à sa sœur Henriette. Henriette de la Chapelle avait épousé, en 1680, René Duboays, chevalier, comte de Saint-Gilles, en Vendée, lequel était protestant, ainsi que sa femme et sa belle-sœur. Henriette mourut en 1687 ou peut-être même auparavant. Avec Henriette disparaît le nom de la Chapelle ; cette famille de la Chapelle, pendant un siècle et demi, a exercé l'influence la plus malheureuse sur le pays. Observons aussi que les trois derniers seigneurs du nom de la Chapelle sont morts d'une manière violente.

Gédéon-Henri Duboays était fils de René Duboays, il naquit en 1681 ; il est désigné communément sous le nom de comte de Meneuf, — la châtellenie de Meneuf est en Saint-Armel, près de Rennes ; — il avait aussi le titre de seigneur de Saint-Erblon, nom d'une terre de ce nom dans la paroisse de Saint-Erblon, à la porte de Rennes. Son mariage eut lieu avec Charlotte-Polixène de Goulaine, le 21 avril 1703.

C'est lui qui fit bâtir le château actuel de la Masserie, dans le bourg de Sion, avec les pierres de l'ancien château de Sion. Il ne négligea rien pour rendre cette habitation agréable. Ses dépenses extraordinaires le rendirent exigeant envers ses vassaux ; les vexations envers les voisins dont il voulait se procurer les terrains pour sa propre commodité ont rendu son nom odieux ; il fit faire les chaussées des étangs du Mottay et de Launay ; les eaux des étangs couvrirent les terrains des voisins : de là encore mur-

mures et procès ; il accorda aux voisins lésés le droit de paccage dans l'étang. Il contraignit les gens du bourg à venir moudre à ses meules moyennant certaines redevances. Le prêtre Fournet, au nom de la population, lui intenta un procès. Il fit construire la halle sur la place du Martray, établit un marché, lequel se tenait le mardi de chaque semaine, et obligea les gens de la seigneurie à venir y vendre leurs denrées. Il avait aussi le droit de faire tenir quatre foires.

Lors de la vente de la Fouaye, en 1716, le comte de Meneuf, comme premier seigneur, exerça son droit de retrait sur la ferme noble de la Lande et toutes ses dépendances ; vers 1750, il céda cette ferme pour 800 livres à Julien Judais, qui avait été son domestique et de qui il avait emprunté cette somme.

Monsieur et Madame de Meneuf furent parrains de la petite cloche de Sion, le 13 mai 1720 ; ils l'avaient fait refondre à Sion même, par un fondeur de Rennes.

Sur la fin de sa vie, le comte de Meneuf se convertit à la religion catholique ; la comtesse ne fut pas étrangère à sa conversion, elle fut toute sa vie très fervente et très pieuse. Après avoir fait son abjuration à la Masserie, le comte fit des fondations pieuses ; il fonda une rente pour les pauvres de la paroisse de Sion, c'est ce que l'on est convenu d'appeler aujourd'hui le *bureau de bienfaisance* ; il acheta le droit d'un lit pour un pauvre de Sion à l'hospice de Saint-Méen de Rennes. Ce droit a été perdu à la Révolution. La comtesse avait fondé auparavant, vers 1732, une rente de 50 livres pour une mission à donner dans l'église de Sion. La paroisse a joui trois fois du bienfait de la mission, puis à la Révolution cette rente s'est perdue. La mort de la comtesse de Meneuf arriva en 1736 ; son corps fut enterré dans l'église devant le grand autel, proche la sainte table. Le comte de Meneuf survécut bon nombre d'années ; en 1741, il se retira à Rennes.

Il n'est peut-être pas sans quelque intérêt de donner ici les droits du comte de Meneuf et de ses successeurs ; presque semblables étaient les droits de beaucoup de petits seigneurs quelques années avant la Révolution..... « les avouants s'obligent à l'office

de sergentise, cueillette et amas des rentes dues à chacun des dits rolles et fiefs sous lesquelles ils possèdent leurs héritages à son tour et rang des autres consorts et d'en payer le contenu, et quinzaine après son institution, en un seul paiement, sauf le droit de revenche, que tous ceux qui sont domiciliés dans ladite châteltenie — de Sion — sont obligés d'aller moudre leurs grains de toutes espèces aux moulins d'y celle châteltenie étant dans la banlieue desdits moulins et d'y payer le droit de mouture à raison du seizième, que dans ladite seigneurie, ledit seigneur a droit de haute, moyenne et basse justice, droit de gruerie, créations d'officiers, sénéchal, alloué-lieutenant, procureur fiscal, procureurs postulants, greffier, notaire, sergent et tous autres officiers pour exercer ladite juridiction, droit de sceau, pourvoyance de mineurs, inventaires, lots et ventes, épaves, déshérence de lignes, succession de bâtards, taux, amendes et confiscation, droit de faire prendre un chêne avec tête sur le fief de Lorme, de le faire traîner dans une charette par les sergents balayers qui sont chaque année institués et planter à la place publique dudit bourg de Sion le lendemain de la Pentecôte de chaque année; droits de quatre foires par an et de marché au bourg dudit Sion auquel les hommes et sujets de ladite seigneurie sont tenus d'aller vendre et acheter leurs denrées et de prendre le droit de coutume et de primauté sur toutes sortes de marchandises qui y seront apportées également que toutes celles passant sur ladite seigneurie; droits de prison et geôliers pour la garde des prisonniers, de justice patibulaire, piliers et ceps et poteau armoyés de ses armes avec collier à y mettre les délinquants; que les bois de la seigneurie sont forestables; droit en toute l'étendue d'icelle de fuie, garenne, chasse à toutes sortes de bêtes et de pêche prohibitive avec droit d'établir des sergents forestiers nécessaires pour la poursuite des délits qui arriveront d'y être faits; droit de prééminence et de fondation avec lisière de ses armes au dedans et au dehors de l'église paroissiale dudit Sion et tous fermes droits comme appartient à seigneur châtelain, haut justicier et fondateur. »

A la mort du comte de Meneuf, sa succession passa à des héritiers assez éloignés ; les biens dépendant de la succession furent possédés en commun jusqu'en 1780, c'est alors qu'eut lieu la liquidation de la succession. Le principal héritier fut le marquis de Juigné ; les autres héritiers furent M. de la Garrelaye, propriétaire de Lorme, en Sion, et M. de Gouyon.

Le marquis de Juigné eut, pour sa part, le château de la Masserie et ses dépendances, les étangs, la Maladrerie, la Couloire avec les bois. C'est en son nom que se rendait la justice.

Louis Leclerc, appelé le *Marquis de Juigné*, faisait sa résidence ordinaire au château de Montaigu, en Vendée. Des aveux rendus en 1782, 83, 84, 85, lui donnent de nombreux titres : « Très-haut et très-puissant seigneur Monseigneur Jacques-Gabriel-Louis Leclerc, chevalier, marquis de Juigné et de Montaigu, baron de Champagne et de la Lande, seigneur de Vieilleville, Roche-Servière, Touvois, le Bois-Rouaud, le lac de Grand-Lieu, Sion, la Chapelle-Basse-Mer, Bodet, le Plessix-Auteuil, Neuchelles, Marolles, Bretigny, Bellière, les Loges, la Baleine, lieutenant général des armées du roi, ci-devant son ministre plénipotentiaire près l'Impératrice de toutes les Russies. »

La terre de Sion changea de mains en 1785 ou 86, soit par acquisition, soit par échange ; le prince de Condé en devint le propriétaire. On sait que ce prince avait déjà, en l'année 1713, un droit de deux sous par livre ou de dix pour cent sur les forges situées en Anjou, Maine, Poitou, Bretagne, et qu'en 1776, il avait acheté de M. de Granville la forge de la Hunaudière et avait fait bâtir la fonderie. Voici les titres du prince de Condé tels qu'ils nous sont connus : « prince du sang, pair et grand-maître de France, gouverneur et lieutenant-général pour le roi en ses provinces de Bourgogne et de Bresse, colonel-général de l'infanterie française et étrangère, duc d'Enguien, de Guise et de Bourbonnais, baron de Châteaubriant, Derval, etc. »

La terre de Sion fut confisquée en 1790 et vendue par la nation ; elle comprenait alors : le château de la Masserie, ses vergers et jardins, le Domaine, l'Auditoire, le cimetière des

Huguenots, la maison où se rendait la justice, la prairie de la foire, les étangs de Leuseraye, du Mottay et de Launay, les moulins de Queneuc, du Pont-Godalin, du Château et du Claray, les fermes de la Couloire et de la Maladrie.

Depuis lors, ces biens ont été divisés, ont passé en beaucoup de mains, ont eu en un mot le sort de presque tous les biens achetés à cette époque.

Pour terminer, nous ajouterons ici le nom des propriétaires du marquisat de Fougeray et de la Roche-Giffard, parce que, une partie de la paroisse de Sion en faisait partie, même après 1644, année où la seigneurie de Sion fut séparée du marquisat de Fougeray et de la Roche-Giffard. Ce fut le maréchal de Créqui, marié à Catherine de Rougé, qui acheta alors le marquisat, auquel appartenaient, en Sion, les forges de la Hunaudière, les forêts de Domnèche, de Thiouzé, la Cour de Limezle et les fiefs en dépendant. Voici quels étaient les titres du maréchal de Créqui : « très haut et très puissant seigneur François de Bonne, sire de Créqui, maréchal de France, général des armées du roi, gouverneur pour Sa Majesté des pays et duchés de Lorraine, Barroyer et Luxembourg, marquis de Marennes, Fougeray et la Roche-Giffard. » — Il mourut en février 1687. La maréchale de Créqui demeurait à la Roche-Giffard ; elle y vécut en protestante malgré la révocation de l'Édit de Nantes, et exerça une influence malheureuse au point de vue religieux. Elle mourut en 1714. Catherine de Rougé n'avait point eu d'enfants. Sa succession passa aux enfants de Gilles de Rougé, son frère, décédé avant elle ; Gilles de Rougé eut deux enfants, Louis et Innocente. Louis mourut jeune encore, laissant un enfant, Marie-Charles-François de Rougé, marquis du Plessix-Bellièvre. Innocente-Catherine de Rougé devint héritière de son frère Louis ; elle épousa en premières noces le marquis de Coët-au-Fao, homme violent, aux mœurs dissolues, la terreur du pays, protestant de cœur. Ayant été mandé à la Cour pour rendre compte de sa conduite, il se donna la mort vers l'année 1740. Innocente épousa en secondes

noces le duc d'Elbœuf, qui de concert avec elle vendit le marquisat de Fougeray et de la Roche-Giffard en 1748. Ainsi, dans l'espace d'un siècle, ce marquisat fut vendu deux fois, la première fois en 1644, la seconde en 1748. Deux propriétaires en firent l'acquisition. M. Loquet, riche négociant de Grandville, en Normandie, acheta la terre de Fougeray pour la somme de 550,000 fr. ; il avait été, auparavant, fermier de cette terre. Elle comprenait la forge de la Hunaudière et ses dépendances, les deux fonderies avec les marais de Quéneuc, les forêts de Domnèche et de Thiouzé, la Cour de Limezle et les fiefs en dépendant. Disons aussi que la terre de Fougeray avait deux sièges de justice, l'un à Fougeray, l'autre à Pierrie. La châtellenie de Sion, après 1664, faisait encore contrôler ses actes à Fougeray. M. de Grandville eut 5 enfants, un garçon et quatre filles : le fils fut guillotiné dès le commencement de la Révolution ; deux de ses filles épousèrent successivement M. Dumas ; une autre épousa M. de la Rosière, de Saint-Malo ; la quatrième, M. Picot de la Gaudinelais. Depuis 1853, une grande partie de la terre de Fougeray en Sion appartient à la famille Poydras.

La terre de la Roche-Giffard, de son côté, fut achetée par M. Delavau, directeur des forges de la Hunaudière, pour la somme de 72,000 fr. Par cet achat, la Roche-Giffard devint une simple châtellenie avec deux sièges de justice, l'un à Saint-Sulpice, l'autre à Ercé-en-la-Mée, du ressort de Bain. M. Delavau était marié à Marie-Anne Baugin, de Nantes, laquelle mourut à Saint-Sulpice, regrettée des pauvres, dont elle était la Providence. Ils n'eurent qu'un garçon, qui épousa Mademoiselle Charet, de Nantes. Ils eurent deux filles : l'aînée se maria avec M. Foulon, de Rennes ; la seconde, appelée Sophie, épousa M. Guérin, négociant de Bordeaux, lequel mourut en 1816. Il y eut trois enfants de ce mariage : Sophie, l'aînée, mourut jeune encore en 1836 ; Joséphine, qui a épousé M. Lanjamet de Vieuville ; Auguste, à qui la Roche-Giffard échut en partage. Il se maria avec Mademoiselle d'Andigné, d'Angers, morte depuis à Rennes. Mais M. Auguste

Guérin , tout en faisant de l'Agriculture en grand et du commerce, vit une grande partie de sa fortune s'en aller, et la Roche-Giffard fut de nouveau vendue à M. Récipon, qui en est actuellement possesseur.

ABBÉ JOSNIN.

TABLE DES MATIÈRES

DU DEUXIÈME SEMESTRE DE 1885.

Procès-verbaux des séances	v à xviii
Sainte-Marie de Pornic, par M. LÉON MAITRE.....	1
Fondations pieuses à Nantes (1549-1691), par M. le marquis DE GRANGES DE SURGÈRES.....	29
Une visite à Champtoceaux. 3 Juin 1885, par M. S. DE LA NICOLLIÈRE-TEIJEIRO.....	70
La terre de Sion et ses seigneurs, par M. l'ABBÉ JOSNIN...	89

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX

DES DEUX SEMESTRES DE L'ANNÉE 1885.

Séance du 13 janvier 1885. — Nécrologie de M. le docteur Merland. — Admission de MM. André Lemut, Félix Chaillou, le comte Amédée de Béjarry et Paul Eudel. — Notice sur *le Pont de l'Echellerie*, par M. Louis Petit. — Communications de M. Léon Maître sur les fouilles faites à Nort, et de M. Pitre de Lisle sur des ruines gallo-romaines, près de Bois-de-Cené, chez M. Gustave de la Brosse. — Objets divers donnés au Musée archéologique, par M. le baron Bertrand-Geslin, et communication de M. du Champ-Renou au sujet d'une pierre polie.

Séance du 3 février. — Lettre de remerciement de M. Paul Eudel. — Communications de MM. l'abbé Chevillard et Alcide Leroux.

Séance du 3 mars. — Admission de M. le vicomte Frotier de Bagneux qui, avec l'abbé Augereau, a publié les *Mémoires de Pierre Devaud sur les guerres de la Vendée*. — Communications de MM. Léon Maître, de l'Estourbeillon et Félix Chaillou.

Séance du 21 avril. — Nécrologie de M. le marquis de la Bretesche, par M. le marquis de Surgères. — Admission de M. Adelson Nogues, fils. — M. de l'Estourbeillon rend compte verbalement du dernier congrès de la Sorbonne.

Séance du 12 mai. — Admission de M. Alfred de Veillechêze. — Communications de MM. Pitre de Lisle et Paul Poirier. — Notes de M. Alexandre Perthuis sur d'anciennes cartes à jouer.

Séance du 2 juin. — Admission de MM. Olivier de Gourcuff et François Le Chauff de Kerguenec. — Le Président fait une courte analyse de la brochure de M. Charles Baret sur les mi-

néraux de la Loire-Inférieure, et entretient la Société de la nouvelle publication *la Revue historique de l'Ouest*, fondée par MM. Gaston de Carné et Régis de l'Estourbeillon. — Ce dernier propose que la pierre tombale de Louis d'Avaugour, qui se trouve dans la paroisse de Mauves, soit demandée pour le musée de Nantes.

Séance du 7 juillet. — Admission de MM. Anthime Menard fils, Henri Roumain de la Touche et le comte Alphonse de la Guère. — Nécrologie de M. Hippolyte Maugras. — Communications de MM. Alexandre Perthuis et le docteur Anizon. — Notes de M. Louis Petit sur une vue de la Bourse de Nantes, par Volaire, et de M. Félix Chaillou sur une ancienne flûte champêtre trouvée aux Cléons.

Séance du 3 novembre. — Admission de M. le commandant Léon Dieu. — M. de la Nicollière-Teijeiro lit deux intéressantes notices : 1^o *Une rixe dans la rue de Briord au XVI^e siècle* ; 2^o *Une épave de la place Bretagne*. — M. le Président et M. de l'Estourbeillon, en annonçant la prochaine arrivée à Nantes de M. le comte de Marsy, directeur de la Société Française d'Archéologie, entretiennent la Société du futur Congrès et des différentes excursions projetées. — Communications de MM. Léon Maître, Charles Perrion, de l'Estourbeillon et Emile Grimaud.

Séance du 1^{er} décembre. — Compte rendu par M. de la Nicollière-Teijeiro de l'ouvrage italien *Li Abitazioni lacustri*, offert par M. le commandant Léon Dieu. — M. Léon Maître soumet à l'assemblée le plan des fouilles faites à Petit-Mars, Mauves et Saint-Géréon. — M. Henri Lemeignen parle de la nécessité d'organiser le prochain Congrès.

TABLE DES MATIÈRES

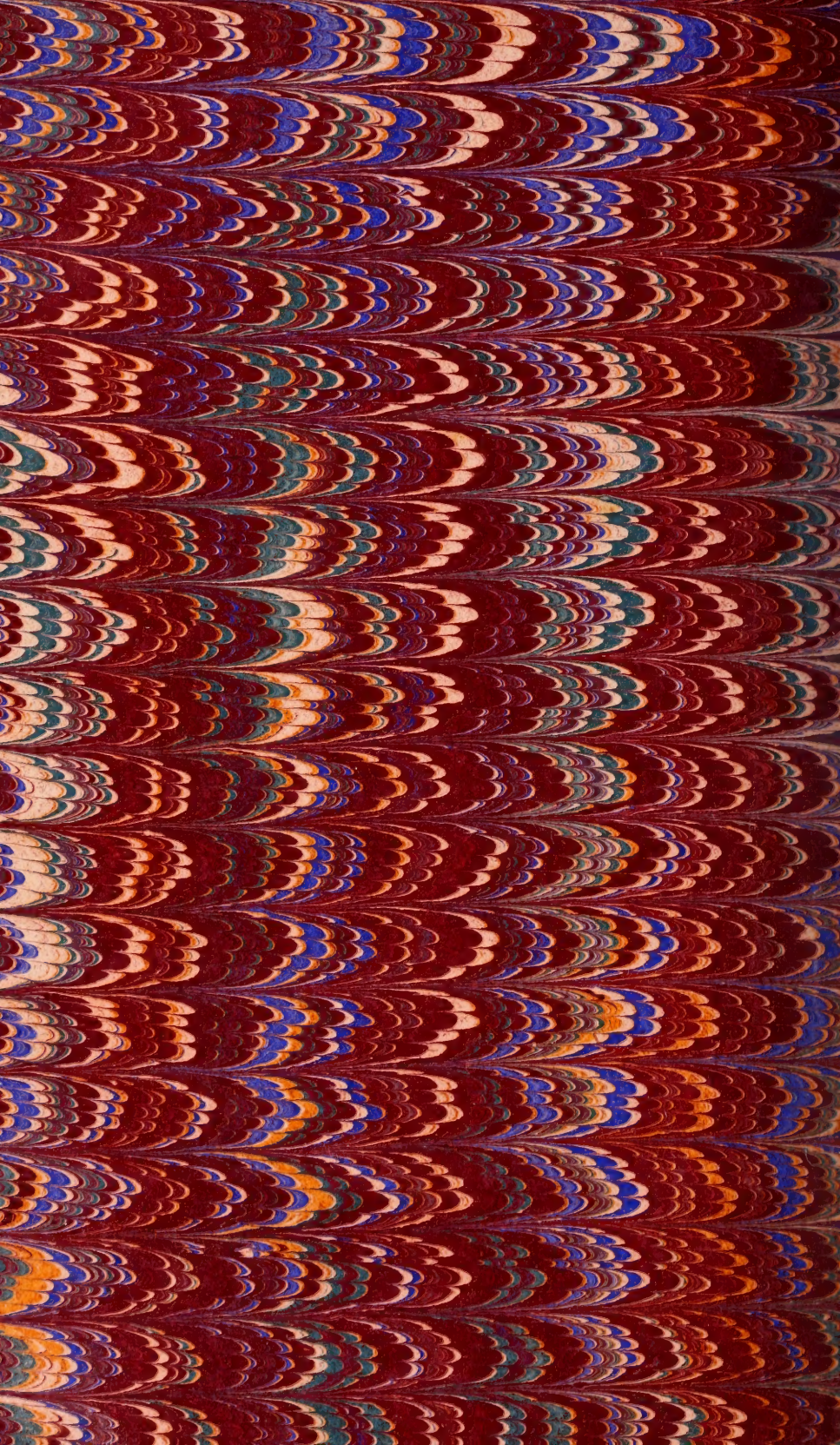
PAR NOMS D'AUTEURS

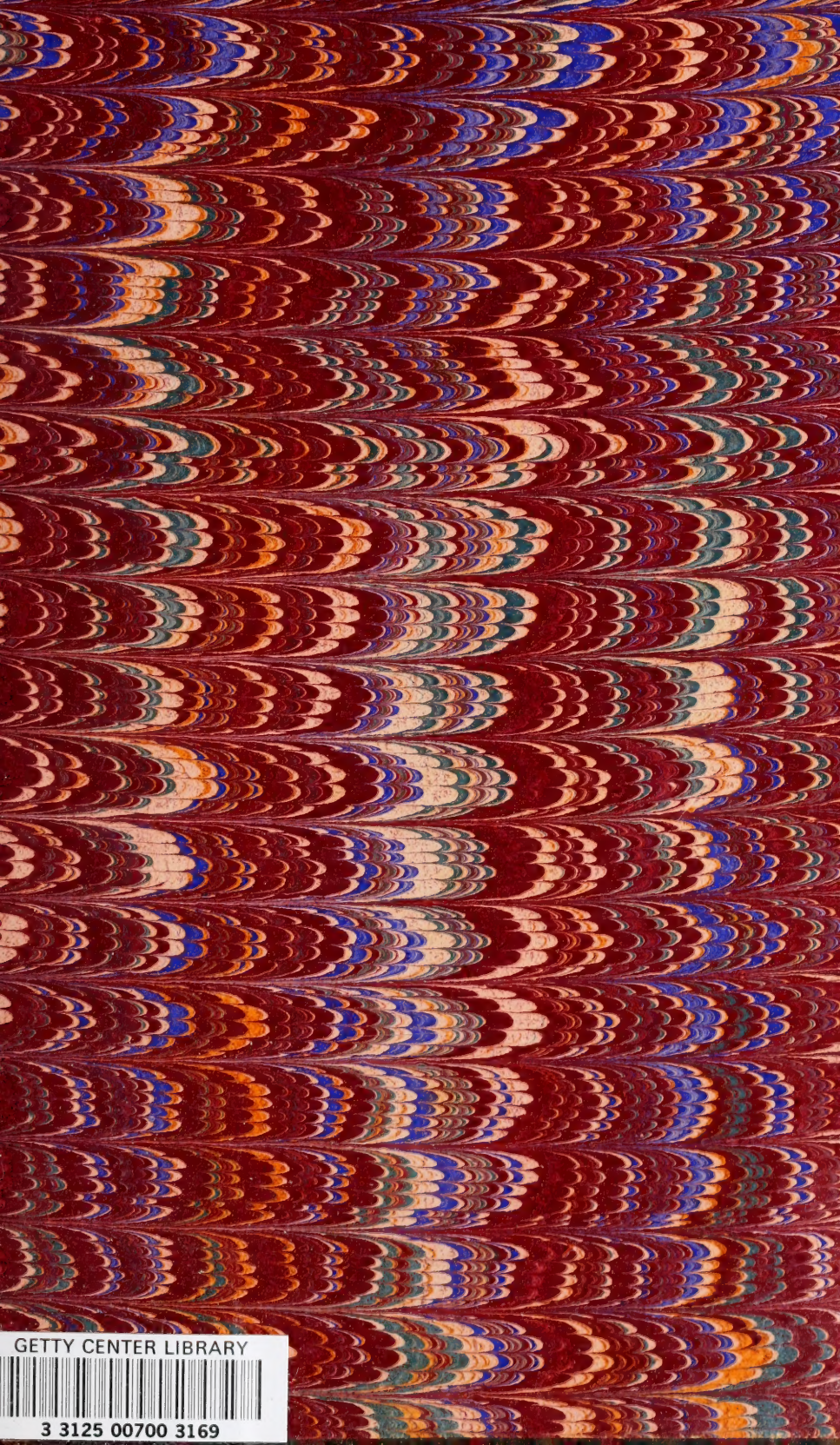
DE GRANGES DE SURGÈRES (M ^{is}). — <i>Fondations pieuses à Nantes (1549-1691)</i> . — 2 ^e semestre.....	29
JOSNIN (L'ABBÉ). — <i>La Terre de Sion et ses seigneurs</i> . — 2 ^e semestre.....	89
DE LA NICOLLIÈRE-TEIJEIRO (S.) — <i>Une visite à Champ-toceaux</i> . — 3 juin 1885. — 2 ^e semestre.....	70
DE LISLE DU DRENEUC (PITRE). — <i>Dictionnaire archéologique de la Loire-Inférieure (arrondissement de Paimbœuf)</i> . — 1 ^{er} semestre.....	1
MAITRE (LÉON). — 1 ^o <i>Grand-Champ et ses origines</i> . — 1 ^{er} semestre.....	91
2 ^o <i>La station gallo-romaine de Vieille-Cour à Mauves</i> . — 1 ^{er} semestre.....	101
3 ^o <i>Sainte-Marie de Pornic</i> . — 2 ^e semestre.....	1

MONTFORT (JULES). — <i>Compte rendu d'un MÉMOIRE SUR</i> <i>LES CLOCHERS DU FINISTÈRE</i> , de M. Bigot, architecte diocésain. — 1 ^{er} semestre.....	108
POIRIER (PAUL). — <i>De l'antiquité de la connaissance du</i> <i>fer</i> . — 1 ^{er} semestre.....	82









GETTY CENTER LIBRARY



3 3125 00700 3169

